

De l'amertume à la grâce

Maurice Decker

Copyright © et 1^{ère} édition : 1994, Éditions Barnabas

Copyright © et 2^{ème} édition en pdf et format numérique : 2019

Maurice Decker

13, rue des Bergeronnettes

45520 Chevilly – France

Tous droits d'adaptation et de traduction réservés.

Ne peut être vendu

Avant-propos

5 mars 1965. Ce jour-là, ma petite bibliothèque s'enrichit d'un nouvel ouvrage consacré au livre de *Ruth*. S'il pense alors pouvoir dormir à son aise sur son rayon et sous une douce couverture de poussière, il se trompe lourdement. Bible en main, je m'empresse de le parcourir, avec plaisir, et commence à entrevoir la richesse fantastique de ce petit récit champêtre vieux d'au moins trois millénaires. Désormais, je me pencherai souvent, très souvent même, sur ses quelques pages inspirées venues miraculeusement jusqu'à nous.

À la même époque, la vie et le message du prophète *Jérémie*, une des plus belles personnalités de l'Ancien Testament, m'interpellent fréquemment. Il est vrai « qu'aucun des autres prophètes ne se rapproche autant de nous sur le plan humain. En même temps, peut-être, aucun autre ne se rapproche autant de l'Homme de douleurs sur le plan de la souffrance ». Une amitié de plus en plus profonde va se tisser entre nous au fil des ans. Dieu se servira de lui à maintes reprises pour m'encourager à maintenir le bon cap aux heures d'angoisse et de tempête, en comptant sur Sa fidélité parfaite dans l'accomplissement de ses promesses.

Un peu plus tard, dans les années 70, alors que je suis en plein parcours annuel de lecture rapide de la Bible dans son ensemble, je me prends dans le buisson d'un autre livre prophétique sur lequel je passais jusqu'alors comme chat sur braise. *Osée* me tient, me ceinture et m'emprisonne dans ses pages passionnées et passionnantes au point que ma lecture cursive en est toute perturbée. Les yeux de mon cœur s'ouvrent sur un message brûlant qui bouleverse ma vision de Dieu, du péché et de la grâce.

25 décembre 1973. Mon épouse m'offre un livre dont les pages me captivent au plus haut point. « Souffle de vie », de Patricia St John, contient non seulement l'histoire de la Mission du Ruanda mais aussi le récit d'*un remarquable réveil* en plein cœur de l'Afrique. Dans cet ouvrage, je retrouve notamment les noms de William Nagenda et de Festo Kivengere, deux chers hommes de Dieu qui ont croisé ma route lors de précédentes visites en Europe. Leur vie rayonnante et leur prédication simple et profonde, centrée sur la personne de Jésus-Christ et sur le message de la Croix, ont été utilisées par le Saint-Esprit pour labourer et libérer mon cœur...

Ce livre ressemble à une sorte de puzzle dont vous venez de découvrir les principaux éléments encore épars. Il a fallu soigneusement veiller à ce que chaque pièce vienne à sa place et s'emboîte bien dans les autres afin que le paysage ainsi constitué soit cohérent et harmonieux, donnant envie au lecteur de s'y promener souvent, parce que toujours à l'affût de nouvelles découvertes.

« **De l'Amertume à la Grâce** » n'est donc pas un commentaire biblique systématique sur le livre de *Ruth*. C'est d'abord l'histoire douloureuse d'une petite famille de Bethléhem qui s'exile en Moab dans un temps de crise. C'est ensuite le cheminement d'une veuve, Noémi, qui abandonne le manteau de la grâce pour les haillons de l'amertume, mais qui heureusement finit par *revenir de l'amertume à la grâce*. C'est enfin le parcours de la solitude vers la plénitude, de *Ruth* la païenne qui entre dans le champ de la grâce pour ne plus en sortir.

Il était important de montrer que ce petit récit anecdotique s'inscrit dans la longue et tumultueuse histoire du peuple d'Israël, afin que personne ne succombe à la tentation de l'isoler de son contexte général, c'est-à-dire de l'ensemble de la Bible. D'où ce va-et-vient continu entre

le livre de Ruth et les prophètes Osée, Jérémie, mais aussi Ésaïe, Joël, Amos et d'autres encore pour établir un saisissant parallèle entre le cheminement d'une veuve et celui de tout un peuple interpellé au fil des siècles par les prophètes de l'Éternel. Certains chapitres plus que d'autres sont émaillés de nombreuses citations bibliques généralement tirées du message des prophètes que je viens de citer. Que le lecteur n'en soit pas étonné. C'est un choix volontaire motivé par le souci de rester constamment au contact direct de la Parole de Dieu.

Une telle approche offre à celui qui s'y livre des fruits délicieux et abondants dont voici quelques échantillons :

- Il découvrira ou constatera une fois encore l'unité extraordinaire des Écritures. Quel accord, quelle harmonie, quelle convergence dans le langage des vrais prophètes qui se sont succédé au chevet d'Israël si souvent malade d'infidélité envers l'Éternel. D'un bout à l'autre de la Bible, c'est toujours le même Dieu, immuable dans son caractère et parfaitement cohérent avec lui-même, qui s'adresse à ses enfants.
- Il réalisera mieux l'importance de ne pas négliger l'Ancien Testament, et ses livres prophétiques en particulier, pour ne pas se priver, par exemple, d'un enseignement essentiel sur la nature et les caractéristiques d'un vrai réveil. Le Nouveau Testament est très discret sur cette question.
- Il comprendra plus aisément comment, dans tous ces textes par trop négligés de l'Ancien Testament, Dieu a caché une nourriture spirituelle toute pratique pour la vie du disciple de Jésus-Christ aujourd'hui et maintenant.

Hier matin, juste avant d'écrire les toutes dernières pages de ce livre, je parcourais la méditation du jour contenue dans la brochure annuelle intitulée « Notre pain quotidien ». Je fus à la fois surpris et encouragé par l'étrange coïncidence, manifestement signée de Dieu, entre ma situation du moment et l'anecdote qui introduisait le message. En voici le texte : « Joseph Conrad venait de finir d'écrire un long roman sur la domination et le secours. Étant donné que la langue maternelle de Conrad était le polonais, la tâche qui consistait à trouver les mots et expressions exacts en anglais était très difficile. Quand il termina le livre, il griffonna un mot sur la dernière page. Ce n'était pas le mot *terminé* ni *accompli*, mais le mot *victoire* ! Et ce mot devint le titre du roman ». La rédaction de ce livre a été pétrie de grandes joies, mais aussi de rudes batailles. Ce fut d'abord et avant tout un véritable parcours du combattant, une guerre spirituelle avec ses verrous à faire sauter, ses avancées et ses reculs momentanés, ses percées décisives... Si le mot *victoire* n'en devient pas le titre, ce livre se termine néanmoins sur une note de victoire puisque sa dernière partie s'intitule : ***Une victoire stratégique***. Pendant la lecture des seize premiers chapitres de cet ouvrage, vous connaîtrez aussi des grandes joies... et certainement des moments plus difficiles, lorsque le Saint-Esprit touchera des points sensibles en vous. Je souhaite de tout mon cœur que les deux derniers chapitres correspondent, dans votre vie présente, à une victoire stratégique semblable à celle que connut Noémi lorsque son amertume fut engloutie par la grâce surabondante de son Dieu. Tel est mon vœu le plus cher et telle est aussi ma prière pour chacun de vous, chers amis lecteurs.

**« Grâces soient rendues à Dieu,
qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. »**
(1 Corinthiens 15.57)

M. D.

PREMIÈRE PARTIE : Un choix stratégique

1. DU TEMPS DES JUGES
2. IL Y EUT UNE FAMINE
3. MOAB D'HIER
4. MOAB D'AUJOURD'HUI

Chapitre 1 : Du Temps des Juges

« **Au temps du gouvernement des juges...** » (Ruth 1.1 a). Ainsi s'ouvre le petit livre de Ruth, joyau d'une rare beauté, un des plus courts écrits de l'Ancien Testament. L'invitation est claire : il nous faut d'abord broser la toile de fond pour donner plus de relief et de saveur aux premiers personnages d'une histoire lumineuse et touchante qui commence dans une angoissante obscurité.

Pour mieux comprendre l'importance de l'indice historique introduisant notre récit, **remontons jusqu'au livre de Josué** qui nous raconte comment le peuple d'Israël est progressivement entré en possession du « pays découlant de lait et de miel » (Exode 3.8 ; etc.). Cette expression des plus suggestives revient vingt fois dans l'Ancien Testament, essentiellement dans le Pentateuque. Elle s'accorde bien avec les paroles de Moïse décrivant la terre promise au peuple qui s'apprêtait à en fouler le sol : « Car l'Éternel, ton Dieu, va te faire entrer dans un bon pays, pays de cours d'eau, de sources et de nappes souterraines qui jaillissent dans les vallées et dans les montagnes ; pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers ; pays d'oliviers et de miel ; pays où tu mangeras du pain sans avoir à te rationner, où tu ne manqueras de rien ; pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu extrairas le bronze..., un pays... qui boit les eaux de la pluie du ciel ; c'est un pays dont l'Éternel, ton Dieu, prend soin et sur lequel l'Éternel, ton Dieu, a continuellement les yeux, du commencement à la fin de l'année » (Deut 8.7-9 et 11.11-12). Après un si long séjour dans le désert grand et redoutable (Deut 1.19), une description aussi paradisiaque a dû en bouleverser plus d'un ! Ainsi, Dieu allait enfin accomplir sa promesse faite jadis à Abraham, alors qu'il découvrait le pays de Canaan : « Je *donnerai* ce pays à ta postérité » (Gen 12.7). Il est intéressant de constater l'importance du verbe *donner* puisqu'il revient non moins de cent seize fois entre Genèse 12 et Josué 1, et qu'à trente-six reprises le texte précise que Dieu avait même *juré de donner* ce beau pays à son peuple. Le Dieu qui ne ment point s'était donc engagé par un serment à faire don d'un pays magnifique au peuple qu'il s'était choisi pour le glorifier au milieu des nations idolâtres. Il avait aussi fait savoir aux enfants d'Israël, qui campaient alors dans la plaine du Sinäï, à quelles conditions la terre promise resterait concrètement le pays découlant de lait et de miel : « Si vous observez mes commandements et les mettez en pratique, je vous donnerai les pluies en leur saison, la terre donnera ses productions et les arbres des campagnes donneront leurs fruits. Le vannage durera jusqu'à la vendange et la vendange durera jusqu'aux semailles ; vous mangerez votre pain à satiété... » (Lév 26.3-5). La première des nombreuses bénédictions énumérées dans ce chapitre décrit donc principalement de bonnes conditions météorologiques tout au long de l'année, avec leur cortège de conséquences heureuses en matière d'agriculture notamment. Près de quarante ans plus tard, Moïse avait transmis un message similaire à la nouvelle génération sur le point de toucher au but si longtemps poursuivi : « Si tu obéis..., l'Éternel t'ouvrira son bon trésor, le ciel, pour envoyer à ton pays la pluie en son temps et pour bénir tout le travail de tes mains... » (Deut 28.1,12).

Nous pouvons imaginer sans peine l'excitation du peuple traversant miraculeusement le Jourdain et foulant enfin de ses pieds la frange du territoire promis. Là, dans la plaine de Jéricho, la manne du désert fit enfin place aux productions du pays (Josué 5.10-12) et la conquête commença. Le livre de Josué s'achève avec la mention de la mort de son principal héros, environ vingt-cinq ans plus tard, aussitôt suivie d'une remarque de conclusion fort intéressante : « Israël servit l'Éternel pendant toute la vie de Josué et pendant toute la vie des anciens qui survécurent à Josué et qui connaissaient toute l'œuvre que l'Éternel avait faite en faveur d'Israël » (Josué 24.31). De toute évidence, ces lignes, pourtant très positives, laissent entrevoir un sérieux changement... Le temps des juges est à la porte !

En effet, une remarque presque identique figure **au début du livre des Juges** (2.7). Mais cette fois, elle sert d'introduction à l'annonce d'un changement de cap clair et net dans la vie du peuple d'Israël : « ... il s'éleva après elle une autre génération qui ne *connaissait* pas l'Éternel, ni l'œuvre qu'il avait accomplie pour Israël » (2.10). C'est avec ce verset que commence, en fait, la

suite directe du livre de Josué et que sont inaugurés les trois siècles de la période des juges¹. Le constat est d'autant plus catastrophique qu'il implique bien plus qu'une ignorance d'ordre purement intellectuel. Pour les Hébreux, la *connaissance*, sans négliger l'aspect intellectuel, inclut la rencontre, la participation, la solidarité, l'intimité. Le verbe hébreu traduit par *connaître* est utilisé à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament pour désigner les relations sexuelles (« Adam *connut* Ève sa femme », Gen 4.1). André Chouraqui le rend par 'pénétrer', expression très significative. Dans un des plus beaux passages de l'Ancien Testament, appelé parfois le cinquième évangile, Dieu annonce par la bouche du prophète Ésaïe que son serviteur juste (son fils Jésus-Christ) déclarera justes beaucoup d'hommes et se chargera de leurs fautes à cause de la *connaissance* personnelle, intime qu'ils auront de lui (Ésaïe 53.11). Celle-ci débouche sur un engagement personnel et se concrétise en fruits visibles dans tous les domaines de la vie. Une parole de l'Éternel au sujet du bon roi Josias illustre bien la portée d'une vraie connaissance de Dieu : « il pratiquait le droit et la justice... il jugeait la cause du malheureux et du pauvre... *n'est-ce pas là me connaître ?* » (Jér 22.15-16).

Une nouvelle génération est donc apparue, qui ne cherchait pas l'Éternel. Elle ne l'aimait pas, ne voulait pas se donner à lui, ne cultivait pas de liens d'intimité avec lui et ne tenait pas compte de lui dans ses choix moraux et dans son comportement quotidien. Il n'était plus connu comme le Dieu vivant et agissant en faveur des siens. Plus de relations, plus de dialogue, plus de partage, plus d'amour, plus de loyauté... Nous avons évoqué les merveilleuses descriptions de la terre promise faites par Moïse et contenues dans le livre du Deutéronome. Ce serviteur de l'Éternel avait aussi truffé son long discours aux enfants d'Israël, de trois cent vingt-quatre adjectifs possessifs étroitement associés au mot 'Dieu' (les cinq premiers, *mon, ton, son, notre, votre*, sont directement présents dans le texte, le sixième, *leur*, est sous-entendu dans l'expression 'Dieu de leurs pères') dans le but d'imprimer dans les cœurs un message d'une extrême importance pour le bien-être présent et futur du peuple : « L'Éternel désire par-dessus tout cultiver avec chacun d'entre vous une relation personnelle ; il veut être *votre* Dieu. C'est de cette réalité pleinement vécue que dépendra toujours votre bonheur ». Hélas, quelques dizaines d'années plus tard, cette glorieuse vérité était déjà passée aux oubliettes !

Le dernier verset du livre des Juges, qui précède donc directement Ruth 1.1, apporte de l'eau à notre moulin en révélant un aspect complémentaire non négligeable du comportement d'Israël pendant cette sombre période de son histoire : « En ce temps-là, il n'y avait point de roi en Israël. Chacun faisait ce qui lui semblait bon » (Juges 21.25 ; 17.6). La première partie de ce verset revient à quatre reprises, comme un refrain ponctuant les derniers chapitres du livre. L'auteur a donc rédigé son ouvrage à l'époque de la royauté et a tenu, semble-t-il, à souligner avec insistance l'importance de son institution (voir 1 Samuel 8 à 10) et ses conséquences bénéfiques pour le pays, en matière d'ordre et de sécurité, par exemple. Nous croyons toutefois que cette précision contient un message bien plus profond : ***en ce temps-là, DIEU N'ÉTAIT PLUS ROI EN ISRAËL !*** Nous voici au cœur du vrai problème. La Seigneurie de l'Éternel sur son peuple n'était plus reconnue ni acceptée par ses enfants. Quelques siècles plus tard, le prophète Ésaïe exprimera la même réalité en d'autres termes : « Nous sommes depuis longtemps comme ceux que tu ne gouvernes pas » (Ésaïe 63.19). Lorsque Dieu devient secondaire, démodé, périmé, lorsque sa royauté est contestée et qu'Il est mis plus ou moins poliment à la porte, il faut s'attendre à de terribles conséquences dans la vie d'un individu comme dans celle d'une nation. Lorsque la Parole du Dieu vivant n'est plus prise au sérieux et n'a plus droit de cité dans les cœurs, les points de repère objectifs, stables, solides et sûrs dont la conscience humaine a absolument besoin pour discerner le bien et le mal, s'estompent rapidement. Alors s'installe le règne du relativisme : « chacun faisait ce qui lui semblait bon ». La loi de la jungle prévaut, le fort écrase le faible, tout est permis..., et même les comportements les plus déréglés et pervers finissent par être considérés comme normaux. L'état de décomposition spirituelle et morale avancée de notre vieille Europe postchrétienne, pour ne citer qu'elle, en est l'évidente illustration et se confond sans peine avec celui de la nation d'Israël à cette lointaine époque.

¹ Avec de nombreux auteurs évangéliques, nous adoptons la chronologie *longue* selon laquelle la période des juges s'étend de 1380 à 1050 environ.

En décembre 1985, un mensuel bien connu publiait une analyse particulièrement lucide, pertinente et courageuse de la situation spirituelle et morale en Occident, sous la plume d'Alexandre Soljenitsyne. En voici quelques extraits très significatifs : « ... j'ai passé près de cinquante ans à étudier l'histoire de la Révolution russe. J'ai, au cours de ce travail, lu des centaines d'ouvrages, recueilli des centaines de témoignages individuels. J'ai moi-même contribué, par les huit volumes que j'ai déjà écrits sur la question, à déblayer les décombres qu'elle a laissés. Or, si l'on me demandait aujourd'hui de formuler, de façon aussi concise que possible, la cause principale de ce désastre qui a englouti près de 60 millions de mes compatriotes, je ne pourrais mieux le faire qu'en répétant à mon tour : « Les hommes ont oublié Dieu ; voilà pourquoi tout cela est arrivé ». Les défaillances de la conscience humaine privée de sa dimension divine ont été un facteur déterminant de tous les crimes majeurs de notre siècle... Imperceptiblement, après des dizaines d'années d'une lente érosion, la vie en Occident a cessé d'avoir un idéal plus élevé que celui de la « recherche du bonheur ». Les concepts de bien et de mal ont été ridiculisés et bannis de l'usage courant. On leur a substitué des considérations de classe sociale ou de clivages politiques qui n'ont de valeur qu'éphémère... Toutes les tentatives pour sortir le monde actuel de son triste état seront vaines, à moins que, pris de repentir, nous ne rectifions l'orientation de notre conscience pour la tourner, à nouveau, vers le Créateur de toutes choses. Le sens de la vie n'est pas dans la poursuite de la réussite matérielle, mais dans la quête d'un progrès spirituel... En lieu et place des espoirs inconsidérés des deux derniers siècles, nous ne pouvons que proposer la recherche persévérante de la chaleureuse main de Dieu, dont nous avons méprisé le secours avec tant de témérité et d'outrecuidance. C'est ainsi seulement que nos yeux cesseront d'être aveugles devant les erreurs de notre infortuné vingtième siècle, et que nous pourrons nous employer utilement à les corriger ». Est-il nécessaire de souligner que cette évaluation remarquable pourrait tout aussi bien avoir été rédigée aujourd'hui même ?

Il faut lire les chapitres 17 à 21 qui constituent l'appendice du livre des Juges ! Deux récits très différents s'y succèdent, étalant au grand jour la déchéance spirituelle et morale du peuple de Dieu. Ils contiennent une éloquente démonstration des ravages impressionnants provoqués par le cyclone destructeur baptisé 'abandon de Dieu' : développement de l'idolâtrie, infidélité et corruption de l'autorité religieuse rejetée par le peuple, expansion de l'immoralité sexuelle (concubinage et homosexualité sont ouvertement pratiqués et deviennent monnaie courante), dureté de cœur et mépris de la vie humaine, guerre civile, faiblesse du gouvernement incapable de faire régner l'ordre et respecter la loi, anarchie et règlements de compte sans fin, règne du mensonge, etc. À sept reprises, tout au long du livre, le rédacteur inspiré résume ces manifestations d'infidélité caractérisée en une phrase lapidaire, véritable jugement divin sans appel : « Les Israélites firent ce qui est mal aux yeux de l'Éternel... » (2.11 ; 3.7,12 ; 4.1, etc.). Cette phrase constitue chaque fois le début d'un scénario identique d'abord brièvement présenté dans ses phases successives (chapitre 2, versets 11 à 19), puis illustré plusieurs fois par quelques séquences de l'histoire d'Israël durant cette longue période, ceci jusqu'à la fin du chapitre 16. Le même enchaînement se retrouve de cycle en cycle : - idolâtrie, abandon de l'Éternel - colère divine et servitude sous le joug de nations païennes - détresse et prière d'appel au secours - libération par l'intervention des juges, les justiciers de Dieu - temps de tranquillité. Traduisons-le en d'autres termes faciles à mémoriser : - **R**ébellion, **R**ecul - **R**étribution - **R**etour, **R**epentance - **R**estauration, **R**econstruction, **R**epos.

Ce cycle qui se répète constamment devrait nous interpeller. Ne correspond-t-il pas à l'expérience de trop nombreux croyants instables dont la vie spirituelle est continuellement faite de hauts et de bas ? Ils semblent incapables de gérer les bienfaits de Dieu et l'oublient dès que les événements leur sourient. Bientôt plongés dans la détresse, ils l'appellent au secours, émergent avec soulagement pour replonger un peu plus tard... Ils considèrent Dieu, non d'abord comme leur roi à part entière, mais avant tout comme une bouée de sauvetage vers laquelle ils se précipitent, angoissés et affolés, quand tout va de travers dans leur vie.

Sans doute comprenez-vous mieux maintenant pourquoi nous sommes d'abord remontés jusqu'au temps de Josué avant d'évoquer celui des juges. Quel contraste impressionnant entre ces deux époques ! Un texte ancien le souligne en quelques lignes très suggestives : « Josué traite des choses du ciel, Juges, de celles de la terre : l'un est de l'esprit, l'autre de la chair. Dans l'un éclate

un chant de joie, dans l'autre un gémissement de douleur. Dans l'un apparaît la victoire, dans l'autre la défaite. Dans l'un le progrès, dans l'autre le déclin. Dans l'un la foi, dans l'autre l'incrédulité. Dans l'un la liberté, dans l'autre l'esclavage ». L'auteur d'un livre beaucoup plus récent le résume par ces mots : « Après Josué, le livre de la victoire, de la liberté et du progrès, on tombe dans la défaite, l'esclavage et le déclin. Après la possession du pays, l'oppression par les gens du pays » (A. Kuen)².

² Alfred Kuen, *66 en 1*, Emmaüs, p. 28.

Chapitre 2 : Il y eut une famine

« ... **Il y eut une famine dans le pays** » (Ruth 1.1b). Après notre description résumée du temps des juges, il nous est impossible de croire que cette famine soit le seul fait du hasard. D'ailleurs, au début et à la fin des pérégrinations dans le désert, Dieu avait aussi solennellement averti son peuple des conséquences redoutables de l'infidélité à sa parole, lorsque celui-ci serait installé dans le pays promis : « Mais si vous n'écoutez pas et ne mettez pas en pratique tous ces commandements... vous sèmerez en vain vos semences : vos ennemis les dévoreront.... Je briserai l'orgueil de votre force, je rendrai votre ciel comme du fer, et votre terre comme du bronze. Votre force s'épuisera en vain, votre terre ne donnera pas ses productions, et les arbres de la terre ne donneront pas leurs fruits... Lorsque je vous retirerai la miche de pain, dix femmes cuiront votre pain dans un seul four et rapporteront votre pain au poids ; vous mangerez, sans vous rassasier » (Lév 26.14,16,19-20,26) ; « Mais si tu n'obéis pas... ta corbeille et ta huche seront maudites... L'Éternel te frappera... de sécheresse, de rouille et de nielle... Le ciel sur ta tête sera de bronze, et la terre sous toi sera de fer. L'Éternel enverra pour pluie à ton pays de la poussière et de la poudre... » (Deut 28.15,17,22-24). Tout laisse donc à penser que, lorsque cette terrible calamité frappe la région de Bethléhem, c'est bien la main d'un Dieu bafoué qui s'appesantit sur son peuple volage.

La menace divine qui s'accomplit ainsi sans faiblesse au temps du gouvernement des juges se révèle tout aussi fiable dans la suite de la longue histoire du peuple d'Israël sous l'Ancienne Alliance. « Il arrive aux hommes de dire des choses qu'ils ne pensent pas vraiment, tout simplement parce qu'ils ne savent pas vraiment ce qu'ils pensent. Il arrive aussi, fréquemment, qu'ayant changé d'avis, ils estiment ne plus pouvoir s'en tenir à ce qu'ils ont dit dans le passé... Les paroles des hommes sont choses changeantes. Il n'en est pas de même pour les paroles de Dieu. Elles demeurent à jamais l'expression toujours valable de sa pensée. Aucune circonstance ne le pousse à revenir sur les paroles qu'il a prononcées, aucun changement dans sa propre pensée ne le force à les rectifier » (J.I. Packer)³.

Au neuvième siècle, la voix du prophète **Élie** prononçant le verdict de Dieu sur la nation apostate, tonne sous les lambris dorés du palais d'Achab à Samarie : « Il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole » (1 Rois 17.1). Elle ne tarde pas à être suivie d'effet : « Mais au bout d'un certain temps le torrent fut à sec, car il n'y avait pas eu de pluie dans le pays » (v.7)⁴. Plus de trois années de sécheresse plongent le peuple de tout le royaume du Nord dans une grande détresse décrite en quelques mots lourds de sous-entendus : « La famine était intense à Samarie » (18.3).

Peut-être est-ce tout juste quelques années plus tard que le prophète **Joël** évoque le double fléau d'une terrible invasion de sauterelles saccageant les champs et ravageant les blés et d'un feu de brousse ou d'une vague de chaleur tarissant les sources et plongeant la Judée dans la désolation : « Tous les arbres des champs sont secs... Les semences ont séché sous les mottes ; les greniers sont vides... car le blé est épuisé... les courants d'eau sont à sec... » (Joël 1.12,17,20). Joël voit dans ces catastrophes le jugement avertisseur d'un Dieu justement courroucé qui supplie son peuple de revenir vers lui. Le message prophétique s'achève sur de merveilleuses promesses destinées à s'accomplir dans un avenir lointain. L'une d'entre elles mérite d'être relevée tant elle s'inscrit en contraste absolu avec le début du livre : « En ce jour-là, le jus de raisin ruissellera des montagnes, le lait coulera des collines, les eaux couleront dans tous les torrents de Juda... » (4.18).

Au milieu du huitième siècle, Dieu choisit un humble éleveur judéen nommé **Amos** pour en faire « le prophète qui ne craint personne ». Sa prédication nous permet de vérifier une fois de plus

³ J.I. Packer, *Connaître Dieu*, Grâce et Vérité, p. 87.

⁴ Voir M. Decker, *Fidèle quoi qu'il en coûte*, Barnabas, pp. 25-27.

la constance de l'Éternel dans la réalisation de ses menaces de malédiction prononcées jadis solennellement dans le désert : « Et moi, je vous ai envoyé la famine dans toutes vos villes, le manque de pain dans toutes vos demeures...Je vous ai refusé la pluie, lorsqu'il y avait encore trois mois jusqu'à la moisson... » (Amos 4.6-7).

Dans la seconde partie de ce même siècle, alors que l'orgueilleux royaume de Juda, ivre de sa prospérité, cède à l'assoupissement du péché et s'enfonce dans le borbier de l'anarchie, c'est la voix d'**Ésaïe**, le prophète de la sainteté de l'Éternel, qui retentit sous le ciel d'Israël : « Oui, voici que le Seigneur, l'Éternel des armées, écarte de Jérusalem et de Juda... toute ressource de pain et toute ressource d'eau... » (Ésaïe 3.1). Pour bien faire comprendre la gravité de la situation, Dieu compare son peuple à une vigne qu'il a lui-même choisie, plantée et entretenue avec amour. Hélas, malgré tant de sollicitude elle n'a produit que des fruits infects, attirant sur elle un jugement des plus sévères : « Je la réduirai en ruine ; elle ne sera plus taillée ni cultivée ; les ronces et les épines y croîtront ; et je donnerai mes ordres aux nuées, afin qu'elles ne laissent plus tomber la pluie sur elle » (5.6).

Vers la fin du septième siècle, c'est **Jérémie** qui devient à son tour le porte-parole d'un Dieu au cœur meurtri dénonçant vigoureusement et à maintes reprises le péché de la nation apostate : « Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, pour se creuser des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau » (Jér 2.13) ; « Ils ne disent pas dans leur cœur : craignons l'Éternel, notre Dieu, qui donne la pluie en son temps, la pluie de la première et de l'arrière-saison, et qui nous réserve les semaines destinées à la moisson. Ce sont vos fautes qui ont tout désorganisé, ce sont vos péchés qui vous privent de ces biens » (5.24-25). À l'occasion d'une vague de sécheresse, le prophète fidèle reçoit une parole de l'Éternel à transmettre au peuple de Juda : « Juda est dans le deuil, ses villes sont épuisées... Les puissants envoient les petits chercher de l'eau. Ceux-ci vont aux citernes, ne trouvent pas d'eau et retournent avec leurs cruches vides..., la terre est crevassée, parce qu'il n'y a plus eu de pluie dans le pays, alors les laboureurs dans leur honte se voilent la tête... L'Éternel se souvient maintenant de leurs fautes et il châtie leurs péchés » (14.1-4,10). Le mot 'famine' n'apparaît pas moins de 25 fois dans son livre !

Le dernier exemple nous amène en 520 avant Jésus-Christ, lorsque le prophète **Aggée** délivre le message de Dieu aux Juifs de retour en Juda après un long exil en Babylonie. Depuis une quinzaine d'années la reconstruction du temple de l'Éternel est en panne alors que la demeure de chacun devient chaque jour un peu plus luxueuse. Une fois encore, Dieu a dû intervenir pour avertir et châtier son peuple désobéissant : « Vous avez beaucoup semé et vous rapportez peu..., le ciel vous a retenu la rosée, et la terre a retenu ses produits. J'ai appelé la sécheresse sur le pays, sur les montagnes, sur le blé, sur le vin nouveau, sur l'huile, sur ce que produit le sol... Je vous ai frappés par la rouille, par la nielle et par la grêle... Y a-t-il encore de la semence au grenier? Même la vigne, le figuier, le grenadier et l'olivier n'ont rien rapporté » (Aggée 1.6,10-11 ; 2.17,19).

« **Au temps du gouvernement des juges, il y eut une famine dans le pays** ». Nous sommes donc au tout début d'un petit récit historique émouvant qui nous ramène dans un lointain passé, au cœur d'une des périodes les plus sombres et turbulentes du cheminement d'Israël à travers les siècles. Cette histoire champêtre commence probablement vers la fin du douzième siècle avant Jésus-Christ, dans la cité de Bethléhem, centre pastoral et agricole où tout le monde se connaît, situé à 9 km au sud-ouest de Jérusalem. Le village, non fortifié, est perché à 800 m d'altitude sur le versant oriental d'une longue crête faisant partie de la chaîne de montagnes qui traverse le pays du nord au sud. Bethléhem est juste à la limite entre les terres fertiles et le désert : les nuages venant de l'ouest, chargés de pluie, se heurtent à la chaîne de montagnes et font cadeau de leurs eaux au versant occidental fertile et couvert de vergers ; le versant oriental est sec et forme le désert de Juda qui commence aux portes même de la cité, la gagnant et s'y installant durant les périodes de grande sécheresse. Comme il n'y a pas de source naturelle dans le village, certaines des nombreuses grottes situées aux alentours sont transformées en citernes, d'autres servent à abriter le petit bétail (2 Sam 23.15). Par temps clair, le regard enveloppe à la fois la profonde dépression du Jourdain se perdant dans l'inhospitalière mer Morte et, à l'arrière-plan, les monts

de Moab arrosés eux aussi par les pluies venant de l'ouest, d'où la fertilité du haut plateau du pays de Moab. Nous y reviendrons bientôt.

Ainsi se présente Bethléhem à cette heure difficile de sa longue et célèbre histoire. Une bonne soixantaine d'années, sinon plus, s'écouleront encore avant qu'y naisse David, fils d'Isaï, futur grand roi d'Israël et petit-fils d'un certain Obed dont la mère se nomme... Ruth. Le décor est planté, l'action est située, le ton est donné. Que les premiers personnages entrent en scène !

Chapitre 3 : Moab d'hier

UNE FAMILLE DE BETHLÉHEM. « Un homme de Bethléhem de Juda partit avec sa femme et ses deux fils... » (Ruth 1.1c). En ce temps troublé où l'Éternel ne règne plus sur son peuple, c'est un homme de Bethléhem de Juda et sa famille qui créent l'événement. Lui se nomme **Élimélek**, et son nom a l'art de déranger, de mettre mal à l'aise ceux qui réfléchissent tant soit peu à sa signification lorsqu'ils saluent ce brave monsieur dans la rue. En effet, chaque fois que ce nom est prononcé dans un quartier ou l'autre de la ville, c'est une étrange affirmation qui vibre dans l'air chaud et sec de ce petit coin de Judée : 'Dieu est roi'. Oui, vous avez bien compris ! Élimélek veut effectivement dire 'Dieu est roi'. C'est un bien joli nom, certes, mais si difficile à porter par les temps qui courent ! Il n'est plus du tout à la mode, inconnu des carnets roses du moment parce qu'il respire une intolérance sulfureuse et un absolutisme malvenu depuis que le 'tout est permis' est monté sur le trône. Il décoiffe, fait froncer les sourcils, déclenche le propos malicieux ou l'ironie mordante... Pourtant, existe-t-il sous le ciel plus beau nom pour un époux et père déterminé à laisser Dieu régner dans sa vie personnelle, conjugale et familiale ? Élimélek n'est pas sans savoir qu'une telle attitude constitue la clé d'or d'un foyer authentiquement heureux, solide, stable, capable de traverser les tempêtes de la vie sans se diviser, s'émietter, se dissoudre... « Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain » (Psaume 127.1).

Si un concours de beauté féminine était organisé dans la région, **Noémi**, l'heureuse élue d'Élimélek aurait toutes les chances de se voir couronnée 'Miss Bethléhem', peut-être même 'Miss Juda', tant sa grâce et son charme attirent les regards. Son nom, fréquemment rendu par 'Ma gracieuse', peut aussi laisser entendre qu'elle est d'un tempérament doux et gai, d'agréable compagnie. Bref, la dame est charmante à ravir, délicieuse et joyeuse..., de quoi combler de bonheur tous les siens ! Noémi n'ignore certainement pas que sa beauté physique, attire certes non méprisables, se fanera irrémédiablement comme la fleur des champs et ne saurait donc être comparée à « la parure cachée du cœur, la parure personnelle inaltérable d'un esprit doux et tranquille, qui est d'un grand prix devant Dieu » (1 Pierre 3.4).

Pourtant, à l'heure où nous faisons sa connaissance, Noémi n'est sûrement pas au mieux de sa forme. Ses traits tirés et ses yeux cernés laissent deviner des nuits que le sommeil s'obstine à fuir. Son doux sourire est comme voilé par une sourde angoisse qui creuse aussi le sillon de ses rides naissantes. Les rires, hier encore francs et généreux, se font rares sous le toit familial. Car Élimélek et Noémi ont deux fils dont les noms, **Mahlôn** ('maladif') et **Kilyôn** ('fragile', languissant'), autorisent à penser que leur état de santé n'était pas des plus brillants à la naissance. Nous ne savons pas s'ils se sont fortifiés en grandissant. Par contre nous constatons que tous deux décéderont prématurément (Ruth 1.4-5), ce qui peut laisser entendre qu'une santé délicate les accompagnera tout au long de leur vie. Or, au moment où débute le récit, les temps sont durs, très durs ! Le spectre grimaçant de la famine a fait son apparition et ce redoutable fléau s'est incrusté dans la place, accompagné de son cortège habituel de maux destructeurs. Les greniers se vident, les réserves s'épuisent, et les écluses des cieux restent désespérément fermées, cruellement avares de cette eau vitale tant attendue de tous. Nous pouvons donc imaginer sans peine les pensées qui assaillent le cœur serré de Noémi lorsqu'elle observe à la dérobée la mine chaque jour un peu plus pâlotte de ses deux garçons sans doute adolescents. Comme une pieuvre qui déploie ses tentacules et emprisonne sa proie, des questions lancinantes envahissent progressivement son esprit, se muant insidieusement en une véritable obsession : Pendant combien de temps encore pourrons-nous tenir le coup ? Que mangerons-nous demain ? Qu'allons-nous devenir si cette maudite famine s'éternise ?...

UN CHOIX RAISONNABLE... Élimélek, lui aussi, retourne ces questions, et bien d'autres encore, dans sa tête fatiguée. Son regard fiévreux parcourt souvent les champs brûlés par l'ardeur d'un soleil trop généreux, mais curieusement, depuis un certain temps déjà, il scrute aussi fréquemment l'horizon en direction de l'est, là où gît la profonde dépression inhospitalière de la mer Morte. De l'autre côté de cette sorte de frontière naturelle, à quelque quatre-vingts kilomètres de Bethléhem, s'étend le haut plateau du pays de Moab. Quelques courts extraits d'un excellent

dictionnaire biblique nous renseignent brièvement sur la région : « Le plateau de Moab forme une large bande d'environ trente kilomètres, s'étendant du nord au sud, dans toute la longueur du pays, du côté de l'est, sur la lisière du désert oriental... Son altitude moyenne... est de sept à huit cents mètres. Son sol est ondulé, dominé çà et là de collines généralement en forme de mamelons, dont la base calcaire n'est que partiellement recouverte de terre végétale... Le fond du plateau est une terre de couleur d'un brun plus ou moins sombre, d'une épaisseur de trois à quatre mètres et d'une grande fertilité »⁵. C'est une région riche, agréable, et ses blés sont réputés depuis toujours : « Les diverses céréales, l'orge, les lentilles, les fèves, les pois chiches... sont cultivées avec succès dans la terre de Moab... ; toutefois la culture principale et spéciale de cette contrée paraît toujours avoir été le blé... La terre de Moab, appelée maintenant pays de Kérak, disait en 1840 le rabbin Schwarz exprimant le sentiment populaire, est jusqu'à présent une contrée comblée des plus abondantes bénédictions : ses blés sont excellents entre tous les blés du monde et c'est de là que s'approvisionne la Ville sainte » (L. Heidet)⁶.

Or, si ce qui se dit dans la ville est vrai, et rien ne permet d'en douter, la campagne de Moab n'est pas touchée par la famine ! Alors, peu à peu une idée germe en Élimélek et, avec elle un secret espoir renaît dans son cœur : Pourquoi ne pas aller s'installer là-bas pour un temps ? Jour après jour, tel un aimant puissant, l'abondance et la sécurité de Moab l'attirent de plus en plus, presque irrésistiblement. Mais, comme un déracinement, même provisoire, est toujours une affaire très sérieuse, il importe quand même, en homme avisé, de ne pas céder trop vite à la pression intérieure et donc, de peser le pour et le contre avant de décider quoi que ce soit. Plus Élimélek y pense, plus partir lui semble s'inscrire dans une *logique* quasi parfaite. Les arguments en faveur du départ se bousculent dans son esprit.

Vient d'abord celui de *l'amour responsable* du chef de famille : « je dois me conduire en époux aimant, sensible, et en père attentionné et responsable du bien-être des siens ; l'état des enfants affecte beaucoup 'Ma gracieuse'. Elle risque de craquer nerveusement. La santé des garçons doit passer avant tout. N'est-ce pas aussi leur avenir qui est en jeu ? »

Arrive ensuite l'argument de *la proximité* : « Moab n'est pas à l'autre bout du monde ; il sera assez facile d'avoir des nouvelles de la famille. La coupure ne sera donc pas absolue. »

Lui succède l'argument majeur *du provisoire* : « il ne s'agit bien sûr que d'un séjour ; pas question de rester là-bas un seul jour de plus que nécessaire ! Nous reviendrons ! »

L'argument fort de *la crise économique*, lui aussi, pèse lourd dans la balance : « ici, il n'y a plus de travail, le proche horizon est totalement bouché, la conjoncture est catastrophique... »

Enfin tombe l'argument décisif de *l'urgence* : « nous ne pouvons plus attendre, la situation est trop grave... Partons maintenant ! D'ailleurs, à Bethléhem, nous ne sommes ni les seuls ni même les premiers à prendre une telle décision. Le choix est clair, cette solution s'impose... nous quittons Bethléhem pour la campagne de Moab ! »

Quand Élimélek en parle à Noémi, elle est d'abord toute troublée, insécurisée et bouleversée dans ses sentiments car « partir, c'est mourir un peu » comme dit le proverbe. Mais les arguments sont tellement raisonnables et convaincants qu'ils font mouche à tous les coups. Le cœur maternel est enfin apaisé, rassuré. Les affaires sont rapidement mises en ordre, et nous les retrouvons bientôt tous les quatre, avançant lentement avec leurs ânes lourdement chargés, sur le chemin sinueux qui descend vers Jéricho et le Jourdain. Ils sont partis !

...MAIS UN CHOIX COUPABLE. Sur le coup, nous sommes tentés d'applaudir car, de prime abord, Élimélek se montre homme sage, réfléchi, avisé, prudent, de bon sens... Mais en y réfléchissant à deux fois, et après avoir poussé plus avant notre analyse de la situation, nous sommes contraints, bien à regret, de réviser notre premier jugement : *ce choix stratégique* est une décision fort malheureuse, aux conséquences graves pour cette petite famille attachante : « Telle voie paraît droite devant un homme, mais à la fin, c'est la voie de la mort » (Prov 14.12 et 16.25). En réalité, Élimélek et Noémi, succombant à la fois à la pression des circonstances

⁵ F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, 1899, tome 4, colonne 1144.

⁶ F. Vigouroux, *op. cit.*, tome 4, colonne 1155.

difficiles et à la subtile tentation d'une apparente sécurité en Moab, viennent d'épouser concrètement la mentalité de leur temps : *eux aussi font ce qui leur semble bon*.

Lorsqu'il était aux prises avec son douloureux débat intérieur et qu'il accumulait les arguments en faveur du départ, Élimélek semble avoir éludé, contourné, plusieurs questions fondamentales et déterminantes : « cette solution 'moabite' qui paraît si raisonnable, l'est-elle vraiment au regard de Dieu ? Est-elle en plein accord avec sa volonté ? Quels sont les indices sûrs, les points de repère fiables, me permettant de vérifier la légitimité d'une telle solution à ses yeux ? Est-elle en harmonie avec les déclarations de sa Parole concernant mes rapports avec Moab ? » Admettons même qu'il se soit posé ces questions ; sans doute a-t-il alors volontairement ignoré la réponse divine, se refusant à la prendre en compte parce qu'elle lui semblait trop exigeante et démolissait sa belle construction logique. Il s'est alors trompé lui-même par de faux raisonnements sécurisants et soporifiques, voulant se persuader à tout prix qu'il était bien dans son droit et ne faisait qu'accomplir son devoir. À moins qu'il ait tenté Dieu par une prière trop insistante dans le but de lui arracher à tout prix le feu vert pour le départ, oubliant qu'une telle attitude avait jadis coûté très cher aux Israélites dans le désert (Psaume 78.29-31 et 106.14-15). Nous pourrions aligner d'autres suppositions, mais quel que soit le contenu de sa démarche intérieure vis-à-vis de Dieu dans cette affaire, une certitude demeure : sa décision de quitter Bethléhem pour faire un séjour dans la campagne de Moab ne pouvait un seul instant recueillir la moindre faveur de Dieu. Ce n'était rien d'autre qu'une désobéissance flagrante à la volonté de l'Éternel. Pour bien le comprendre, faisons brièvement connaissance avec les Moabites.

L'histoire de Moab commence bien mal. La naissance de ce peuple est une conséquence directe de la dépravation de Sodome, cité pervertie dans laquelle Loth, neveu d'Abraham, avait élu domicile avec les siens. Après la destruction de la ville par le soufre et le feu, ses filles, copiant les mœurs corrompues de Sodome, séduisirent leur propre père alors qu'il était ivre. Moab, qui signifie 'issu d'un père', est donc le fruit d'une union incestueuse entre Lot et sa fille aînée (Gen 19.30-38). L'histoire de Moab jusqu'à l'époque d'Élimélek est comme un sombre et constant reflet de sa déplorable origine. Peu de temps avant l'entrée d'Israël en terre promise, Dieu ordonna à son peuple d'interdire l'entrée dans son assemblée au Moabite et à l'Ammonite jusqu'à la dixième génération à cause de leur attitude coupable envers Israël (Deut 23.4-7). En effet, les Moabites avaient refusé de donner des vivres à Israël dans le désert. Puis, leur roi Balak avait soudoyé le devin Balaam pour qu'il maudisse le peuple de Dieu qui campait dans les plaines de Moab. C'est alors que les femmes moabites et madianites suivirent le conseil diabolique du devin cupide qui n'avait pu parvenir à ses fins, et entraînèrent les Israélites dans la débauche et l'idolâtrie (Nomb 22 à 25 ; 31.16 ; Apoc 2.14). Au début du temps des juges, Églôn, roi de Moab asservit Israël pendant dix-huit ans, jusqu'à son assassinat par Éhoud, un des libérateurs suscités par l'Éternel (Juges 3.12-30). Il est intéressant de noter au passage un fait significatif appartenant à la longue période fort agitée de formation de David à la royauté. Pour échapper à l'hostilité du roi Saül, David prit la fuite et finit par se réfugier avec ses parents dans le pays de Moab. Dieu lui envoya alors le prophète Gad qui lui ordonna de rentrer sans tarder dans le pays de Juda (1 Sam 22.35). Il fallait que le futur grand roi comprenne que trouver refuge en Moab équivalait à sortir du territoire de la volonté de Dieu et donc à fuir le programme d'éducation prévu par l'Éternel pour son serviteur.

La Bible nous décrit Moab comme un peuple cruel plongé dans la corruption, livré aux idoles et à la prostitution, et qui n'hésite pas à sacrifier ses enfants et à les brûler vifs en l'honneur de Kemoch, sa divinité principale (2 Rois 3.27). L'auteur du psaume 83 énumère les ennemis de Dieu, ceux qui le haïssent et qui forment contre son peuple des projets pleins de ruse, étant décidés à le faire disparaître en tant que nation ; à la fin de la liste de ces peuples qui concluent une alliance contre l'Éternel et s'attaquent à Israël, figurent les fils de Loth, c'est-à-dire les Moabites et les Ammonites. Le psalmiste semble même faire d'eux les meneurs de cette sinistre coalition, ce qui fut effectivement le cas lors d'une bataille mémorable, pendant le règne de Josaphat (Psaume 83.3-9 ; 2 Chron 20.1-2). Les prophètes ne sont pas tendres à l'égard de Moab, le peuple qui s'élève contre l'Éternel, l'ennemi type du royaume de Dieu : « Nous avons appris l'orgueil de Moab, un orgueil extrême, son arrogance, son orgueil, sa fierté, et son cœur altier... » (Jér 48.26, 29-30,42). Par son serviteur Sophonie, Dieu fait connaître son jugement à l'égard de Moab, coupable d'injures et d'hostilité ouverte envers son peuple : « J'ai entendu les injures de Moab... Ainsi Moab sera comme Sodome... un lieu couvert de mauvaises herbes, une mine de sel, une désolation pour

toujours... Cela leur arrivera pour leur orgueil, parce qu'ils ont jeté le déshonneur et se sont élevés contre le peuple de l'Éternel des armées... » (Soph 2.8-11).

Si jusqu'à présent nous étions tentés d'approuver le choix d'Élimélek, après un tel face à face avec Moab, ce n'est plus possible. Ce départ prend subitement une autre tournure. Peut-être raisonnable aux yeux des hommes, il n'est que folie au regard de Dieu. Car il s'apparente à une désertion, à une trahison, à un passage dans le camp ennemi. Il semblait acte responsable, il est en réalité acte de démission, de recul, de fuite devant sa responsabilité première, d'ordre spirituel : « ils ont été en arrière et non en avant » (Jér 7.24).

Car, partir en Moab, c'est d'abord refuser ouvertement d'écouter le Dieu vivant qui parle par la famine et, en conséquence, de se lever pour s'humilier devant l'Éternel avec ses frères. Élimélek ne prend pas Dieu et son message de jugement au sérieux. Il méprise les déclarations solennelles de bénédictions et de malédictions faites par Dieu à Israël, au début et à la fin du long pèlerinage dans le désert (Lév 26 et Deut 28). Son attitude est pétrie d'incrédulité et témoigne aussi d'une absence totale d'espérance dans les promesses divines de restauration en réponse à toute vraie repentance. Quel contraste entre sa réaction et celle du roi David lorsque ce dernier fut confronté au grave problème d'une famine qui dura trois ans : il « rechercha la présence de l'Éternel ». Dieu lui ayant alors clairement révélé la raison de ce châtement sévère, David entreprit de régler le problème et « après cela, Dieu fut apaisé envers le pays » (2 Sam 21.1-14).

Partir en Moab, c'est ensuite se priver du secours de Celui qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui : « Voici que l'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui s'attendent à sa bienveillance, afin d'arracher leur âme à la mort et de les faire vivre pendant la famine » (Psaume 33.18-19). Booz, lui, n'a certainement pas quitté Bethléhem ! Expérimentant la fidélité de l'Éternel en temps de détresse, il est devenu une bénédiction pour sa cité et sa famille. Bien plus tard, au neuvième siècle, pendant la terrible famine qui sévit en Israël durant trois ans et six mois, le prophète Élie allait bénéficier d'une opération de ravitaillement parmi les plus extraordinaires de l'histoire, grâce à un 'pont aérien' unique au monde. En effet, Dieu ordonna aux corbeaux de lui apporter du pain et de la viande, matin et soir, près du torrent de Kérith où il se cachait. Une pauvre veuve prit ensuite le relais pour assurer la subsistance du prophète jusqu'à la fin de la famine : son dernier pot de farine ne s'épuisait pas et sa dernière cruche d'huile ne se vidait pas, selon la parole de l'Éternel prononcée par son serviteur Élie (1 Rois 17)⁷. Pendant les longs mois du terrible siège de Jérusalem par l'armée des Chaldéens, de début 587 à août 586, Jérémie vécut des moments très difficiles à cause de son non-conformisme et de sa fidélité sans faille à l'Éternel : totalement incompris de ses compatriotes il fut calomnié, battu, mis au cachot, condamné à mort et jeté dans une citerne... Mais Dieu n'abandonna pas son prophète courageux et loyal, et alors que la famine s'appesantissait de plus en plus sur la capitale, il se servit même d'un roi rebelle à sa parole pour lui donner du pain : « Le roi Sédécias ordonna qu'on garde Jérémie dans la cour de la prison, et qu'on lui donne chaque jour un pain de la rue des boulangers, jusqu'à ce que tout le pain de la ville soit consommé » (Jér 37.21). « L'Éternel connaît les jours des hommes intègres... Ils ne sont pas dans la honte au temps du malheur, et aux jours de la famine ils sont rassasiés » (Psaume 37.18-19). Élimélek et Noémi manquent donc l'occasion qui leur est offerte par cette épreuve, de mieux connaître le Dieu vivant qui fait des miracles, d'exercer leur fidélité envers lui et d'affermir leur confiance en lui.

Partir en Moab, c'est enfin se laisser impressionner par une situation difficile en oubliant que le Dieu souverain contrôle toutes les circonstances dans la vie de ses enfants. « Garde la loyauté et le droit, espère toujours en ton Dieu » (Osée 12.7).

Ajoutons un dernier mot pour souligner qu'en faisant ce choix stratégique, Élimélek entre aussi en conflit avec son beau nom. Son acte de rébellion contredit de manière flagrante l'affirmation glorieuse 'Dieu est roi' figurant en toutes lettres « à côté de sa photo, sur sa carte d'identité ». **Il conteste concrètement la Seigneurie, la Royauté de l'Éternel sur sa vie.**

⁷ Voir M. Decker, *Fidèle quoi qu'il en coûte*, Barnabas. Le livre développe les cinq grandes leçons du torrent de Kérith.

« Béni soit l'homme qui se confie en l'Éternel,
et dont l'Éternel est l'assurance !
Il est comme un arbre planté près des eaux,
et qui étend ses racines vers le courant ;
Il ne voit pas venir la chaleur et son feuillage reste verdoyant ;
**Dans l'année de la sécheresse, il est sans inquiétude
et il ne cesse de porter du fruit. »**
(Jérémie 17.7-8)

Chapitre 4 : Moab d'aujourd'hui

CHRIST, SEIGNEUR DE MA VIE. Nous ne nous sommes pas montrés tendres pour Élimélek ! Quel réquisitoire sévère ! Il ne faudrait pas, pour autant, qu'il soit empreint d'une dureté toute pharisienne. Gardons-nous surtout de brandir un doigt vigoureusement accusateur en direction du coupable, nous souvenant qu'au-delà d'Élimélek c'est à nous, *à moi*, que Dieu s'adresse par cette histoire qui commence si mal. Ce récit fait partie des nombreux exemples soigneusement consignés dans l'Ancien Testament « pour nous avertir, nous pour qui la fin des siècles est arrivée » (1 Cor 10.11). L'attitude d'Élimélek m'interpelle directement : *Jésus-Christ est-il réellement le Seigneur de ma vie ?* Quelqu'un a noté que Jésus est mentionné 16 fois comme Sauveur dans le Nouveau Testament alors qu'il y est appelé Seigneur plus de 470 fois, dont plus de 100 fois dans le seul livre des Actes ! «... Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil 2.9-11).

Pour de nombreux croyants dispersés dans l'empire romain durant les premiers siècles, ce message si fortement présent dans les Écritures était absolument bouleversant et ses conséquences, incalculables. Car sous le règne de certains empereurs (Néron, Domitien, Trajan, etc.), la Seigneurie de Jésus-Christ s'opposait directement à celle du divin César. Prenons pour seul exemple celui de Domitien, que ses cruautés devaient faire surnommer 'Néron chauve'. Empereur de 81 à 96, il fut à l'origine de violentes persécutions contre les chrétiens. « En l'an 86, il se fit nommer officiellement 'le Seigneur Dieu'. Son palais fut considéré comme un sanctuaire, son trône le siège divin. Pendant son absence, il fallait continuer à faire une révérence respectueuse devant son trône. Quand il paraissait en public, la couronne d'or sur la tête, tout le monde, habillé de blanc sur ordre impérial, poussait des ovations frénétiques « Vive le Seigneur, victoire au Seigneur de la terre ; puissance, gloire, honneur, paix, sécurité, saint, bienheureux, grand, qui est semblable à toi, tu es digne de prendre le royaume, Seigneur des seigneurs, Très-haut parmi les grands, dieu de toutes choses, dieu éternel, seigneur d'éternité en éternité, Seigneur de tous les siècles »⁸. Jusqu'au tout début du quatrième siècle, ce sont certainement des centaines de milliers de croyants qui furent sauvagement persécutés et mis à mort pour avoir refusé de professer un serment de loyauté absolue à l'empereur reconnu et adoré comme dieu, en prononçant clairement les mots « César est Seigneur » et en offrant de l'encens en son honneur. Il faut lire le récit du martyr de Polycarpe, un disciple de l'apôtre Jean, devenu évêque de Smyrne, qui mourut sur le bûcher dans la seconde moitié du deuxième siècle. Pendant qu'on l'emmenait vers le stade, un magistrat romain et son père tentaient de le persuader en disant avec insistance : « Quel mal y a-t-il à dire : César est Seigneur, à sacrifier, et tout le reste, pour sauver sa vie ? » Il leur répondit : « Je ne ferai pas ce que vous me conseillez. » Lorsqu'il fut mis en présence du proconsul chargé de le juger en présence d'une foule tumultueuse, ce dernier lui dit : « Jure, et je te laisse aller, maudis le Christ » ; le vieillard répondit : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait aucun mal ; comment pourrais-je blasphémer mon roi qui m'a sauvé ? » Le proconsul insista, menaça de le livrer aux fauves, puis aux flammes, mais rien n'y fit ! Alors la foule entassa les fagots et les bûches, Polycarpe pria et les flammes s'élevèrent...⁹ Tout au long des siècles et jusqu'à nos jours, aux prises avec des régimes totalitaires de tous bords, d'authentiques disciples de Jésus-Christ, en nombre impressionnant, ont beaucoup souffert et souvent payé de leur vie leur soumission inconditionnelle à sa Seigneurie.

Comme le regretté D^r A.W. Tozer l'a fait justement remarquer, trop souvent le Christ règne aujourd'hui dans nos vies comme un roi dans une monarchie limitée par un régime constitutionnel. On l'aime bien, on écoute respectueusement ses discours, on l'ovationne tout ému lors des grandes occasions, on ne manque pas de le consulter car c'est un personnage très important, mais en réalité ce sont d'autres personnalités qui tiennent en main les rênes du pays. Lorsqu'une crise

⁸ D'après E. Stauffer, *Christus und die Caesaren*, Hambourg, 1952, p. 160ss.

⁹ D'après M. Meslin et J. Palanque, *Le christianisme antique*, Armand Colin, Paris 1967, p. 142ss.

survient, ce n'est pas lui qui prend les décisions. Qu'il se contente donc de sa couronne, de son beau palais et de ses vêtements d'apparat et laisse à d'autres le soin de manier les leviers de commande pour guider la nation ! La Seigneurie de Jésus-Christ peut aussi faire partie de notre folklore évangélique traditionnel. Nous pouvons la chanter avec ferveur dans nos cantiques, la réciter avec conviction dans nos confessions de foi, la proclamer haut et fort dans nos manifestations culturelles, sans qu'elle marque pour autant de son empreinte profonde les décisions et les actes qui tissent concrètement l'ouvrage de notre vie quotidienne. Nous croyons même qu'il est possible de la cantonner soigneusement dans certaines zones bien délimitées où elle ne risque pas de poser trop de problèmes, en lui interdisant, de ce fait, l'entrée dans d'autres secteurs particulièrement sensibles et importants de notre existence. Mais, est-il besoin de le souligner, en adoptant une attitude aussi tortueuse nous nous trompons... royalement ! « Combien de personnes, dans le peuple de Dieu, ont reconnu que si Christ n'est pas le Seigneur *de tout*, il n'est pas le Seigneur *du tout* » (Hudson Taylor). Jésus ne tenait pas un autre langage lorsqu'il s'adressait à ses disciples, en termes clairs, dépourvus de la moindre ambiguïté : « Nul ne peut servir deux maîtres (littéralement : deux seigneurs) ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre... » (Matt 6.24).

CONTRASTE. Il est intéressant de relever, dans le même chapitre premier, le contraste frappant entre l'attitude d'Élimélek, l'Israélite et celle de Ruth, la Moabite. Nous assistons à deux départs et découvrons deux attitudes de cœur totalement opposées. Le monde nous semble tourner à l'envers ! Alors qu'il paraissait légitime d'attendre d'Élimélek une soumission inconditionnelle à son Seigneur, c'est Ruth qui en offre la touchante démonstration. Sa déclaration à Noémi, contenue dans les versets 16 et 17, est bouleversante, d'autant plus qu'elle se traduira pleinement dans les faits, toute la suite du récit le prouve. La jeune veuve tourne résolument le dos à sa patrie, avec ce que cela implique en ruptures de tous ordres, et s'engage par un serment solennel à ne jamais revenir en arrière, donc à ne jamais repasser, dans le mauvais sens, de l'autre côté du Jourdain. Jusqu'à la mort, elle servira le Dieu de Noémi, devenu son Dieu personnel, et s'identifiera totalement au peuple de Noémi devenu pleinement le sien.

Mais, s'écrieront aussitôt certains, si Élimélek n'était pas parti en Moab, jamais Ruth ne serait venue en Israël et cette émouvante histoire, « fleur rare dans une jachère, source limpide jaillie au désert, rayon de lumière au cœur de la nuit » (C.-L. de Benoît)¹⁰, ne serait pas dans la Bible ! Il a donc bien eu raison d'agir ainsi ! Un tel raisonnement soulève deux questions auxquelles il est facile de répondre : Le Dieu tout-puissant serait-il donc si limité dans sa capacité d'agir au point de n'avoir que cette seule et unique solution pour se révéler à Ruth et la faire sortir de Moab ? La réponse va de soi ! D'autre part, le Dieu saint et juste serait-il d'accord avec l'adage si populaire, « la fin justifie les moyens », qui permet d'excuser et de justifier tout et n'importe quoi pourvu que le résultat soit concluant ? En aucun cas, le salut de Ruth ne saurait justifier le choix d'Élimélek. Le mal reste mal, même lorsqu'il plaît au Dieu souverain de l'utiliser en bien, à son heure, pour accomplir ses desseins d'amour comme on peut le constater, par exemple, dans la conclusion de l'histoire de Joseph (Gen 50.20). Est-il nécessaire de préciser ici que Dieu ne nous autorise pas pour autant à faire le mal afin qu'il en arrive du bien, ni à demeurer dans le péché afin que la grâce abonde (Rom 3.8 ; 6.1). Le livre de Ruth témoigne du triomphe de la grâce divine dans les situations les plus sombres et désespérées, et ceci malgré un choix stratégique coupable au départ, dont le Dieu aimant et souverain a su exploiter au mieux les douloureuses conséquences.

LE PROVISOIRE QUI DURE. Avant de conclure, deux remarques s'imposent encore, dont voici la première : Élimélek et les siens sont partis pour *séjourner* dans la campagne de Moab. La rupture ne se voulait donc pas définitive. C'était du provisoire. « Nous reviendrons ! » Tel était le message rassurant de l'homme optimiste à son épouse, à ses enfants, à ses voisins... Élimélek a donc raisonné et agi comme s'il pouvait contrôler un avenir dont pourtant il ignorait tout. Peut-être voulait-il rassurer sa conscience troublée en posant en quelque sorte des limites à sa désobéissance : « péché, tu resteras petit ! je t'ai à l'œil ! » Hélas, c'était faire un bien mauvais calcul puisque trois des quatre membres de cette famille, dont lui-même, ne sont jamais rentrés au pays. *On s'est installé dans le provisoire... qui s'est arrangé pour durer longtemps, selon sa*

¹⁰ C.-L. de Benoît, *Juges, Ruth*, Canevas d'étude, L.L.B., p. 54.

célèbre habitude. Alors la mort, celle qui n'avait pas été prévue au programme, en a profité pour entrer comme une intruse et a frappé une première fois, puis plus tard deux fois encore. Nous aussi, nous pensons trop facilement que nous pourrions toujours contrôler le péché pour qu'il reste petit et le plus inoffensif possible. Au fond de nous-mêmes, lorsque nous nous croyons obligés de faire une entorse à notre fidélité envers Dieu, nous nous promettons de normaliser au plus vite nos relations avec lui. Mais nous oublions qu'en succombant au péché, nous nous livrons à lui pour lui obéir et devenons ses esclaves (Rom 6.16). En réalité, c'est lui qui devient notre maître et développe une emprise croissante et envahissante à laquelle seul un retour à la croix et une vraie repentance peuvent mettre un terme. L'enfant est prompt à oublier que le lionceau tout mignon qui ronronne paisiblement tout contre lui deviendra grand, très grand et beaucoup plus fort que lui ! Je pense au spectacle étrange qui s'offrit au regard d'un touriste en admiration devant les chutes du Niagara, par une belle journée de décembre. Subitement, il vit un aigle énorme s'abattre sur un mouton gelé étendu sur un bloc de glace qui, s'étant détaché du bord, partait lentement à la dérive. Le bloc fut bientôt happé par un fort courant et entraîné vers les chutes. De temps en temps, le fier rapace interrompait son festin, levait orgueilleusement la tête, et son regard perçant semblait vous dire : « Ne vous en faites pas, je vois le danger, je saurai m'envoler à temps ! ». Au moment où le bloc de glace atteignait les chutes, l'aigle déploya ses puissantes ailes pour s'élancer dans l'espace. Mais il ne put décoller et, surpris, se débattit furieusement en poussant de grands cris. Hélas, ses pattes enchevêtrées dans la toison gelée du mouton avaient gelé à leur tour, le soudant à son somptueux festin. Tous ses efforts pour se libérer furent vains et il ne tarda pas à basculer dans l'abîme avec le bloc et le mouton. Élimélek a sans doute tenu le même raisonnement : « Je vois le danger, mais j'arrêterai mon festin en Moab à temps ! je saurai revenir à Bethléhem au bon moment ! » Vous connaissez la suite...

N'AIMEZ PAS LE MONDE. La seconde remarque n'est pas sans rapport avec la précédente. Il n'est jamais bien agréable de vivre dans un provisoire qui s'éternise. Élimélek devait être mal dans sa peau, assis comme il l'était entre deux chaises. Quelle position inconfortable que la sienne ! Il n'était plus tout à fait de Juda, mais pas tout à fait de Moab non plus. C'était un homme divisé, au cœur partagé, écartelé dans son âme entre son Dieu et Moab. Cette terre étrangère était devenue pour lui comme un amant que l'on courtise sans cesse pour autant de penser à l'époux trompé. Dans sa parole, Dieu qualifie une telle attitude d'un mot qu'il prononce avec l'indignation et la douleur d'un amour bafoué : **adultère !** « Adultères ! Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu » (Jac 4.4). L'apôtre Jean abonde dans le même sens lorsqu'il écrit : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jean 2.15).

Moab, dans cette histoire, est une image du monde. Mais qu'est-ce que 'le monde' ? Ce terme correspond au mot grec 'kosmos' présent 186 fois dans le Nouveau Testament, dont une bonne centaine de fois précisément sous la plume de l'apôtre Jean. 'Kosmos' signifie 'ordre' et évoque notamment l'arrangement, l'ordre de l'univers créé par Dieu¹¹. Il revêt aussi d'autres sens dont celui de **système opposé à Dieu**. C'est un état d'esprit, une mentalité, une manière d'être et de faire absolument incompatibles avec le royaume de Dieu car inspirés et dominés par Satan, celui que Jésus a désigné plusieurs fois par l'expression « le prince de ce monde » (Jean 12.31, etc.). Jean prend soin de décrire brièvement les principales caractéristiques de ce système en citant ses trois grandes composantes, causes premières du désordre moral qui règne sur la terre : «... tout ce qui fait partie du monde : les mauvais désirs de la nature humaine, la soif de posséder ce qui attire les regards, et l'orgueil qu'inspirent les biens matériels, tout cela ne vient pas du Père, mais du monde » (1 Jean 2.16, *La Bible du Semeur*). Commentons brièvement chaque composante :

- « **Les mauvais désirs de la nature humaine** » ; les appétits naturels du cœur humain ne s'arrêtent pas à toutes les formes de sensualité. Ils s'expriment aussi par le désir de régner, de dominer, d'être le plus fort et le premier, de posséder, d'être servi, glorifié, honoré, d'imposer son idée, d'avoir le dernier mot... L'apôtre Paul en dresse une liste impressionnante : « Tout le monde voit bien ce que produit la nature pécheresse : c'est l'immoralité, les pratiques dégradantes et la débauche, l'adoration des idoles et la magie, les haines, les querelles, la jalousie, les accès de colère, les

¹¹ Voir M. Decker, *Si les minutes m'étaient comptées*, Barnabas, 2ème édition, pp. 25-26.

rivalités, les dissensions, les divisions, l'envie, l'ivrognerie, les orgies et autres choses de ce genre... » (Gal 5.19-21, *La Bible du Semeur*).

- « **La soif de posséder ce qui attire les regards** » ; les publicistes exploitent au maximum cette tendance naturelle évidente du cœur humain. Il y a une vingtaine d'années, dans un mensuel bien connu, j'avais relevé l'information suivante tirée du National Geographic News Bulletin. « En Chine, les marchands de jade observent toujours les yeux du client pour savoir si celui-ci est prêt à payer une pièce très cher. Cette curieuse pratique est confirmée par les découvertes des psychologues. Ceux-ci ont en effet observé que nos pupilles se dilatent quand nous examinons quelque chose qui nous plaît particulièrement ». L'auteur d'un article consacré à l'œil et publié en 1981 écrivait ceci : « Pour connaître les réactions d'ensemble à une annonce, on va jusqu'à utiliser un instrument qui mesure les mouvements de la pupille : le pupilloscope. La pupille, en effet, se dilate quand l'attention est éveillée... » Enfin, le rédacteur d'un excellent texte intitulé « Comment demeurer un homme libre au milieu de tant de pressions ? » cite un spécialiste de la vente expliquant la tactique des supermarchés : « Dès que le client a franchi la porte, il faut le prendre en main - sans qu'il s'en rende compte - pour le faire aller où l'on veut, lui montrer un maximum de choses, le tenter d'autant plus, le faire rester un maximum de temps ; avec, toutefois une limite : la visite doit paraître courte ». Il extrait ensuite quelques lignes d'une revue de défense des consommateurs dénonçant tous les pièges qui leur sont tendus : «... pour cela on vous a filmé, observé, étudié de près ; pour constater qu'entre le moment où vous entrez dans le magasin et le moment où vous en sortez, votre capacité et votre propension à acheter ne sont pas les mêmes. On en tiendra compte dans le mode d'implantation des rayons et des produits dans le magasin selon que les achats devront être de réflexion, normaux ou d'impulsion »¹². La Parole de Dieu signale très souvent le danger que certains regards prolongés font courir au croyant (Gen 13.10-13 ; Prov 23.31 ; Matt 5.28-29 ; etc.).

- « **L'orgueil qu'inspirent les biens matériels** » ; le terme grec traduit par 'orgueil' ne se trouve qu'ici et dans Jacques 4.16. Il signifie 'vantardise', 'fanfaronnade' et évoque la satisfaction insolente engendrée par tout ce qui entretient la vie (en grec, 'bios' : les moyens de subsistance, les biens, la fortune, la conduite, la manière de vivre) : compte en banque, voitures, maisons, statut social, etc. C'est donc un état d'esprit de fausse sécurité et de confiance orgueilleuse de l'homme dans ses richesses, qui lui donnent l'illusion du pouvoir et de l'invulnérabilité : « La fortune du riche est une ville forte ; dans son imagination, c'est une muraille qui est hors d'atteinte » (Prov 18.11). Telle est l'attitude du riche insensé de la parabole racontée par Jésus (Luc 12.13-21).

Il est intéressant de constater que ces trois caractéristiques que nous venons de cerner d'un peu plus près, se retrouvent exactement dans le même ordre, dans la tentation d'Ève en Éden et dans celle de Jésus au désert, à l'aube de son ministère terrestre. Ce n'est pas une simple coïncidence mais bien plutôt la preuve que « malgré toutes ses capacités et l'ampleur de ses machinations, Satan ne varie guère »¹³. Nul doute que lorsque Satan a lancé son offensive de charme pour pousser Élimélek dans les bras de Moab, sa tactique ne négligeait aucune de ces trois cordes sensibles de la nature humaine.

CONCLUSION. Dès les premières pages de ce livre, nous avons mis en évidence des ressemblances frappantes entre le temps des juges et le nôtre. Nous voici maintenant en mesure de faire un pas de plus dans cette recherche des similitudes qui permettent d'actualiser le début de ce récit, de le rendre vivant, parlant... et dérangeant pour nous aujourd'hui. C'est une des principales raisons de sa présence dans la Bible. « La Parole de Dieu n'est point pour nous apprendre à babiller, pour nous rendre éloquentes et subtils, mais pour réformer nos vies » (J. Calvin). « L'Écriture nous a été donnée, non pour accroître nos connaissances, mais pour changer notre conduite » (A. Murray). Dieu désire donc nous rencontrer dans notre situation présente. Il nous invite à nous poser des questions, à faire le point, et si nécessaire à redresser la barre et à changer de direction.

¹² Y. Charles, *Documents "Expériences"*, N° 37, 1980, p. 3.

¹³ A. Nicole, *La marche dans l'obéissance et dans l'amour*, Groupes Missionnaires, 1961, p. 100.

Des pressions de plus en plus fortes s'exercent sur nous, croyants, pour nous jeter dans les bras de 'Moab', ce monde moderne avec ses 'blés' trompeurs tellement attirants, mais aussi avec ses idoles éphémères, ses 'Molok' dévoreurs de vies humaines, sa débauche sexuelle et sa violence, son orgueil et ses injures contre le Dieu vivant et contre son peuple... Lorsque notre église locale traverse une crise, se déchire et se débat dans la sécheresse et la famine liée à ses désobéissances, la tentation de partir faire un tour en Moab peut se faire très incisive. Le diable nous laisse alors subtilement entendre que ça ne peut être que mieux, plus facile, de l'autre côté, selon le vieux dicton populaire : « l'herbe est toujours plus verte dans le champ du voisin ».

Chaque jour, nous avons des choix à faire dans toutes sortes de domaines. Certains d'entre eux sont particulièrement stratégiques à cause de leurs conséquences profondes et durables dans notre vie personnelle, conjugale, familiale, professionnelle... **Dans mes choix quotidiens, Jésus-Christ est-il vraiment LE SEIGNEUR ?**

« Quiconque me dit : Seigneur, Seigneur !
n'entrera pas forcément dans le royaume des cieux,
mais celui-là seul
qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux... »
(Matthieu 7.21-23)

DEUXIÈME PARTIE : Une position stratégique

5. BETHLÉHEM *La maison du pain*

6. ÉPHRATA *La fécondité*

7. JUDA *La louange*

8. ASAPH *L'expert en louange*

9. ISRAËL *Lutteur avec Dieu*

Chapitre 5 : BETHLÉHEM - *La maison du pain*

Parmi les vaillants guerriers de David recensés dans 2 Samuel 23, on trouve un certain Chamma qui fut l'auteur d'un bel exploit, lors d'une bataille entre les Israélites et les Philistins. Alors qu'Israël fuyait devant l'ennemi, il repéra un champ couvert de lentilles. **Il prit position au milieu du champ, le libéra (ou : le préserva, le défendit)** et frappa les Philistins. Le Seigneur opéra ainsi une grande délivrance (2 Sam 23.11-12). En temps de guerre, tous les bons stratèges connaissent l'importance de certains endroits bien précis dont le gain ou la perte peuvent sensiblement modifier le cours d'une bataille, voire même décider de son issue. Ces **positions stratégiques** donnent généralement lieu à des combats particulièrement meurtriers et deviennent ensuite, en temps de paix, des lieux de recueillement où l'on honore la mémoire des héros tombés au champ d'honneur.

Le livre de Ruth est, d'une certaine manière, le livre des champs. Le mot hébreu traduit par 'campagne' ou 'pays' dans les premiers versets signifie littéralement 'champ' et revient quatorze fois dans le récit. Lorsque Booz, l'homme puissant et riche, rencontre pour la première fois, Ruth la pauvre veuve moabite en train de glaner dans son champ, il commence par lui donner un sage conseil : « Écoute bien, ma fille, ne va pas glaner dans un autre champ... Aie les yeux sur le champ que l'on moissonne... » (2.8-9). À la fin de la journée, Ruth rejoint sa belle-mère, partage son abondante récolte avec elle et lui fait part de son heureuse rencontre avec ce patron si généreux. Noémi lui tient alors le même langage que Booz quelques heures plus tôt : «... qu'on ne te rencontre pas dans un autre champ » (2.22). Ce champ est donc d'une importance stratégique ! C'est **le champ de la grâce** ; son propriétaire est un homme bon, au cœur généreux, qui craint l'Éternel et aime ses ouvriers. En allant glaner à l'aventure, Ruth aurait pu tout aussi bien se retrouver dans le champ de la loi ou dans celui de l'avarice, du 'chacun pour soi', des champs inhospitaliers d'où elle aurait été rapidement chassée. Mais Dieu l'a souverainement guidée vers le champ de son amour, là où elle va pouvoir rencontrer son futur 'rédempteur' (2.20 ; nous y reviendrons ultérieurement). Il importe donc par-dessus tout qu'elle *reste attachée, collée* à ce champ ! L'expression est aussi juste que forte car un autre indice intéressant, allant exactement dans le même sens, est à prendre en compte dans le texte : Après s'être *attachée* à Noémi (1.14), Ruth est invitée à *s'attacher* aux servantes de Booz et n'omet pas de le signaler dans son rapport à sa belle-mère : « il m'a dit aussi : *attache-toi* à mes serviteurs... » (2.8 et 21). Or, le terme utilisé est très suggestif puisque, dans Genèse 2.24, il sert à exprimer l'unité conjugale et signifie exactement 'coller' (André Chouraqui traduit : « il colle à sa femme »). Ainsi, en *s'attachant* à ce champ, Ruth la Moabite *s'attache* aux serviteurs et aux servantes d'un homme puissant et riche... auquel elle va bientôt *s'attacher* intimement, avec un immense bonheur, par les liens du mariage. Telle sera, pour Ruth, l'ultime conséquence heureuse du maintien absolu et persévérant d'une position stratégique que nous avons appelé **le champ de la grâce**.

Ce que nous venons d'écrire éclaire d'un nouveau jour la rupture que constitue le départ d'Élimélek avec les siens pour la campagne de Moab. Ce faisant, ils ont *abandonné* les champs de Bethléhem pour les champs de Moab. **La faute d'Élimélek et de Noémi consiste à avoir quitté une 'position stratégique', un 'territoire sacré', une 'terre sainte' pour se rendre en Moab.** Cette position stratégique porte quatre noms très suggestifs que nous allons découvrir et sonder dans les pages qui suivent. Leurs significations nous feront toucher du doigt le contenu de notre position stratégique de croyants dans ses dimensions essentielles, prioritaires et indissociables. C'est ce 'territoire sacré' que Satan convoite continuellement dans la guerre qu'il mène sans répit contre les enfants de Dieu assoiffés de progrès dans leur vie avec Christ et dans leur témoignage pour lui. Soulignons d'emblée une réalité importante : lorsque nous cédon sur une de ces dimensions, toutes les autres ne tardent pas à s'effondrer à leur tour. **Une telle approche va nous permettre d'examiner de près le processus du recul spirituel et les principales caractéristiques d'une vie chrétienne rétrograde.**

Cela va de soi, Élimélek et les siens ont d'abord quitté **BETHLÉHEM**. La signification du mot 'Bethléhem' souligne l'attitude paradoxale d'Élimélek et de Noémi : ils ont donc abandonné la '**Maison du pain**'... pour aller chercher du pain ailleurs ! Certes, dans la campagne de Moab, ils ont facilement gagné du pain pour le corps, mais à quel prix ! *Ils ont hélas perdu le contact avec leur Roi, celui qui donne du pain à ceux qui s'attendent à lui, et se sont surtout et avant tout coupés de la seule source de la véritable abondance, celle qui satisfait parfaitement le cœur.*

QUAND ISRAËL ABANDONNE 'LA MAISON DU PAIN'. Cette attitude d'Élimélek et des siens quittant la 'Maison du pain' pour aller chercher leur pain en Moab est en miniature celle du peuple d'Israël infidèle, maintes fois dénoncée par les prophètes : « *ils ont abandonné l'Éternel* » (Ésaïe 1.4). Nous avons déjà rencontré ce même comportement à l'époque des juges : « Ils *abandonnèrent* l'Éternel » (Juges 2.12-13). Le terme *abandonner* figure au moins sur treize panneaux indicateurs qui jalonnent les 22 premiers chapitres du livre de Jérémie. Par la bouche du prophète, l'Éternel accuse son peuple de l'avoir *abandonné*, lui, la source d'eau vive, pour aller boire l'eau du Nil en Égypte et de l'Euphrate en Assyrie (Jér 2.13,1718). Écoutez son cri d'indignation et de douleur : « Toi l'espérance d'Israël, Éternel ! Tous ceux qui *t'abandonnent* seront dans la honte... car ils *abandonnent* la source d'eau vive, l'Éternel » (17.13). Le message du prophète Osée va exactement dans le même sens, avec des accents particulièrement poignants et bouleversants : «... le pays se vautre dans la prostitution en *abandonnant* l'Éternel » (Osée 1.2). Passons un moment en compagnie de ce prophète attachant qu'on surnomme parfois « le Saint Jean de l'**Ancien** Testament » car nous irons souvent puiser dans son message d'ici la fin de cet ouvrage.

Osée est le dernier porte-parole de Dieu appelé à s'adresser essentiellement aux dix tribus du royaume du Nord¹⁴ avant sa disparition en 722. Son message en est d'autant plus émouvant et solennel. Le huitième siècle avait commencé par une période de paix et de grande prospérité sous le long règne de Jéroboam II (env. 793-753). Hélas, cet 'âge d'or' avait accéléré le processus de dégradation spirituelle, morale et sociale de la nation, déjà en cours. Un matérialisme effréné se traduisait en lèpres de toutes sortes : arrogance des riches vivant dans un luxe inouï et dans l'illusion d'une fausse sécurité, mépris et oppression du pauvre, violence et insensibilité, injustice et malhonnêteté, haine de la vérité, règne de l'idolâtrie avec ses prostitutions rituelles et ses beuveries, hypocrisie et formalisme religieux... Il suffit de lire le livre du prophète Amos, lequel avait tout juste précédé Osée, pour prendre la mesure de cette décadence impressionnante et consternante. « Dans le contexte d'une telle infection, s'étendant à toutes les couches de la société, il n'est pas étonnant que les trente dernières années du royaume n'aient été qu'une suite folle de complots - chaque nouveau conspirateur ne se frayant sauvagement un chemin vers le trône que pour y être assassiné à son tour. Sur les six rois qui régnèrent pendant cette période, quatre furent des assassins, et un seul est mort dans son lit » (D. Kidner)¹⁵. Durant cette trentaine d'années de grand trouble, la politique d'Israël oscilla constamment entre la soumission à l'Assyrie (mentionnée 9 fois dans Osée) et la recherche de l'appui de l'Égypte pourtant bien affaiblie (mentionnée 13 fois). C'est en particulier pendant cette période d'anarchie et de déchaînement des passions que le prophète Osée s'adressa à la dernière génération de ce royaume moribond dont le glas allait finalement sonner en 722. Alors que son prédécesseur, le prophète Amos avait présenté Dieu comme le roi et le juge d'Israël, Osée le décrivit avant tout comme l'époux et le père de son peuple.

Comme Jérémie qui, lui, s'adressera à la dernière génération du royaume du Sud (en faisant d'ailleurs de fréquentes allusions au message d'Osée), le fils de Beéri (Osée 1.1) est un homme très sensible, aimant et passionné. Il parle avec fougue et précision, vivacité et autorité, mais aussi avec beaucoup d'amour et une grande compassion. Son cœur brisé par les souffrances d'une vie conjugale et familiale malheureuse le prédispose à comprendre la terrible douleur d'un Dieu dont

¹⁴ Au X^{ème} siècle, après la mort de Salomon, eut lieu un schisme qui provoqua la formation de deux royaumes souvent opposés : 'Israël' ou 'Éphraïm' constitué des dix tribus du Nord, déportées en Assyrie en 722, et 'Juda', le petit royaume du Sud dont la capitale Jérusalem fut ruinée en 586 et la population alors déportée en Babylonie.

¹⁵ D. Kidner, *OSÉE L'amour malgré tout*, Grâce et Vérité, p. 82.

l'amour est constamment violé, bafoué et trompé par l'infidèle Israël plongé jusqu'au cou dans son culte aux veaux d'or (voir 1 Rois 12.25-33), son idolâtrie généralisée, ses rites magiques et sa prostitution sacrée... Aussi est-ce en s'inspirant du symbolisme conjugal que le prophète met l'accent sur l'infidélité spirituelle du peuple de Dieu, pour la dénoncer avec d'autant plus de vigueur qu'elle est à l'origine de tous les autres péchés dont il se rend coupable. Les six premiers chapitres du livre nous font toucher du doigt le terrible drame lié à la prostitution d'Israël. Des termes comme 'prostitution', 'amant', 'adultère' n'y reviennent pas moins d'une trentaine de fois ! Déjà la toute première phrase du message de l'Éternel en est absolument saturée, d'où la remarque d'un commentateur sur le verset 2 du chapitre 1^{er} : « Et comme si le fait de nous jeter par trois fois à la figure le mot 'prostituée' ou 'prostitution' ne lui suffisait pas, l'hébreu l'emploie une quatrième fois ! » (D. Kidner)¹⁶. Tentons de résumer brièvement ce drame qui bouleverse le cœur de Dieu :

- **Dieu s'est volontairement uni à Israël par une alliance d'amour.** Il s'est, en quelque sorte, solennellement engagé à être un époux aimant et fidèle envers son peuple, dans les bons comme dans les mauvais jours, pour le meilleur et pour le pire. Un des mots les plus merveilleux de l'Ancien Testament sert à désigner les qualités de cet amour, 'hésèd', terme hébreu d'une richesse si grande qu'il faut plusieurs mots français pour approcher la plénitude de sa signification. Non seulement il évoque la bonté, la compassion, la bienveillance, la générosité, la tendresse de Dieu pour son peuple, mais il souligne aussi la loyauté absolue, la fidélité sans faille, la constance inusable de Dieu dans ce contrat d'amour qui le lie à l'épouse qu'il s'est choisie. C'est un amour à la fois tendre et fort, sensible et entier, respectueux et absolu. Dieu est animé de la volonté inébranlable d'aimer et de chérir son peuple jusqu'au bout, quels que soient les obstacles qui se présenteront en chemin : « Quand les montagnes s'ébranleraient, quand les collines chancelleraient, ma bienveillance ('hésèd') ne sera pas ébranlée, et mon alliance de paix ne chancellera pas, dit l'Éternel qui a compassion de toi » (Ésaïe 54.10). À deux reprises dans le livre de Ruth, ce mot apparaît sur les lèvres de Noémi : « Que l'Éternel use de *bienveillance* avec vous... » (1.8), « Qu'il soit béni de l'Éternel qui n'abandonne pas sa *bienveillance*... » (2.20).

- **Dieu attendait d'Israël, son partenaire dans l'alliance, un amour lui aussi entier :** « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force » (Deut 6.5). « Tel est ton premier engagement dans notre mariage d'amour. Tu m'aimeras d'un amour ardent et sincère, entier et vrai. C'est là ce que j'attends de toi. Tu seras fidèle et loyal. Tu n'auras pas d'amant secret. Tu seras pour moi « un jardin clos..., une fontaine close, une source scellée » (Cant 4.12). Que ton amour pour moi soit « fort comme la mort » (Cant 8.6). « N'oublie pas l'alliance que j'ai conclue avec toi, car je suis un Dieu jaloux qui ne tolère aucune rivalité » (Exode 20.5 ; Deut 4.23-24). Comme vous pouvez le constater, le 'hésèd' ne concerne pas seulement Dieu, mais, bien entendu, les deux partenaires dans l'alliance. Dans Ruth 3.10, Booz, merveilleux type de Jésus-Christ, utilise ce mot pour souligner la loyauté, la droiture morale et l'amour désintéressé de Ruth dans ses rapports avec lui.

- **Mais Israël a bafoué l'amour de Dieu en se prostituant aux nations alentours et en devenant l'amant de leurs idoles :** «... Elle a dit : je suivrai mes amants, qui me donnent mon pain et mon eau, ma laine et mon lin, mon huile et mes boissons » (Osée 2.7). Un commentateur explique ici que « les dieux cananéens étaient, pour l'essentiel, des dieux de la fertilité. Pour obtenir de bonnes récoltes, le peuple d'Israël était tenté de demander leur aide - Yahvé apparaissant quelque peu incompetent en ce domaine - « Elle n'avait pas reconnu que c'était moi qui lui donnais le blé, le vin nouveau et l'huile » (v.10). Bien plus, ces divinités étaient des Baals, c'est-à-dire des seigneurs ou des maris. Et si certaines de leurs cérémonies rituelles étaient la reproduction de leurs guerres et de leurs victoires, ou la représentation de la mort et de la résurrection de la végétation censée garantir le cycle des saisons et des moissons, d'autres exigeaient l'accomplissement d'actes sexuels avec des prostituées sacrées. Parce qu'ils avaient lieu dans le sanctuaire, on pensait que ces accouplements avaient un effet magique, assurant la fertilité des troupeaux aussi bien que de la terre »

¹⁶ D. Kidner, *op. cit.*, p. 19.

(D. Kidner)¹⁷. *Nous constatons qu'à cette époque le peuple d'Israël avait lui aussi abandonné 'la Maison du pain' pour chercher son pain ailleurs, dans le 'Moab' des sanctuaires consacrés aux dieux païens de la fertilité.* Le prophète poursuit : « Elle suivait ses amants, et moi, elle m'a oublié » (2.15) ; « L'Éternel a un procès avec les habitants du pays, parce qu'il n'y a point de fidélité, point de loyauté (hésèd), point de connaissance de Dieu dans le pays... » (4.1) ; « Israël a oublié celui qui l'a fait et a bâti des palais » (8.14) ; « Ephraïm est devenu comme une colombe stupide, sans intelligence ; ils ont fait appel à l'Égypte, ils sont allés en Assyrie » (9.11) ; «... tu t'es prostitué en abandonnant ton Dieu » (9.1) ; « Leur cœur est partagé » (10.2). Osée va même jusqu'à comparer l'état de décomposition morale d'Israël à celui qui prévalait aux heures les plus sombres du temps des juges, telles qu'elles sont décrites dans l'appendice du livre des Juges : « ils sont plongés dans la corruption comme aux jours de Guibéa » (Osée 9.9 ; allusion à Juges 19.15-30).

- La relation vivante d'Israël avec son Dieu a cédé la place à la religion, au formalisme, à la piété apparente et sans force : « Votre loyauté est comme la nuée du matin, comme la rosée matinale qui disparaît... Je veux la loyauté et non le sacrifice, et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes » (Osée 6.4,6) ; « Ils ne crient pas vers moi dans leur cœur » (Osée 7.14 ; un commentateur traduit : « Ils ne mettent jamais leur cœur dans leurs prières ») ; Israël se rendait dans les sanctuaires païens pour toutes sortes de pratiques idolâtres abominables tout en jurant « L'Éternel est vivant » (Osée 4.15). Face à une telle attitude, nous sommes tentés d'emprunter à Dalila sa remarque à Samson : « Comment peux-tu dire : je t'aime ! alors que ton cœur n'est pas avec moi ? » (Juges 16 :15).

Maintes et maintes fois, l'alliance a été violée et rompue de cette manière par Israël. Souvent, Dieu a dû sévèrement châtier son peuple, mais il n'a jamais renié son engagement d'amour, s'efforçant toujours de le ramener dans cette alliance par le biais d'un reste fidèle : « Celui qui t'a faite est ton époux : l'Éternel des années est son nom... L'Éternel te rappelle comme une femme abandonnée dont l'esprit est affligé. La compagne de jeunesse peut-elle être répudiée ? dit ton Dieu. Un court instant je t'avais abandonnée, mais avec une grande compassion je te recueillerai ; dans un débordement d'indignation, je t'avais un instant dérobé ma face, mais avec un amour éternel j'aurai compassion de toi, dit ton rédempteur, l'Éternel » (Ésaïe 54.58). Finalement, par la bouche de Jérémie et d'Ézéchiel notamment, Dieu a annoncé qu'il allait conclure une nouvelle alliance avec son peuple, en donnant à chacun des siens un cœur nouveau et en mettant son Esprit en eux afin qu'ils soient capables de la respecter (Jér 31.31-34 ; Ézéc 36.25-27). *L'amour constant de Dieu s'est manifesté dans sa suprême beauté lorsqu'il a envoyé Jésus-Christ, son Fils unique sur la terre, afin que cette nouvelle alliance soit établie entre lui et les hommes grâce au sang expiatoire versé sur la Croix. C'est alors que Bethléhem est véritablement entrée dans l'Histoire !*

Bethléhem... un nom particulièrement évocateur pour les croyants ! Il me semble entendre la voix rude et puissante de Michée, le prophète de la justice, environ quatre siècles après l'histoire d'Élimélek, alors qu'elle résonne dans les ruelles de cette humble cité : « Et toi, Bethléhem Éphrata, toi qui es petite parmi les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël et dont l'origine remonte au lointain passé, aux jours d'éternité » (Michée 5.1). Quelle incroyable nouvelle ! C'est donc en cet endroit que s'accomplira le mystère insondable de l'incarnation du Fils de Dieu. C'est dans ce modeste village et non dans le palais royal de Jérusalem, la capitale, pourtant toute proche, que naîtra le Messie venu pour sauver l'homme de ses péchés et le réconcilier avec Dieu. Trente ans plus tard, le petit enfant devenu homme parcourra les chemins de la terre d'Israël, faisant le bien, guérissant les malades et proclamant notamment ce si beau message porteur de salut et d'espérance : « Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif... Moi, je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde... » (Jean 6.35,51). ***Bethléhem oriente notre regard vers Jésus-Christ, la 'Maison du Pain' par excellence !***

¹⁷ D. Kidner, *op. cit.*, pp. 31-32.

La vie rétrograde commence toujours par la perte d'une relation personnelle vivante avec Jésus-Christ, la 'Maison du Pain'. Satan profite de toutes les occasions favorables pour nous pousser à l'autonomie en nous laissant entendre que nous pouvons trouver ailleurs qu'en Christ tout ce dont notre vie a besoin pour être pleinement satisfaite.

Prenons l'exemple de Jésus lui-même dans sa relation avec le Père, à l'aube de son ministère terrestre. Aussitôt après son baptême, nous le retrouvons dans le désert aux prises avec le tentateur. Après une longue période de jeûne et alors que la faim le tenaille, Satan lui susurre à l'oreille : « si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains » (Matt 4.1-3). L'attaque perfide vise en premier lieu sa relation avec le Père : « Si tu es Fils de Dieu, tous les trésors de la création t'appartiennent. Si Dieu est aussi riche qu'il le prétend, son Fils ne doit manquer de rien. Il ne tient qu'à toi de ne pas vivre dans la famine ! Use donc librement de ton pouvoir sur la nature pour apaiser ta faim ». Quelle subtile invitation à cesser de dépendre du Père, donc à « quitter la Maison du pain » et à « partir en Moab » chercher du pain par sa propre puissance ! Jésus lui répond simplement : « Il est écrit : l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (v.4). Par cette citation tirée du Deutéronome, Jésus affirme que sa relation avec son Père passe avant la satisfaction de ses besoins physiques. C'est comme s'il disait : « Puisque je suis Fils de Dieu, c'est de mon Père que je dépends totalement pour toutes choses ; c'est à lui que je me sou mets sans réserve et de lui que je reçois la solution nécessaire à la satisfaction de tous mes besoins ». Plus tard, il exprimera ce même souci de dépendance et de respect des vraies priorités, en des termes très proches, à ses disciples le pressant de manger après son entretien avec la Samaritaine : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Jean 4.34).

Cet incident du désert nous montre que **notre relation personnelle avec Dieu par Jésus-Christ est absolument vitale.** Puisque nous sommes ses enfants, il importe par-dessus tout que nous puisions nos ressources en lui, dans sa Parole, et fassions sa volonté. C'est dans cette dépendance constante de notre Père céleste et de son Fils Jésus-Christ que nous sommes rendus capables de traverser victorieusement les temps de crise et d'épreuve, et que tous nos problèmes trouvent leur vraie solution. Par contre, tous les 'chemins de Moab', même s'ils sont pavés d'or, ne nous conduisent que vers des mirages et des 'châteaux en Espagne'.

Sachant qu'une communion étroite et vivante avec le Seigneur constitue le 'noyau dur' d'une vie chrétienne authentique, Satan met tout en œuvre pour faire miroiter un quelconque Moab à nos yeux afin que nous quittions la 'Maison du Pain'. ***La vie chrétienne rétrograde est d'abord l'expression d'un abandon du Seigneur Jésus, 'la Maison du Pain'.*** Elle se traduit par une perte de la soif de le chercher, de l'aimer ardemment et de lui plaire en toutes choses et à tout prix. Mon attachement personnel et ma soumission volontaire au Christ vivant reconnu comme Seigneur de ma vie, constituent la première dimension de cette position stratégique à maintenir ou à reconquérir coûte que coûte.

Chapitre 6 : ÉPHRATA - *La fécondité*

«... Ils étaient Éphratiens, de Bethléhem de Juda » (v.2). Quitter *Bethléhem...* c'était inévitablement tourner le dos à *Éphrata*, car tel était le nom primitif de la cité qui avait jusqu'alors abrité Élimélek et les siens. La seconde femme d'un certain Caleb, fils de Hetsron, s'appelait Éphrata. Elle enfanta Hour, dont les descendants furent les habitants de Bethléhem (1 Chron 2.18-19,24,50 ; 4.4). Le nom d'Éphrata peut donc venir de la mère de Hour, mais il est aussi possible, selon certains, qu'il remonte à une époque plus ancienne. Quoi qu'il en soit, à diverses reprises, dans l'Ancien Testament, Bethléhem et Éphrata sont étroitement associées : « Rachel mourut et fut ensevelie sur le chemin d'Éphrata, qui est Bethléhem » (Gen 35.19), « Et toi, Bethléhem Éphrata, toi qui es petite... » (Michée 5.1). L'indication est loin d'être banale à cause de la signification du mot ; en effet, *Éphrata veut dire 'fécondité'* et évoque de manière suggestive la deuxième dimension de ce 'territoire stratégique' continuellement contesté et convoité par l'Ennemi implacable du croyant.

Odeur de mort et mal du vide. Sentez-vous la sinistre odeur de mort qui plane sur le début de cette histoire ? Progressivement, un vide de plus en plus douloureux se creuse dans la vie de Noémi installée en Moab. Les dépouillements se succèdent, chacun sans doute ressenti plus cruellement que le précédent. En fin de compte, ce sont trois tombes qui s'alignent dans le cimetière d'une terre étrangère, et recueillent les larmes de trois veuves brisées par le chagrin. La souffrance est d'autant plus vive pour Noémi qu'elle n'a pas de petits enfants à serrer dans ses bras, pas de postérité pour la consoler de la perte de ceux qu'elle aimait : «... la femme resta, privée de ses deux enfants et de son mari » (1.5). Une branche de l'arbre généalogique familial ne poussera donc aucun rejeton et ne portera jamais de beaux fruits prometteurs pour l'avenir... Dans son cœur troublé, sa solitude s'apparente à cette maudite stérilité tant redoutée de toutes les femmes, et elle ne peut y voir qu'un châtiment divin en réponse à l'abandon pourtant lointain de Bethléhem Éphrata. C'est ce qu'elle tente d'expliquer entre deux sanglots à ses belles-filles, au moment de « repasser la frontière dans l'autre sens » : «... mon sort est plus amer que le vôtre, et la main de l'Éternel s'est abattue sur moi » (1.13). Et c'est aussi ce qu'elle partage, au bout du voyage, avec les femmes de Bethléhem toutes surprises de la revoir après une si longue absence loin de sa patrie : « Ne m'appelez pas Noémi ; appelez-moi Mara, car le Tout-Puissant m'a rendu (la vie) bien amère ! Comblée j'étais partie ; vide l'Éternel me ramène. Pourquoi m'appelez-vous Noémi ? L'Éternel a témoigné contre moi, le Tout-Puissant m'a fait du mal » (1.20-21).

Examinons sa confession d'un peu plus près car certains des mots qu'elle utilise sont très significatifs : alors qu'à 18 reprises dans le livre de Ruth, Dieu est désigné par le nom 'Yahvé', le plus employé dans l'Ancien Testament (6499 fois), c'est 'Chaddaï', généralement transcrit par 'le Tout-Puissant', qui vient sur ses lèvres, par deux fois, et uniquement à cet endroit. Yahvé est le Dieu de l'alliance, fidèle et bienveillant, celui qui se révèle à l'homme pour s'unir à lui et le sauver. Chaddaï est le Dieu parfaitement suffisant, qui a tout pouvoir : « *Shadaï*, comme attribut *d'El*, dans la Genèse et l'Exode, est presque toujours associé à des promesses de fécondité. On rattache son étymologie au mot *shad*, en hébreu 'mamelles', ou, en akkadien, 'montagne' : les montagnes sont fertiles et donnent naissance à des sources... On interprète également ce nom d'après la racine *shadad*, « Celui dont la force est immense »... Mais cette étymologie traditionnelle a été mise en doute » (A Chouraqui)¹⁸. Noémi manie le paradoxe en unissant volontairement deux affirmations contraires pour mieux souligner le caractère totalement anormal de sa situation : « Le Dieu nourricier, le Dieu de la fécondité ('Dieu des mamelles'), le Dieu parfaitement suffisant, oui, ce Dieu-là ! me ramène les mains vides, dépouillée de tout ». Ses pensées remontant des années en arrière jusqu'au jour mémorable du départ pour la campagne de Moab, elle n'hésite pas à avouer que même lorsque la famine étranglait Bethléhem, elle était une femme comblée en comparaison du vide qu'elle connaît maintenant : « comblée j'étais partie... » Pourtant, n'a-t-elle pas joui ensuite d'une certaine sécurité matérielle en Moab ? Là-bas il n'y avait pas de famine ; le blé généreux fournissait du pain à satiété pour le corps. Finis les soucis d'ordre financier !

¹⁸ André Chouraqui, *Entête*, J.-C. Lattès, 1992, pp. 38-39

Mais « l'argent n'est que la fausse monnaie du bonheur » (E. et J de Goncourt). *Rien, en effet, ne vaut la paix du cœur, le sentiment profond d'approbation du Seigneur, le témoignage intérieur de sa présence vivante, une conscience paisible...* « Mieux vaut une conscience tranquille qu'une destinée prospère ; j'aime mieux un bon sommeil qu'un bon lit » (Victor Hugo). C'est l'expérience de David pouvant témoigner de la paix parfaite qui remplit son cœur au soir d'une journée des plus éprouvantes, alors qu'il est humilié, environné de mensonges, de gens agités et découragés, sans doute à l'occasion de la révolte de son fils Absalom : « Tu mets dans mon cœur plus de joie qu'au temps où abondent leur froment et leur vin nouveau. Aussitôt couché, je m'endors en paix, car toi seul, ô Éternel ! tu me fais habiter en sécurité » (Psaume 4.8-9). Oui, il est bien vrai que « le cœur content est un festin perpétuel. Mieux vaut peu avec la crainte de l'Éternel, qu'un grand trésor avec le désordre » (Prov 15.15-16). Le prophète Ésaïe, décrivant le chaos spirituel et moral d'Israël à son époque, constate : « Au milieu de l'abondance, nous ressemblons à des morts » (Ésaïe 59.10).

Dégâts autour de soi. Noémi n'a pas été la seule à subir les conséquences d'un mauvais choix. Mahlôn et Kilyôn ont aussi été les victimes de l'abandon de Bethléhem Éphrata. Une fois installés en Moab, comment auraient-ils pu épouser des jeunes filles appartenant au peuple d'Israël et partageant leur foi en l'Éternel, le seul vrai Dieu ? Deux mariages se succédèrent donc loin de l'Assemblée de l'Éternel, alliances contre nature, entre la lumière et les ténèbres. On peut imaginer les pensées et les sentiments qui s'entrechoquaient dans le cœur maternel de celle qui aurait tant aimé une autre cérémonie pour ses chers garçons. Tout à fait à l'aube de l'histoire d'Israël, un choix similaire avait lui aussi engendré des conséquences catastrophiques pour toute une famille. Par suite d'une option 'moabite', Loth et les siens avaient fini par s'installer dans Sodome, ville corrompue jusqu'à la moelle. Ce qui devait arriver arriva : les filles de Loth se retrouvèrent dans les bras d'hommes qui, ne craignant pas l'Éternel, se moquaient de ses avertissements solennels (Gen 13.1-13 et chap. 19). Lorsque Dieu détruisit la ville, la vie familiale de Loth fut complètement disloquée et s'acheva de manière lamentable.

N'oublions jamais que nous ne sommes pas les seuls à subir les conséquences de nos mauvais choix stratégiques. Il y a toujours des répercussions dans le cercle où nous vivons !

Ephraïm frappé de stérilité. La douloureuse expérience de Noémi ressemble étrangement à celle de l'Israël infidèle auquel le prophète Osée s'adresse de la part de l'Éternel. D'abord vient la menace de stérilité absolue, de mal du vide et d'angoisse du néant, en cas de persistance dans l'infidélité : «... je la rends semblable au désert, je la fais devenir comme une terre aride. Je la fais mourir de soif... » (Osée 2.5-6). Au cœur de sa détresse et de sa profonde insatisfaction, l'épouse adultère finira par reconnaître que l'amour de son premier mari la comblait d'un vrai bonheur durable et profond alors que les plaisirs qu'elle achetait à ses amants n'étaient que du toc et du vent : «... je vais retourner vers mon premier mari, car alors j'étais plus heureuse que maintenant » (1.9b). Quelle similitude avec les aveux de Noémi : « *Comblée j'étais partie...* » ! Plus loin, le prophète rappelle qu'on ne se moque pas impunément de Dieu : « Puisqu'ils ont semé du vent, ils moissonneront la tempête ('catastrophe', dans le texte grec des Septante) ; ils n'auront pas une tige de blé ; ce qui poussera ne donnera pas de farine, et s'il y en avait, des étrangers l'engloutiraient » (8.7). Faisant ensuite allusion à la participation du peuple de Dieu aux fêtes consacrées aux divinités agraires des païens, Osée continue à souligner l'incapacité des jouissances 'moabites' à satisfaire le cœur du croyant rétrograde : «... tu t'es prostitué en abandonnant ton Dieu... tu as aimé un salaire impur dans toutes les aires à blé ! *L'aire et le pressoir ne les repâtront pas, et le vin nouveau sera décevant* » (9.1-2). Voilà qui nous rappelle la parole de Jésus à la femme samaritaine : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif » (Jean 4.13). Puis vient une déclaration particulièrement forte et suggestive : « Éphraïm ? Sa gloire s'envolera comme un oiseau : plus de naissance, plus de grossesse, plus de conception. S'ils élèvent leurs fils, je les en priverai avant qu'ils soient des hommes » (9.11-12). Éphraïm, nom d'une tribu particulièrement importante située dans le centre montagneux de la Palestine, désigne ici les dix tribus du royaume du Nord dont elle avait pris la tête. C'est à dessein qu'Osée, en particulier, utilise abondamment ce nom pour s'adresser à Israël puisqu'il figure 38 fois à partir du chapitre 4, verset 17 jusqu'à la fin du livre. *Ephraïm... Éphrata...*, le lien étroit entre ces deux noms saute aux yeux ! *Éphraïm signifie 'fécond'* (Voir Genèse 41.52 : Joseph donna à son fils cadet le nom d'Ephraïm, car, dit-il, «

Dieu m'a rendu fécond dans le pays de mon humiliation »). Voilà qui donne un relief saisissant aux versets 11 et 12 que nous commentons : 'Fécond' ? tu as beau porter un si beau nom, synonyme de vie abondante et de riche bénédiction, tu ne feras plus le poids dans la balance divine ('gloire' correspond au mot hébreu 'Icabod' qui désignait à l'origine ce qui était pesant, et par extension, ce qui est sensible, perceptible, considérable et notable)... **Plus de naissance, plus de grossesse, plus de conception... tu seras privé de tes enfants !** Et le prophète d'ajouter : « Donne-leur, ô Éternel... Donne-leur un sein qui avorte et des mamelles desséchées !... Ephraïm est frappé, sa racine est devenue sèche ; ils ne porteront plus de fruit ; et s'ils ont des enfants, je ferai périr le fruit chéri de leurs entrailles » (9.14,16). Voyez comment l'histoire de Noémi et celle d'Israël en tant que nation se ressemblent et se rejoignent sur ce point précis ! Enfin, ce dernier verset très suggestif lui aussi : « Ephraïm a beau être fertile au milieu de ses frères, le vent d'orient viendra, le souffle de l'Éternel s'élevant du désert. Il desséchera sa source, tarira sa fontaine » (13.15).

Ephraïm privé d'affection. Il nous faut mentionner enfin cette parole directe, bouleversante, fulgurante, qui jaillit du sein même de ce message fortement imagé : « **Je ne continuerai pas à les aimer** » (9.15). Mais alors, qu'en est-il de ce 'hésèd' de Dieu envers son peuple, cet amour de l'alliance, fort et doux, empressé et persévérant, fidèle et constant, pour le meilleur et pour le pire ?¹⁹ L'Éternel remettrait-il finalement quand même son engagement en question ? Heureusement NON ! D'ailleurs il suffit de lire le chapitre 11 pour en être convaincu. Ce n'est pas de 'hésèd' qu'il s'agit ici, mais de 'ahabah', c'est-à-dire d'affection, des sentiments de l'amour. Dieu dit à son peuple qu'il ne peut continuer à l'envelopper d'une chaleureuse affection. Il ne peut lui faire ressentir concrètement ses sentiments d'amour. Comment pourrait-il combler de cadeaux et couvrir de fleurs une épouse aussi ingrate et inconstante envers lui ? Ce serait faire preuve, non d'amour, mais de faiblesse. Ésaïe 63.15 exprime bien cette attitude de Dieu : « Le frémissement de tes entrailles et tes compassions se refusent à moi (litt. : se contiennent envers moi) ». En tant que parents, notre amour pour nos enfants se doit d'être inconditionnel. Jusqu'à ce que la mort nous sépare, ils resteront nos enfants et occuperont dans nos cœurs une place toute particulière. Nous aussi, nous sommes en quelque sorte liés à eux par un contrat d'amour constant. Mais cet amour ne s'exprime pas de la même manière suivant qu'ils se conduisent bien ou mal. Nous ne cessons pas de les aimer lorsque nous devons désapprouver, voire sanctionner leur attitude coupable. Il est des périodes plus ou moins longues où, alors que nous aimerions tant pouvoir les couvrir de baisers et leur faire sentir la chaleur de notre affection, notre cœur se refuse à ces sentiments. Avec tristesse nous nous contraignons à suivre un cap de ferme désapprobation espérant les aider ainsi à retrouver la voie de la sagesse. Notre attitude est alors un pâle reflet, bien imparfait, de celle de Dieu envers nous, ses enfants lorsque nous outrageons son amour par nos infidélités répétées.

Ainsi, l'histoire de Noémi comme celle d'Israël nous dévoilent et nous décrivent le rapport étroit et le lien indissociable existant entre 'Bethléhem, la maison du pain' et 'Éphrata, la fécondité', les deux premières dimensions de la position stratégique du croyant. En tournant le dos à Bethléhem, pour se rendre en Moab, Élimélek et les siens ont cessé de se confier en l'Éternel. Mort, solitude, vide, stérilité, insatisfaction... en ont été les conséquences douloureuses. Seule Noémi en est revenue pour nous faire part de ce premier message. En se prostituant aux idoles païennes, Israël a trompé, trahi, abandonné, oublié l'Éternel son Dieu. Croyant s'enrichir dans son commerce infâme, le peuple infidèle n'a récolté que disette, famine, stérilité, mort... et un cortège impressionnant d'autres troubles énumérés par le prophète Osée. Ces deux exemples illustrent donc avec beaucoup de clarté, chacun à leur manière, une grande et même vérité spirituelle valable aujourd'hui comme hier : **on ne quitte pas 'Bethléhem' sans perdre 'Éphrata'**. Examinons maintenant ce que cela signifie pour le disciple de Jésus-Christ aujourd'hui ?

Abandonner la relation intime avec Jésus-Christ, c'est inévitablement perdre la vie de plénitude, la fécondité spirituelle, l'abondance intérieure. Jésus-Christ et la plénitude spirituelle sont aussi étroitement liés que le sont Bethléhem et Éphrata. C'est ce que Blaise Pascal a exprimé

¹⁹ Voir le chapitre précédent.

en ces termes : « Jésus-Christ est l'objet de tout, et le centre où tout tend. Qui le connaît connaît la raison de toutes choses... Le Dieu des chrétiens... est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède ; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que lui-même ». À la foule rassemblée à Jérusalem le dernier jour de la fête des Huttes, Jésus annonce : « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein » (Jean 7.38). Un peu plus tard, après avoir raconté la parabole du bon berger, il affirme à ses auditeurs : «... moi, je suis venu, afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance » (Jean 10.10). Dans l'intimité de la chambre haute, avant les terribles angoisses de Gethsémani, le Maître bien-aimé utilise l'image du cep et des sarments pour souligner une vérité essentielle à ses disciples : « Celui qui demeure en moi, comme moi en lui, porte beaucoup de fruit, car sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jean 15.5). ***Cesser de demeurer en Christ, c'est donc cesser de porter du fruit.***

Vous êtes remplis en Lui. Écrivant aux croyants de l'Église de Colosses qui étaient tentés d'emboîter le pas aux faux docteurs et de chercher la plénitude ailleurs qu'en Christ, l'apôtre Paul rappelle avec force : « vous avez tout pleinement en lui », ou mieux encore, traduit littéralement : « vous êtes remplis en lui » (Col 2.10). Voici ce qu'Hudson Taylor écrivait à un membre suisse de la Mission Intérieure de la Chine qu'il avait fondée douze ans plus tôt : « Que Dieu vous garde, et non seulement vous garde, mais vous *remplisse* de plus en plus, et fasse déborder de votre âme des eaux vives. La seule chose dont il nous faut nous souvenir c'est qu' « il a plu au Père que toute plénitude habitât *en Lui* ». Hors de Lui, nous n'avons rien, ne sommes rien, ne pouvons porter aucun fruit pour Dieu. Il ne nous donnera pas, à vous ou à moi, quelque peu de ses richesses pour que nous en usions et en vivions hors de lui. Mais *en* lui, *tout* est à nous. Avec lui, il y a pour nous une fête continuelle. Connaître Christ comme l'Époux est la plus grande bénédiction ; non pas le fiancé qui fait des visites occasionnelles, mais l'Époux : « Je suis toujours avec vous. » « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point. » Tels sont pour nous Ses messages d'amour »²⁰.

« En Jésus, j'ai trouvé un Ami qui, lorsque je vivais loin de lui s'est approché de moi, m'a parlé et a gagné mon cœur.

En lui, j'ai trouvé un Sauveur pour le temps et l'éternité. Après m'avoir montré mon cœur corrompu, il m'a révélé son grand amour et a effacé mes péchés au prix de son sang précieux.

En Jésus, j'ai trouvé un Guide fidèle, qui, dans les moments de faiblesse, a empêché mon pied de glisser, et m'a préservé des chutes.

En Jésus, j'ai trouvé aussi un Défenseur. Car, lorsque Satan m'a attaqué, il s'est toujours placé devant moi, et a repoussé l'ennemi qui cherchait à me terrasser.

Oui, en Jésus, j'ai tout trouvé. Ce que le monde n'a jamais pu me donner, et après quoi mon cœur a longtemps soupiré, je l'ai trouvé en lui. C'est pourquoi je suis pressé de dire à tous ceux qui soupirent après la paix, la joie et le repos :

- Venez à Jésus ! En lui sont cachés des trésors dont il fait part à tous ceux qui croient en lui et désirent le suivre et le servir. Il est encore le même aujourd'hui, et offre librement la vie éternelle, la paix et le bonheur pour toujours » (Ambroise, 340-397).

Un riche propriétaire américain avait un fils unique qu'il chérissait. Il avait fait faire un portrait de ce cher fils qui était décédé peu de temps après. Ce fut un grand chagrin pour le père, mais aussi pour un vieux serviteur qui l'aimait profondément. Le propriétaire mourut à son tour et, comme il n'avait plus de famille, par testament il avait fait de tous ses serviteurs les héritiers de ses innombrables richesses. Lorsque le jour tant attendu du partage de l'immense héritage fut arrivé, ils se réunirent en présence d'un notaire qui ouvrit le testament et en commença la lecture. Un premier objet était offert à celui, parmi les nombreux serviteurs, qui s'approcherait pour le recevoir des mains d'un huissier : il s'agissait du portrait du fils unique. Sur bien des visages on put lire alors un sourire teinté de mépris. Tout le monde attendait avec une impatience à peine contenue le dévoilement des dernières volontés du défunt maître concernant l'attribution des biens de grande

²⁰ M. et M^{me} Howard Taylor, *Hudson Taylor*, Groupes Missionnaires, 1947, tome 2, p. 235.

valeur dont plus d'un avait rêvé. On se moquait bien de ce tableau, minable croûte... sauf le vieux serviteur qui, les larmes aux yeux, vint à l'avant pour le recevoir et regagna sa place, profondément ému, en serrant son trésor contre son cœur. Le notaire lut alors la suite du testament ; elle consistait en une seule phrase : « **Celui qui reçoit mon fils reçoit tout** ». Toute la fortune du défunt alla donc au vieux serviteur qui avait « reçu son fils ». Le père ne pouvait qu'aimer celui qui aimait par-dessus tout son fils unique. Toutes les richesses destinées à ce cher fils devenaient donc la propriété de cet humble serviteur. Juste avant de parler de la relation des sarments avec le cep, Jésus avait dit ceci à ses disciples : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime. Celui qui m'aime sera aimé de mon père, moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui » (Jean 14.21).

Dans la parabole du fils prodigue, Jésus met sur les lèvres du père une phrase merveilleuse adressée au fils aîné furieux de l'accueil réservé à son vaurien de frère : « Toi, mon enfant... tu es toujours avec moi, **et tout ce que j'ai est à toi** » (Luc 15.31). Sur son lit de mort, un juge chrétien faisait la remarque suivante : « Savez-vous ce qu'il faut entendre par héritiers **indivis** ? Si par exemple vous et moi étions héritiers indivis d'une ferme, je ne pourrais pas vous dire : ce champ de blé est le vôtre, celui-là est à moi ; voilà votre coin de prairie et voilà le mien. Nous devrions partager chaque chose là où elle se trouve ! C'est avec une très grande joie que je réalise que Jésus n'a rien qui m'appartienne ; tout ce qu'il a m'appartient et il en sera ainsi tout au long de l'éternité ». *Cesser de demeurer en Christ, c'est donc se priver des innombrables richesses qu'il désire partager avec les siens.*

Contraste. Pour conclure ce chapitre, observons ensemble, sans nous y attarder, le saisissant contraste entre l'appauvrissement croissant de Noémi après sa rupture avec Bethléhem - *de la grâce à l'amertume* - et l'enrichissement progressif de Ruth la Moabite à partir de son arrivée à Bethléhem - *du vide à la plénitude*. Ruth commence par glaner péniblement des épis dans le champ d'un inconnu dont elle ne tarde pas à faire la connaissance. Booz, dont le nom signifie probablement 'en lui est la force' est non seulement un homme puissant et riche (le terme hébreu suggère 'riche en tout'), mais aussi un bon maître, craignant Dieu et aimant ses ouvriers (2.1,4). Quel beau type de Jésus-Christ dans son caractère et dans ses œuvres ! Combien il se montre courtois et généreux, empressé, soucieux du bien-être de cette étrangère (2.5) ! Il l'invite à boire librement l'eau fraîche puisée par ses serviteurs et lui garantit sa protection d'éventuels mauvais agissements de leur part (2.9). Il la convie à sa table, la sert copieusement et lui offre la possibilité de rentrer le soir avec une récolte d'orge abondante et gratuite (2.14-18). Sa générosité se manifeste encore lorsqu'après un entretien nocturne capital pour son avenir, il la charge d'environ 25 litres d'orge afin qu'elle ne retourne pas à vide vers sa belle-mère (3.15-17). Finalement, *il la prend pour épouse, faisant d'elle l'héritière de tous ses biens...* et la maman heureuse d'un petit Obed, le futur grand-père du roi David (ch.4). Un tel crescendo de générosité fait aussitôt surgir de ma mémoire la merveilleuse parole de l'apôtre Jean : « **Nous avons tous été comblés de ses richesses. Il a déversé sur nous une grâce après l'autre** » (Jean 1.16, Bible du Semeur).

« Combien est précieuse ta bienveillance, ô Dieu !
À l'ombre de tes ailes les humains se réfugient.
Ils se rassasient de l'abondance de ta maison,
et tu les abreuves au torrent de tes délices.
Car auprès de toi est la source de la vie. »
(Psaume 36.8-10)

Chapitre 7 : JUDA - *La louange*

« **Ils étaient Éphratiens, de Bethléhem de Juda** » (1.2) et non de Bethléhem de Zabulon située à quelques km à l'ouest de Nazareth, au nord du pays (Josué 19.15). Cette petite précision pourrait passer inaperçue si le terme 'Juda' dans sa signification lumineuse, 'louange', ne s'inscrivait en contraste absolu avec les propos sombres de Noémi rentrant à Bethléhem, leur donnant ainsi un relief saisissant : « **Ne m'appellez pas Noémi ; appelez-moi Mara, car le Tout-Puissant m'a rendu la vie bien amère !** » (1.20). Déjà, au début du voyage de retour, elle avait laissé percer ses sentiments douloureux dans ses paroles, lorsqu'elle comparait sa situation à celle de ses deux belles-filles : «... **mon sort est plus amer que le vôtre** » (1.13). Le terme utilisé est très fort puisqu'on le retrouve étroitement associé à la mort, dans 1 Samuel 15.32 : « l'amertume de la mort ». Une version rend ainsi la fin du verset 20 : « le Puissant m'a rendue amère à l'extrême », soulignant la profondeur du désespoir de Noémi. Sa vision de Dieu étant faussée, elle accuse le Tout-Puissant de l'avoir traitée durement alors que c'est son abandon de Bethléhem qui est la cause profonde de son malheur. Dans son triste état, elle me fait penser à ce qu'il advint d'une grenouille qui prenait un bain de soleil sur un rocher, au milieu d'un étang. Subitement, elle s'affaissa sur elle-même comme un ballon en train de se dégonfler rapidement et bientôt il ne restait plus d'elle qu'une affreuse peau de grenouille, toute fripée. Son assassin était une énorme punaise d'eau qui après l'avoir piquée pour lui injecter une substance, s'était mise à aspirer l'intérieur de la grenouille, dissous par le produit et transformé en bouillie délectable. Et le témoin de ce petit drame de conclure : « Beaucoup de croyants me font penser à cette grenouille, car quelque chose aspire leur vie et leur vitalité. Ils sont vidés, leurs pensées sont devenues négatives. Amers et pleins de ressentiment, Dieu leur semble très lointain. Ils sont épuisés spirituellement » (M. Smith)²¹.

De la grâce à l'amertume. Ainsi, loin de Juda, le charme de Noémi s'est progressivement transformé en amertume et sa joie rayonnante en tristesse. La douceur a fait place à l'aigreur. La tendresse a cédé le pas à la rudesse. Le ressentiment a supplanté le contentement. Noémi devenue Mara me rappelle ce détecteur de pollution très original installé devant la gare centrale de la ville de Chiba, au Japon. Il s'agissait d'un immense panneau muni d'ampoules électriques dessinant les principaux traits d'un visage arrondi. Suivant le degré de pollution enregistré, l'expression de ce visage passait du sourire à une sorte de neutralité, puis de la méfiance à la colère. L'amertume extériorise le mécontentement intérieur et l'absence de paix du cœur, liés à la pollution du péché. Elle est un des principaux résultats de l'insatisfaction spirituelle. **Elle se développe en moi lorsque je quitte le champ de la grâce de Dieu pour aller fouler les champs séduisants, mais pollués de Moab** : « *Veillez à ce que personne ne se prive (ou : ne se détourne) de la grâce de Dieu ; à ce qu'aucune racine d'amertume ne produise des rejets et ne cause du trouble, et que plusieurs n'en soient infectés* » (Héb 12.15). Cette exhortation s'inspire d'une parole de Moïse mettant les Israélites en garde contre le danger de *détourner leurs cœurs de l'Éternel, leur Dieu* pour aller rendre un culte aux dieux des nations païennes environnantes. Une telle infidélité ne produirait que « *du poison et de l'absinthe* » dans la vie du peuple (Deut 29.17). Dieu utilise le même langage pour souligner les conséquences de l'abandon de sa loi par son peuple idolâtre à l'époque de Jérémie : « *Tel est pour toi le résultat de ta conduite et de tes actions, voilà ta méchanceté ; Certes cela est amer, cela pénètre jusqu'à ton cœur* » (4.18), « ils ont abandonné ma loi..., ils n'ont pas écouté ma voix..., ils ont suivi l'obstination de leur cœur, ainsi que les Baals... C'est pourquoi ainsi parle l'Éternel des Armées, le Dieu d'Israël : *Voici que je vais nourrir ce peuple d'absinthe et que je lui ferai boire des eaux empoisonnées* » (Jér 9.12-14).

Lorsque nous nous éloignons de Jésus-Christ, nous cessons de vivre de sa grâce toute suffisante pour tous nos besoins. La privation de la plénitude intérieure et de la fécondité spirituelle qui en résulte ne tarde pas à se traduire en sentiment de frustration, en zèle amer, en esprit de dispute... Tout devient négatif ! Le regard sur Dieu, sur le prochain et sur les circonstances se modifie sensiblement car l'amertume distille le venin destructeur de la critique négative qui empoisonne

²¹ M. Smith, *L'épuisement spirituel*, VIDA, p. 14.

l'atmosphère et les relations. Le chrétien rétrograde ne comprend plus Dieu, le taxe d'injustice et l'accuse d'être directement responsable de tous ses maux. Il dénonce et fustige ce Dieu dur qu'il voit infidèle, aveugle qu'il est sur sa propre infidélité, véritable origine de tous ses problèmes. Il voit aussi les autres à travers les verres sales et déformants de son état spirituel d'homme insatisfait. C'est ainsi qu'il a tendance à projeter sur autrui ses propres problèmes et accuse facilement ses frères des maux dont il est lui-même coupable. L'histoire d'un prêtre qui tenta de régler une dispute entre deux de ses paroissiennes illustre bien cette triste vérité. Il rendit d'abord visite à Caroline et l'écouta patiemment pendant deux heures fulminer et décharger sa bile contre Bernadette sa voisine. En pleine offensive verbale, elle regarda par la fenêtre, montra le linge que Bernadette avait mis à sécher sur un fil dans son jardin, et ajouta un argument fort à son réquisitoire déjà impressionnant : « Regardez-moi ça, même son linge propre est sale ! ». Le curé jeta un rapide coup d'œil et dut admettre que les draps semblaient effectivement très sales. Lorsque l'éruption haineuse se fut un peu calmée, il prit congé de Caroline et se rendit aussitôt chez Bernadette qu'il trouva fort peinée de l'attitude de sa voisine. Animée d'un profond désir de paix, il n'émanait d'elle aucune hostilité à l'égard de Caroline. Pendant la conversation, le prêtre regarda discrètement par la fenêtre et remarqua le linge qui séchait sur le fil. Mais quelle ne fut pas sa surprise de constater que ce linge semblait parfaitement propre maintenant ! Que s'était-il donc passé ? Il observa alors plus longuement, réfléchit un moment et finit par réaliser que les draps apparaissaient propres... parce que les vitres des fenêtres l'étaient !

De la louange à la plainte. Lorsque Noémi a quitté Bethléhem Éphrata, c'est donc aussi de Juda qu'elle s'est éloignée, abandonnant ainsi une position stratégique de louange, de joie, de célébration de l'Éternel. Elle a laissé un des aspects lumineux de sa vocation de femme *juive* à la frontière entre *Juda* et Moab, car '*juif*' (en hébreu : yehoudi), qui signifie 'celui qui loue l'Éternel' et '*Juda*' (Yehouda) sont inséparables ! Comme quelqu'un l'a justement fait remarquer, « le propre du judaïsme, c'est qu'on loue Dieu dans toutes les circonstances de la vie. Chaque événement, si minime soit-il, est une occasion de prier et de bénir Dieu. À ce titre, Jésus a été le juif par excellence, celui dont la vie a tout entière été une louange au Père ». Le texte qui suit en est une éloquente démonstration : « Un garçon juif apprenait très tôt à prononcer les 'cent bénédictions journalières'. Un Israélite fidèle ne se contentait pas seulement de bénir Dieu dix minutes chaque matin. Il le faisait aussi à l'occasion de toutes sortes d'observations ou d'actions quotidiennes. C'est ainsi qu'en s'éveillant, l'enfant Jésus, selon la coutume de son temps, disait d'une voix encore mal éclaircie : « Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'univers, qui ouvre les yeux des aveugles ! » Quand il se levait, et tout en s'étirant, le petit garçon qu'il était ajoutait d'une voix déjà plus ferme : « Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'univers, qui délies ceux qui sont liés ! » À l'instant peu apprécié des futurs hommes, celui de la toilette, il prononçait comme ses petits camarades : « Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'univers, qui nous a sanctifiés par tes commandements et nous as ordonné de nous laver les mains ! »... En s'habillant, on disait encore : « Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'univers, qui vêts ceux qui sont nus ! » En mettant ses sandales, s'il en avait, Jésus disait : « Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'univers, qui as pourvu à tous nos besoins ! » De même en nouant sa ceinture et en se couvrant la tête : « Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'univers, qui as ceint Israël de force, qui as couronné Israël de gloire ! » Devant le pain, Jésus enfant prononçait cette bénédiction rituelle : « Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'univers, qui tire le pain de la terre ! » Le repas terminé, on ajoutait : « Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, roi de l'univers, qui nourris toutes tes créatures ! » C'est ainsi que l'on bénissait Dieu pour tout, pour le travail commencé et fini, pour la santé, pour le repos, etc., en cent occasions par jour ! » (A. Hunziker)²².

Installée en Moab, Noémi a progressivement perdu la joie du Seigneur. Peu à peu le désir de chanter à sa gloire et de le célébrer s'est éteint dans son cœur meurtri par les dépouillements successifs. Des années durant, elle a été privée des nombreuses fêtes en l'honneur de l'Éternel, qui jalonnaient et rythmaient la vie de la cité de Bethléhem de Juda. Plus tard, Israël connaîtra lui aussi cet état de privation lié à l'éloignement de l'Éternel : « Je ferai cesser toute sa joie, ses fêtes, ses nouvelles lunes, ses sabbats et toutes ses solennités » (Osée 2.13) ; « Devant nos yeux la

²² A. Hunziker, *Jésus comment s'en faire un Ami ?*, Radio Réveil et Paroles de Vie, pp. 18-19.

nourriture est retranchée, ainsi que la joie et l'allégresse, de la Maison de notre Dieu » (Joël 1.16). Le psaume 137 évoque l'état d'esprit des Juifs déportés à Babylone à cause de leur infidélité : « Auprès des fleuves de Babylone, là nous étions assis et nous pleurions en nous souvenant de Sion. Aux saules de la contrée nous avons suspendu nos harpes. Là, nos vainqueurs nous demandaient des cantiques, et nos bourreaux de la joie : chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion ! **Comment chanterions-nous le cantique de l'Éternel sur un sol étranger ?** » (Psaume 137.1-4). Telle devait être l'attitude de Noémi pendant ces longues années dans la campagne de Moab. Comment aurait-elle pu louer l'Éternel de tout son cœur sur cette terre étrangère ? Mais il y a heureusement un autre psaume qui témoigne du changement radical d'état d'esprit opéré par le retour au pays : « Quand l'Éternel ramena les captifs de Sion, nous étions comme ceux qui font un rêve. Alors notre bouche riait de joie, et notre langue poussait des cris de triomphe ; Alors on disait parmi les nations : l'Éternel a fait pour eux de grandes choses ! L'Éternel a fait pour nous de grandes choses ; nous sommes dans la joie » (Psaume 126.1-3). **La louange, la reconnaissance, l'adoration et la célébration de Dieu sont quelques-unes des manifestations d'une vie d'intimité avec Jésus-Christ et d'une marche dans la plénitude du Saint-Esprit** : «... soyez remplis de l'Esprit : entretenez-vous par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels ; chantez et célébrez le Seigneur de tout votre cœur ; rendez toujours grâces pour tout à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ » (Éph 5.18-20). « Il y a abondance de joies devant ta face, des délices éternelles à ta droite » (Psaume 16.11).

Louange et vie de prière. Noémi aurait pu passer ses nuits et ses jours à s'efforcer de louer l'Éternel en Moab sans pour autant l'incliner en sa faveur. Seul, son retour à Bethléhem Éphrata pouvait satisfaire son Dieu et la conduire vers *une vraie louange, expression d'une relation d'amour et d'obéissance retrouvée avec lui*. La louange n'est pas un 'truc' à utiliser pour gagner Dieu, le faire entrer dans nos plans et pouvoir le manipuler à notre guise. Veillons à ne pas lui attribuer une vertu extraordinaire comme si elle recélait dans son essence même une puissance fantastique et irrésistible obligeant automatiquement Dieu à capituler. Elle n'a pas le moindre caractère méritoire et ne nous donne aucun droit sur Dieu.

Noémi aurait pu aussi tenter de combler son propre vide intérieur en utilisant les 'techniques' de la louange les plus appropriées à sa situation. Si elle avait considéré la louange simplement comme une potion destinée à stopper ses remontées de bile amère, elle serait finalement morte d'amertume en Moab... loin de la 'Maison du pain'. « La louange n'est pas une drogue divine dont le but serait de calmer les souffrances de la vie. C'est parce que nous connaissons Dieu que, même au milieu des blessures de l'existence, nous sommes malgré tout, capables de le louer »²³. **La louange ne trouve sa véritable raison d'être que comme expression de notre connaissance personnelle vivante de Dieu. Elle lui est intimement liée et ne saurait en aucun cas la remplacer.** Elle est un cadeau de Dieu, une grâce qu'il nous accorde, dans notre communion avec lui, afin que nous puissions en tout temps le célébrer pour ce qu'il est et pour ce qu'il fait : « J'avais mis en l'Éternel mon espérance ; et il s'est incliné vers moi, il a écouté mon cri... *Il a mis dans ma bouche un cantique nouveau, une louange à notre Dieu* » (Psaume 40.2,4).

À plusieurs reprises au fil de ce chapitre, c'est dans les psaumes que nous sommes allés chercher de quoi illustrer et appuyer certaines vérités concernant la louange. Au début de sa préface du livre « Louange vivante » (transcription dynamique des psaumes), Alfred Kuen fait remarquer que « Louanges » (*tehillim*) était le titre général que les Juifs donnaient au psautier. Il en indique ensuite la raison : « Celui qui loue Dieu cesse de se considérer comme sa propre fin ; celui qui invoque son aide confesse son incapacité de s'en sortir tout seul ; celui qui lui rend grâces pour ses dons renonce à se considérer comme seul artisan de son bonheur (Psaume 50.23) ; celui qui répand sa plainte devant lui, ou lui confesse sa faute, ou lui dit sa joie, exprime sa confiance en lui. C'est bien pour cela que les anciens hébreux ont intitulé *tous* les psaumes « Louanges », car on peut louer Dieu de bien des manières : en l'adorant, en chantant sa joie de le connaître, en le remerciant pour ses bienfaits ; mais on peut le louer également en l'appelant au secours, en exhalant devant lui son indignation en face de l'injustice des hommes, en réclamant son intervention dans le cours de l'histoire, en rappelant ses hauts faits du passé et en exprimant la

²³ M. Smith, *op. cit.*, p. 118.

foi dans son triomphe final »²⁴. C'est bien tout cela qui a manqué dans le programme de vie d'Élimélek et de Noémi en Moab, comme aussi plus tard dans celui du peuple d'Israël infidèle, preuve en est le douloureux constat de Dieu sur les lèvres du prophète Osée : « Aucun d'eux ne m'invoque » (7.7) ; « ils ne le cherchent pas » (7.10) ; « Ils ne crient pas vers moi dans leur cœur » (7.14).

Toute la vie de prière s'étiole, s'atrophie, s'appauvrit dans la campagne de Moab, loin de Bethléhem Éphrata. Le début du psaume 114 nous donne une indication fort suggestive à cet égard : « Quand Israël sortit d'Égypte, quand les descendants de Jacob quittèrent un peuple étranger, **Juda devint le sanctuaire de l'Éternel**, Israël devint son domaine » (114.1-2, Bible du Semeur). En quittant Juda, Élimélek, Noémi et leurs deux garçons ont abandonné le *sanctuaire de l'Éternel*, le territoire par excellence où Dieu devait être sanctifié, aimé, adoré, célébré... Ils ont perdu la liberté et le désir d'invoquer et de chercher de tout leur cœur celui à qui David s'adressait en ces termes : « tu es le Saint, tu sièges au milieu des louanges d'Israël » (Psaume 22.4). Ils ont cessé de se prosterner dans sa présence pour l'adorer. David Watson met en évidence le climat d'une véritable adoration lorsqu'il écrit : « Le mot le plus souvent utilisé, et de beaucoup, pour désigner l'adoration (en grec : *proskuneo*) revient soixante-six fois dans le Nouveau Testament (alors que les six autres termes n'y paraissent qu'une fois chacun) et il signifie « s'approcher pour donner un baiser ». C'est le langage de l'intimité et de l'amour. Le christianisme est une affaire d'amour avec Dieu et avec son Fils, Jésus-Christ. Si je suis appelé à exprimer mon amour pour quelqu'un avec quelque profondeur et émotion, je dois consacrer du temps à cette personne. Il en va de même avec Dieu »²⁵.

« Si quelqu'un me donnait une assiette de sable et me disait qu'elle renfermait des particules de fer, je pourrais les chercher avec mes yeux et essayer de les trouver avec mes doigts maladroits, mais je serais incapable de les détecter. Mais si je prends un aimant et que je le passe au-dessus du sable, il attirera à lui la plupart des particules invisibles par la seule force de l'attraction ! Le cœur ingrat, comme mes doigts dans le sable, ne découvre pas la miséricorde ; mais le cœur reconnaissant, comme un aimant qui trouve le fer, trouvera dans chaque heure de la journée quelques bénédictions célestes ; la seule différence, c'est que le fer dans la main de Dieu, c'est de *l'or* »²⁶.

*« Par Jésus-Christ,
offrons sans cesse à Dieu un sacrifice de louange,
c'est-à-dire le fruit de lèvres qui confessent son nom. »
(Hébreux 13.15)*

²⁴ A. Kuen, *Louange Vivante*, BLF Editions, 2014, p. 9.

²⁵ D. Watson, *Disciple de Jésus*, CLC, p. 137.

²⁶ Tiré d'une méditation de *Notre Pain Quotidien*, Radio Bible Class, Québec.

Chapitre 8 : ASAPH - *L'expert en louange*

Avant de revenir à Noémi, rendons une courte visite à Asaph, le 'spécialiste' de la louange qui devint amer en cultivant un regard 'moabite' sur les personnes et les événements. Ce lévite vécut à l'époque du roi David. Il fut choisi avec deux autres hommes de la même tribu, Hémân et Étân, pour prendre la tête du cortège de chanteurs et de musiciens qui accompagnèrent l'arche de l'alliance lorsqu'elle fut transportée depuis la maison d'Obed-Édom jusqu'à Jérusalem. Lui-même faisait retentir les cymbales de bronze en signe de réjouissance (1 Chron 15.16-19). Dès que l'arche fut installée au milieu d'une tente dressée pour elle dans la cité de David, le roi fit de lui le chef d'une des trois confréries de chantres et de musiciens chargés de célébrer et de louer l'Éternel en permanence avec leurs instruments, luths, harpes, cymbales... (1 Chron 16.4-7,37). Tous étaient des experts dans le domaine musical, passés maîtres dans l'art de louer l'Éternel par le chant et les instruments. Asaph était manifestement le premier d'entre eux (1 Chron 25.1-9).

Le témoignage d'Asaph. Parmi les douze psaumes que cet expert en louange nous a laissé se trouve le psaume 73 dans lequel il raconte honnêtement comment l'amertume a remplacé l'action de grâces dans son cœur insatisfait. Au lieu de continuer à fixer ses yeux sur l'Éternel, il commença à observer longuement ses voisins impies. En comparant leur niveau de vie avec le sien, il prit la mesure de leur insolente prospérité et la jalousie commença à étouffer la louange et la reconnaissance au fond de son âme. Le Diable, Père du mensonge, réussit à lui faire avaler d'énormes couleuvres : « bien que mes voisins incroyants se conduisent de manière scandaleuse, ils ont toujours la belle vie, beaucoup d'argent, pas de problèmes, et ne vont jamais chez le médecin. C'est injuste, mille fois injuste ! (v.3-12). Moi qui suis Docteur en Musicologie Religieuse, Professeur réputé de musique et de chant, chef de la plus prestigieuse chorale royale de Jérusalem et instrumentiste de talent, moi qui me coupe en quatre pour le service de l'Éternel, je suis assailli de problèmes compliqués à résoudre du matin au soir, je prends des coups de partout à cause de mes écrasantes responsabilités... et je suis payé comme un minable. Si je travaillais pour le monde, je serais mille fois mieux rémunéré. C'est encore plus injuste, mille fois plus injuste ! Dieu est un ingrat car je mérite tout de même mieux que ça en échange de ma consécration totale... » (v.13-15). Peu à peu, Asaph devint expert en plaintes devant l'Éternel. À la fois éccœuré, révolté par le comportement des méchants et envieux de leurs richesses, notre homme ne décolérait plus de la journée. Dans son cœur de plus en plus sec et troublé, il était en train de 'quitter Juda' à sa manière... tout en cherchant à comprendre et en brassant des tonnes de pensées contradictoires. Combien il lui était pénible de ruminer ainsi toute la journée sans réussir à trouver des réponses satisfaisantes à ses questions ! (v.16). Heureusement, au moment où il était sur le point de s'écrouler complètement, Dieu lui tendit la perche de sa grâce alors qu'il venait d'entrer dans le Temple pour le service quotidien (v.17). Asaph tourna à nouveau son regard vers lui et l'écouta parler à son cœur. Sa présence lui fit un bien immense, il se mit à réfléchir sur le sort qui attendait ces méchants qu'il avait enviés (v.18-20) et il comprit alors sa folie : « Oui, *quand j'avais le cœur amer et tant que je me tourmentais*, j'étais un sot, un ignorant, je me comportais avec toi comme une bête sans raison... » (v.21-22 ; Bible du Semeur). Voilà comment Asaph, l'expert, par excellence, en matière de louange s'éloigna de Juda, à sa manière. Détournant son regard du champ de la grâce de Dieu, il le fixa sur les champs pollués de Moab, qui s'étendaient à sa porte et son cœur devint amer.

Cette douloureuse expérience d'Asaph est dans la Bible pour bien nous faire comprendre, parmi d'autres enseignements, que *la louange ne doit jamais être considérée comme sorte de gris-gris, porte-bonheur au pouvoir mystérieux, protégeant automatiquement le croyant qui s'y livre de tout risque de chute et d'éloignement du Seigneur*. Il est hélas même possible de diriger la louange dans l'église locale et de louer soi-même le Seigneur avec ses lèvres, pour la galerie, tout en ayant le cœur rempli de jalousie et d'amertume. Mais cela ne dure qu'un temps car il est impossible de cultiver durablement une telle duplicité sans en subir les effets néfastes dans sa propre vie. Il est aussi totalement inutile d'essayer d'utiliser la louange comme monnaie d'échange en vue d'obtenir par elle la bénédiction de Dieu.

Louange et désobéissance. Nous avons indiqué qu'Asaph avait pris une part active dans la cérémonie du transport de l'arche de l'alliance à Jérusalem. Le récit biblique de ce grand événement (1 Chroniques 13 et 15) nous offre l'illustration percutante *d'un concert de louange sincère à l'Éternel, étroitement associé à une désobéissance flagrante à sa Loi*. Ce voyage mémorable fut particulièrement mouvementé et se déroula finalement en deux étapes au lieu d'une, ce qui n'avait pas du tout été prévu dans le programme initial mis au point par Israël et David, son roi. La décision d'aller chercher l'arche à Kiryath-Yearim fut prise de la manière la plus démocratique qui soit : « Toute l'assemblée se prononça pour qu'on fasse ainsi, car la chose parut convenable à tout le peuple » (1 Chron 13.4). Hélas, l'esprit démocratique est rarement soucieux d'accomplir la volonté de Dieu en se soumettant à sa Loi. Dans un climat de ferveur populaire, l'arche fut mise sur un char neuf tiré par des bœufs et conduit par Ouzza et Ahyo (v.7). Ainsi, au lieu de chercher dans les Écritures ce que l'Éternel avait soigneusement prescrit concernant le transport de l'arche, le peuple imita tout simplement les Philistins qui, des dizaines d'années auparavant, avaient renvoyé cette arche en Israël, en la plaçant sur un char neuf tiré par deux vaches (1 Sam 6). Le cortège s'ébranla au milieu d'une foule en liesse : « David et tout Israël jouaient devant Dieu sur des harpes, des luths, des tambourins, des cymbales et des trompettes de toute leur force avec des chants » (v.8). Tout alla bien jusqu'au moment où « Ouzza étendit la main pour saisir l'arche, parce que les bœufs avaient glissé. La colère de l'Éternel s'enflamma contre Ouzza, et l'Éternel le frappa parce qu'il avait étendu la main sur l'arche. Ouzza mourut là, devant l'Éternel » (v.9-10).

Nous pouvons imaginer sans peine l'effet produit par ce jugement divin foudroyant, sur un peuple pourtant tout juste en train de rendre hommage à l'Éternel dans un débordement de joie et de louange des plus sincères ! Mais la sincérité n'est pas tout ! Pour plaire à Dieu, il faut aussi et dans le même temps se tenir dans la vérité en obéissant à sa Parole et en s'interdisant de l'accommoder au goût du jour. De plus, l'arche de l'alliance était le symbole de la présence de l'Éternel au milieu de son peuple. Le Dieu inaccessible et invisible siégeait entre les chérubins et, de là, faisait entendre sa voix et s'entretenait avec le représentant de la nation élue (Exode 25.10-22 ; Nomb 7.89 ; 1 Sam 4.4). La colère du Dieu trois fois saint signifiait d'abord qu'il ne pouvait accepter un seul instant de se laisser manipuler, même par des hommes et des femmes enthousiastes faisant monter vers lui l'encens de leurs louanges. Il fallait qu'Israël réalise tout à nouveau que « l'obéissance vaut mieux que les sacrifices, et la soumission vaut mieux que la graisse des béliers » (1 Sam 15.22). En intervenant très solennellement au cœur de la fête, l'Éternel faisait savoir qu'il n'était pas près de succomber à une sorte de griserie provoquée par un concert de louange en son honneur alors que sa majesté était outragée. Il n'était pas disposé à se laisser attendrir par ce grand élan de ferveur populaire dès lors que celle-ci faisait route au côté de l'improvisation, du bricolage et du non-respect de sa volonté clairement révélée dans sa Parole.

Ce fut un moment très difficile pour le roi David en particulier. N'était-ce pas son amour pour Dieu qui l'avait incité à proposer aux chefs et au peuple de transporter l'arche à Jérusalem ? Sur le coup, il fut profondément choqué par la sévérité de l'Éternel envers Ouzza (v.11-12) et sa crainte de Dieu le fit renoncer au projet de faire entrer l'arche dans la capitale. Elle fut donc conduite dans la maison d'Obed-Édom de Gath (v.13-14). Mais ce drame l'introduisit dans un temps de réflexion salutaire, l'obligeant à sonder les Écritures pour pouvoir en comprendre toutes les raisons. Aussi, lorsque trois mois plus tard, la seconde étape du voyage de l'arche fut entreprise, il n'y eut pas la moindre fausse note d'un bout à l'autre du parcours. Tout se fit avec soin et dans un souci de soumission humble et respectueuse aux indications divines contenues dans les livres des Nombres et du Deutéronome : « L'arche de Dieu ne doit être portée que par des Lévités... Parce que vous n'y étiez pas la première fois, l'Éternel notre Dieu nous a frappés : car nous ne l'avons pas cherchée selon les règles... Ce fut avec le secours de Dieu que les Lévités portèrent l'arche de l'alliance de l'Éternel » (1 Chron 15.2,13,26). Le roi David put bondir de joie et danser de toute sa force devant l'Éternel (2 Sam 6.14-16 ; 1 Chron 15.29). Asaph, Hémân et Étân conduisirent le festival de musique et les chants de réjouissance. Le concert de louanges qui monta jusqu'aux cieux réjouit le cœur de Dieu et fut accueilli par lui comme un parfum d'une agréable odeur.

« Justes, poussez des cris de joie
en l'honneur de l'Éternel !

La louange convient aux hommes droits...

Chantez-lui un cantique nouveau !

Jouez bien de vos instruments en l'acclamant.

Car la parole de l'Éternel est droite... »

(Psaume 33.1 à 4)

Chapitre 9 : ISRAËL - *Lutteur avec Dieu*

Bethléhem – Éphrata - Juda, ces trois noms indissociables très riches de signification spirituelle nous ont permis de toucher du doigt trois aspects complémentaires d'une vie chrétienne rétrograde : éloignement de Jésus-Christ, absence de fécondité, disparition de la louange et de la vie de prière. Il nous reste encore à découvrir la quatrième dimension de la position stratégique abandonnée par Élimélek et Noémi. Nous la trouvons clairement indiquée au début du psaume 114 que nous citons à la fin du chapitre précédent : « Quand Israël sortit d'Égypte, quand les descendants de Jacob quittèrent un peuple étranger, Juda devint le sanctuaire de l'Éternel, *Israël devint son domaine* » (Psaume 114.1-2). En passant de l'autre côté du Jourdain, Élimélek et les siens ont quitté à la fois le territoire et la famille d'*Israël, le domaine de l'Éternel*, ou comme l'indique la version Darby : « *Israël la sphère de sa domination* ». Ils se sont donc soustraits à *Israël* la sphère toute particulière de la Seigneurie de l'Éternel.

Israël. Le terme '*Israël*' nous ramène à la lutte de Jacob avec l'Ange de l'Éternel, dans la nuit décisive du gué de Yabboq : « Jacob ne sera plus le nom qu'on te donnera mais Israël ; car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes, et tu as été vainqueur » (Gen 32.25-33 ; voir aussi 35.9-10). André Chouraqui rend '*Israël*' par '*Lutteur d'El*' et précise : « selon l'étymologie la plus souvent admise et en rapport avec ce contexte, on explique ce nom par la racine '*sara*', '*lutter*' »²⁷. Plusieurs versions traduisent littéralement '*Israël*' par '*Il lutte-Dieu*' et l'interprètent à la lumière de ce passage comme : « *Il lutte avec Dieu* ». Lorsqu'ils ont quitté la terre d'Israël, Élimélek et Noémi ont capitulé devant l'ennemi qui faisait pression sur eux. Ils se sont laissés impressionner et dominer par les circonstances et ont succombé à l'attrait de Moab, véritable miroir aux alouettes. Ils n'ont pas résisté à l'intoxication de la publicité moabite particulièrement alléchante et se sont abandonnés au courant de la facilité qui les a emportés vers l'illusion du bonheur et de l'abondance. Ils ont alors cessé d'être des lutteurs se cramponnant de toutes leurs forces au vêtement de la fidélité parfaite de Dieu en toutes circonstances. Ils auraient dû en quelque sorte 'ceinturer' Dieu, se cramponner à lui et lutter avec lui jusqu'à ce qu'il leur accorde sa bénédiction par la délivrance glorieuse qu'il avait en réserve pour eux : « Je ne te laisserai point partir sans que tu me bénisses » (Gen 32.27). Mais peut-être craignaient-ils les blessures et les souffrances inhérentes à toute lutte spirituelle de ce genre, où Dieu fait de nous des vainqueurs en nous amenant au bout de nos propres ressources afin que sa bénédiction soit reçue, non comme un dû conquis à la force du poignet, mais comme une grâce accueillie avec une profonde reconnaissance. C'est quand nous sommes vaincus par Dieu que nous devenons à ses yeux de vrais vainqueurs. Il faut que la croix touche l'articulation de la hanche' pour que nous cessions notre marche indépendante sur les chemins de Moab. Mieux vaut 'boiter bas' en parcourant le domaine de la Seigneurie de Dieu, soutenus par sa seule grâce, que fouler à grandes enjambées, dans l'énergie de la chair, les champs trompeurs du monde des ténèbres.

Il est intéressant de constater que le prophète Osée aiguillonne la conscience du peuple d'Israël en lui rappelant précisément cette lutte mémorable qui marqua un grand tournant dans la vie de Jacob : « Dans le sein maternel Jacob saisit son frère par le talon, et dans son âge mûr, il lutta avec Dieu. Il lutta avec un ange, et fut vainqueur, il pleura et lui demanda grâce » (12.4-5). Ah si seulement Israël retrouvait cette ardeur, cette ténacité, cet esprit de lutteur et de vainqueur qui cadre avec son nom, pour rompre avec l'idolâtrie, revenir à l'Éternel qu'il a abandonné et connaître de nouveau sa bénédiction. Car Israël a cessé d'être un peuple de lutteurs avec Dieu, de combattants de Dieu. Il est redevenu le 'vieux' Jacob, rusé, fourbe, menteur, trompeur, préoccupé de ses propres intérêts et prêt à toutes les manœuvres et magouilles pour parvenir à ses fins égoïstes. Ce n'est plus aux enfants d'*Israël* qu'Osée s'adresse au nom de l'Éternel, mais aux enfants de *Jacob* : « L'Éternel est aussi en procès avec Juda, et Il interviendra contre *Jacob* selon sa conduite, Il lui rendra selon ses œuvres » (12.3). Le prophète va même plus loin puisqu'aussitôt après

²⁷ André Chouraqui, *op. cit.*, p. 346.

il ne les appelle plus *Jacob* mais *Canaan* : « *Canaan* a dans sa main des balances fausses, il aime à opprimer » (12.8). Ce mot désigne les peuplades qui habitaient la Palestine avant sa conquête par Israël. Les Cananéens pratiquèrent le commerce sur une grande échelle et leur nom devint synonyme de celui de marchand. À ce titre ils étaient réputés pour leur filouterie, prompts à trafiquer, tricher, ruser, extorquer... Voilà donc Israël, dans sa déchéance, ravalé au rang de peuple païen malhonnête, plus habile en tromperie et en fourberie que ne le fut jamais Jacob lui-même, jusqu'au passage mouvementé et décisif du gué de Yabbok ! *D'Israël à Jacob, de Jacob à Canaan...* Tel est l'itinéraire rétrograde impressionnant d'un peuple infidèle pourtant tellement aimé de son Dieu.

Israël, terre de la Parole de Dieu. *En quittant Israël, Élimélek et Noémi ont d'abord quitté la terre de la Parole de Dieu.* L'apôtre Paul rappellera à l'Église de Jésus-Christ à Rome que c'est aux Juifs que les oracles de Dieu ont été confiés (Rom 3.2). Israël est par excellence la terre où Dieu s'est révélé aux hommes par sa Parole. Israël était destiné à remplir la fonction de peuple ambassadeur de Dieu, porteur d'un glorieux message de l'Éternel aux nations enténébrées. C'est à partir de ce tout petit territoire d'Israël que la Parole de Dieu s'est répandue dans le monde entier. Partir pour Moab, c'était renoncer à prendre au sérieux les déclarations de Dieu. C'était mettre en oubli toutes les promesses de Dieu pour les temps de famine et de détresse. C'était aussi une manière de laisser croire aux Moabites que le Dieu d'Israël était un Dieu impuissant, incapable de tenir ses engagements et de s'occuper des siens. *Élimélek et les siens ont cessé d'être des lutteurs empoignant les Écritures à bras-le-corps pour y chercher Dieu et sa volonté avec détermination et passion.*

Tel est aussi le reproche qui jalonne le message prophétique d'Osée à Éphraïm, le peuple rétrograde, quelques siècles plus tard : « tu as oublié la loi de ton Dieu » (4.6) ; « ils ont été criminels à l'égard de ma loi » (8.1) ; « Que j'écrive pour lui tous les détails de ma loi, ils sont regardés comme quelque chose d'étranger » (8.12) ; « Le prophète est fou, l'homme inspiré a le délire... Éphraïm est une sentinelle contre mon Dieu ; le prophète... un filet d'oiseleur est sur toutes ses voies, il y a de la haine dans la maison de son Dieu » (9.7-8). Cette dernière citation met en lumière les sérieuses difficultés auxquelles Osée devait faire face en tant que porte-parole fidèle et inflexible de l'Éternel : ses compatriotes furieux le taxaient de folie et de délire, et cherchaient à se débarrasser de ce prophète indésirable et dérangeant en lui tendant toutes sortes de pièges pour le compromettre et le museler (un filet d'oiseleur). La fin du verset 8 laisse entendre que les religieux étaient aussi dans le coup, distillant leur haine sur lui et l'accablant de leur mépris. Plus loin, l'Éternel souligne qu'il a utilisé tous les moyens possibles pour parler à son peuple, l'avertir et le faire réfléchir : « J'ai parlé aux prophètes, j'ai multiplié les visions, et par l'intermédiaire des prophètes j'ai proposé des paraboles » (12.11). Mais hélas, même ces paroles fortes et originales qu'étaient les visions et les paraboles, destinées à frapper les esprits, ont glissé sur la conscience endurcie d'Ephraïm comme l'eau sur les plumes d'un canard. Ce que Dieu pouvait penser et dire n'intéressait plus ce peuple rétrograde séduit par des idoles pourtant muettes et impuissantes.

En écrivant ces lignes, je ne puis m'empêcher de penser au 'frère jumeau' d'Osée que fut **Jérémié**, confronté avec la même attitude de refus d'écouter la Parole de Dieu et de rejet de son ministère prophétique, durant les quatre dernières décennies qui aboutirent au châtimeut du royaume de Juda par l'exil à Babylone (de 627 à 586). Plus de 430 fois dans les 52 chapitres du livre, Dieu affirme que c'est bien lui qui parle par la bouche de son serviteur Jérémié. Près de 140 fois, il y est question d'écouter, d'entendre, et d'oreilles pour souligner le refus persistant de l'écoute de Dieu, l'oreille incirconcise, volontairement sourde à la Parole divine : « C'est ici la nation qui n'écoute pas la voix de l'Éternel, son Dieu » (7.28) ; « ils ont abandonné ma loi que j'avais mise devant eux » (9.13) ; « Vous tordez les paroles du Dieu vivant » (23.36) ; « voilà vingt-trois ans que la parole de l'Éternel m'a été adressée ; je vous la redis : dès le matin je vous la redis, et vous n'écoutez pas. L'Éternel vous a envoyés tous ses serviteurs, les prophètes, il les a envoyés dès le matin ; et vous n'avez pas écouté, vous n'avez pas tendu l'oreille pour écouter » (25.3-4). Dans son égarement, le peuple préférerait prêter l'oreille aux discours lénifiants et rassurants des faux prophètes, devins, tireurs de présages, sorciers et autres faiseurs de songes (27.9). Une des scènes inoubliables de la Bible se trouve dans le chapitre 36 où le roi Yéhoyaqim, assis près d'un brasero

dans le palais d'hiver à Jérusalem, se fait lire le contenu du rouleau des prophéties de Jérémie et manifeste alors ouvertement son profond mépris pour la Parole de l'Éternel : « À mesure que Yehoudi lisait trois ou quatre colonnes, le roi les découpait avec le rasoir du secrétaire et les jetait dans le feu du brasero, jusqu'à ce que tout le rouleau soit consumé. Ainsi le roi et tous ses serviteurs qui entendirent toutes ces paroles ne furent pas effrayés et ne déchirèrent pas leurs vêtements » (36.23-24). Quel contraste absolu avec la sensibilité du prophète bouleversé jusqu'au plus profond de lui-même lorsque Dieu s'adresse à lui : « Mon cœur est brisé au-dedans de moi, tous mes os frémissent ; je suis comme un homme ivre, comme quelqu'un qui est emporté par le vin, à cause de l'Éternel et à cause de ses paroles saintes » (23.9). Quel saisissant contraste également avec l'amour passionné de Jérémie pour la Parole de son Dieu : « Tes paroles se sont trouvées devant moi et je les ai dévorées. Tes paroles ont fait l'agrément et la joie de mon cœur » (15.16). Il n'est donc pas étonnant que Jérémie ait tant souffert, en particulier de la part de sa propre famille, du peuple, et surtout des autorités civiles et religieuses ainsi que des faux prophètes qui pullulaient à Jérusalem, brocanteurs, falsificateurs, bricoleurs et démolisseurs professionnels de la Parole de Dieu. Calomnies et complots, moqueries et brimades, coups et menaces de mort sans nombre, prison et cachots... rien ne lui fut épargné. Tel fut le prix très élevé qu'il dut payer pour son souci permanent de rester fidèle à la vérité, pour son refus de se laisser intimider, manœuvrer et bâillonner par un peuple devenu complètement allergique à la Parole du Dieu vivant : « Tu m'as séduit, Éternel, et je me suis laissé séduire ; tu m'as saisi et tu m'as vaincu. Et je suis chaque jour en dérision, tout le monde se moque de moi. Car toutes les fois que je parle, il faut que je crie, que je proclame : violence et dévastation ! *Et la parole de l'Éternel est pour moi un sujet de déshonneur et de risée toute la journée* » (20.7-8).

Ces exemples bibliques nous montrent que ***le recul spirituel se traduit toujours par un changement d'attitude vis-à-vis de la Parole de Dieu.*** La passion pour le message de la Bible cède la place à l'apathie quand elle ne tourne pas à l'hostilité déclarée à l'égard de ce livre fort dérangeant. On l'ouvrira éventuellement de temps à autre pour la forme, afin de se donner bonne conscience, mais on évitera soigneusement tout contact prolongé avec son contenu de peur d'en perdre le sommeil : « Ma parole n'est-elle pas comme un feu, - oracle de l'Éternel -, et comme un marteau qui fait éclater le roc ? » (Jér 23.29).

Israël, terre de l'Assemblée de l'Éternel. En partant en Moab, Élimélek et Noémi ont abandonné la lutte dans un autre domaine lui aussi très important. ***Ils ont déserté l'Assemblée de l'Éternel***, se refusant à rester plus longtemps solidaires dans le combat au côté de ceux qui, dans la cité de Bethléhem, continuaient à craindre l'Éternel et cherchaient sa face en vue d'un renouveau de foi et d'obéissance. Ils ont quitté leur famille spirituelle et se sont désintéressés d'elle. Ils ont cessé de participer à toutes les célébrations collectives de l'Éternel. Ils se sont aussi privés de la possibilité d'être avertis, repris, conseillés, exhortés et encouragés par des croyants demeurés fidèles, au sein de l'Assemblée : « Je les châtie, comme ils en ont été avertis dans leur communauté » (Osée 7.12).

Le début du livre d'**Aggée** met en évidence le changement de centre de gravité qui s'opère à ce niveau dans la vie du croyant rétrograde. Nous sommes en 520 av. J.-C. Depuis une quinzaine d'années les travaux de reconstruction du temple de Jérusalem sont en panne et rien ne bouge parce que, soi-disant, les temps sont mauvais : « Ce peuple dit : Le temps n'est pas venu, le temps où la Maison de l'Éternel doit être rebâtie » (Aggée 1.2). Le raisonnement qui prévaut à cette époque est le suivant : « La conjoncture actuelle n'est pas favorable à la construction du temple pour de nombreuses raisons, d'ordre économique, politique, social... ». Examinons la réponse de l'Éternel à cette manière d'évaluer la situation : « Est-ce le temps pour vous d'habiter vos demeures lambrissées, quand cette Maison est en ruine ? » (1.4). Le prophète laisse entendre que s'il n'y a ni temps, ni argent, ni énergie pour rebâtir la Maison de Dieu, curieusement rien de tout cela ne manque lorsqu'il s'agit d'embellir sa propre maison ! Le peuple rétrograde cherche des excuses ayant tout simplement perdu le sens des vraies priorités. La vision enthousiaste et l'élan qui prévalaient au retour de l'exil (Esdras 3) se sont refroidis sous les coups de boutoir de l'ennemi (Esd 4.4-5). Lorsque les travaux ont été interrompus, chacun s'est rabattu sur son chez-soi pour en faire un petit palais et en mettre plein la vue à ses voisins. Un nouvel état d'esprit s'est infiltré lentement dans les mentalités. Peu à peu la vigueur spirituelle s'est muée en apathie au fur et à mesure que

croissait insidieusement une indifférence de plus en plus manifeste à l'égard de la Maison de Dieu. L'intérêt pour Dieu et pour les frères a été mis à mort par l'égoïsme-roi et le « tous ensemble pour le Seigneur » a dû battre en retraite devant le « chacun pour soi ». Voyez, par exemple, comment le prophète Amos (qui précède Osée de peu) décrit la tragique indifférence des riches et des grands d'Israël vivant dans un luxe inouï, avec un cœur de pierre, totalement insensibles à la menace terrible qui pèse sur le pays : « Ils reposent sur des lits d'ivoire, ils sont voluptueusement étendus sur leurs tapis ; ils mangent les agneaux du troupeau, les veaux qu'on a mis à l'engrais. Ils égrènent les sons du luth, ils se croient habiles comme David sur les instruments de musique. Ils boivent les calices à vin, ils s'enduisent d'huile vierge *et ils ne souffrent pas de la ruine de Joseph* » (Amos 6.4-6 : Joseph correspond ici au royaume du Nord). La pieuvre du matérialisme a progressivement étouffé toute vitalité et les dernières velléités de combat spirituel ont fini par s'éteindre... avec l'achat du dernier fauteuil 'super-confortable' ou du poste de télévision à écran 'dernier cri'. Alors, Dieu a décidé d'intervenir en trouble-fête et les difficultés ont commencé : « Vous avez beaucoup semé et vous rapportez peu, vous mangez sans être rassasiés, vous buvez, mais pas à votre soûl, vous êtes vêtus sans avoir chaud ; le salarié reçoit son salaire dans un sac percé... Vous comptiez sur beaucoup, et voici, vous avez eu peu ; vous l'avez rapporté à la maison, mais j'ai soufflé dessus... » (Aggée 1.6,9). Tout s'est mis à aller de travers. Les dépenses imprévues se sont multipliées et les factures impayées se sont accumulées sur le bureau. Les visites chez le médecin ont augmenté au fur et à mesure que l'appétit diminuait. Le désenchantement est allé en s'amplifiant comme cela avait déjà été le cas six siècles auparavant, dans la vie de la famille d'Élimélek installée en Moab. Lorsque Dieu a estimé que les mentalités suffisamment ébranlées et désillusionnées étaient mûres pour une vraie remise en question, il a envoyé ses serviteurs les prophètes Aggée et Zacharie pour interpellier directement son peuple : « Réfléchissez à votre conduite ! Montez sur la montagne, apportez du bois et bâtissez la Maison : j'y prendrai plaisir et je la glorifierai, dit l'Éternel » (Aggée 1.5,7-8). Le message est tombé dans des cœurs labourés par les difficultés. L'heure du réveil spirituel avait sonné ! (1.12-15).

Le croyant rétrograde a quitté **Israël**. Ce n'est plus un *luteur* ni un *vainqueur*. Il a cessé de se battre pour vivre sous la bénédiction de Dieu. Ses centres d'intérêt ont changé. Hier encore il parcourait avec plaisir et application le territoire sacré de *la Parole de Dieu*, de la Genèse à l'Apocalypse, y puisant de précieux enseignements pour sa marche quotidienne avec son Seigneur. Aujourd'hui, c'est à peine s'il y jette encore un coup d'œil de temps en temps, lui préférant d'autres lectures bien moins édifiantes, qui lui laissent un goût d'amère insatisfaction. Autrefois, *l'église locale* était à ses yeux une invention absolument géniale d'un Dieu formidable. Il faisait corps avec elle, priait, luttait et souffrait avec elle, témoignait avec elle, servait au milieu d'elle... Maintenant, lorsqu'il ne fuit pas sa famille spirituelle, il y fait de furtives apparitions vécues comme un véritable supplice tant il est mal dans sa peau. Il arrive aussi qu'il y vienne régulièrement, mais juste par habitude ou pour donner le change, barricadant son cœur contre toute tentative de pénétration du message d'En Haut. Il se tait, lui qui partageait sa foi avec tant de zèle. Il murmure dans son coin, lui qui se joignait avec tant de joie au chant de ses frères. **Il n'a plus de but digne de lutte** et comme « là où il n'y a pas de lutte s'installe la décrépitude » (Héraclite), sa vie jadis riche de relief et de couleur, devient insipide et se désagrège peu à peu.

Bethléhem - Éphrata - Juda - Israël : Telles sont les quatre dimensions de cette position stratégique glorieuse du disciple de Jésus-Christ, continuellement contestée par Satan, le prince de ce monde. L'occasion nous est donnée de faire le point, de « réfléchir à notre conduite », de nous laisser interpellé par les questions qui suivent, en acceptant d'y répondre honnêtement :

BILAN. - Où suis-je par rapport à ce territoire stratégique ? Est-ce que j'occupe bien ma position ? Suis-je sur le point de céder à l'attrait d'un quelconque Moab ? Suis-je en route vers Moab ? Suis-je installé en Moab ? - À quel moment ai-je quitté cette position stratégique ? Par quel processus ?

Bethléhem, la maison du pain : Où en suis-je dans ma relation personnelle avec Jésus-Christ ? Y a-t-il vraiment 'hésèd' entre moi et lui ? (revoir chapitre 5, l'alliance d'amour). Est-il réellement Seigneur de ma vie ?

Éphrata, la fécondité : Suis-je dans la sécheresse et la stérilité d'une vie rétrograde ? Est-ce que j'aspire au développement du fruit de l'Esprit dans mon caractère ? (Galates 5.22). L'impératif « Soyez remplis de l'Esprit », défini et compris dans son contexte (Éphésiens 5.18 ; lire en particulier 3.14-19 et 4.17 à 6.9) correspond-t-il à une réalité dans mon expérience présente ? S'inscrit-il dans mes préoccupations fondamentales de disciple du Christ vivant ?

Juda, la louange : Suis-je amer, insatisfait, révolté ? Est-ce que j'en veux à Dieu à cause de la situation dans laquelle je me trouve actuellement ? Quelle place occupe la louange dans ma vie, comme expression de ma communion avec le Seigneur ? La prière est-elle pour moi une corvée ou un besoin vital ?

Israël, lutteur avec Dieu : Suis-je dans la peau d'un lutteur, d'un combattant pour le Seigneur, ou ai-je baissé les bras ? Quelle place occupe la Parole de Dieu et l'église locale dans mon programme de vie ? La Bible est-elle un livre ouvert ou fermé pour moi ? Est-ce que j'aime l'Église de Jésus-Christ ? Suis-je engagé personnellement dans sa construction par l'évangélisation et le service au milieu de mes frères et sœurs dans la foi ?

Jusqu'ici nous avons suivi Noémi, non sans tristesse, dans son quadruple abandon qui l'a conduite, au côté des siens, **de la grâce à l'amertume**. Je vous invite, avec joie, à parcourir à ses côtés les différentes étapes qui vont, heureusement, la ramener **de l'amertume à la grâce**. J'aurais tellement aimé que toute la famille revienne au pays... mais, par bonheur, Ruth sera du voyage !

« Je connais, moi, les desseins que je forme à votre sujet,
- oracle de l'Éternel -,
desseins de paix et non de malheur,
afin de vous donner un avenir fait d'espérance.
Alors, vous m'invoquerez et vous pourrez partir ;
vous intercéderez auprès de moi, et je vous exaucerai.
Vous me chercherez et vous me trouverez,
car vous me chercherez de tout votre cœur.
Je me laisserai trouver par vous
- oracle de l'Éternel -
et je ferai revenir vos captifs. »
(Jérémie 29.11-14)

TROISIÈME PARTIE : Une manœuvre stratégique

10. LE RÉVEIL DE NOÉMI *Quelques généralités*

11. RECONNAÎTRE (1) *Bas les masques !*

12. RECONNAÎTRE (2) *Le chrétien masqué,
un triple danger*

13. ROMPRE *Le couple « Retour — Rupture »*

14. REVENIR (1) *À Bethléhem Éphrata*

15. REVENIR (2) *Au début de la moisson des orges*

16. REVENIR (3) *Dans une famille*

Chapitre 10 : LE RÉVEIL DE NOÉMI

Quelques généralités

**« Ainsi parle l'Éternel :
Est-ce que l'on tombe sans se relever ?
ou se détourne-t-on sans revenir ? »**
(Jérémie 8.4)

« **Alors elle se leva...** » (Ruth 1.6). C'est à ce moment précis que tout bascule... dans le bon sens ! Noémi *se lève* et repart dans la bonne direction. Elle s'engage alors dans une manœuvre stratégique salutaire de première importance sans laquelle ce petit joyau qu'est le livre de Ruth ne serait certainement pas dans la Bible. *Elle se lève*. Dans la situation qu'elle connaît, l'expression est très suggestive : c'est un peu comme si en partant en Moab, *elle s'était couchée* et enfoncée dans une sorte d'état comateux ou de sommeil léthargique peuplé de cauchemars. Et voici que subitement, le bruit lointain d'un réveil qui sonne quelque part *la réveille* et la fait *se lever* hors de son lit d'apathie : « car elle avait appris dans la campagne de Moab que l'Éternel était intervenu en faveur de son peuple en lui donnant du pain » (v.6). C'est le grand tournant du livre de Ruth et un virage à cent quatre-vingt degrés dans l'histoire de cette veuve qui revient de loin ! Le verbe *se lever* n'est donc pas banal, d'autant plus qu'il figure plus de deux cents fois dans l'original hébreu de l'Ancien Testament. N'est-ce pas cette même expression que Jésus place sur les lèvres du fils prodigue, un rétrograde à sa manière, au grand tournant de l'une de ses nombreuses paraboles : « *Je me lèverai*, j'irai vers mon père... *Il se leva...* » (Luc 15.18,20) ? L'apôtre Paul va, lui aussi, dans la même direction lorsqu'il s'appuie sur deux paroles du prophète Ésaïe pour exhorter les croyants d'Asie mineure à rompre radicalement avec les œuvres stériles des ténèbres et à vivre en enfants de lumière : « *Réveille-toi*, toi qui dors, *relève-toi* d'entre les morts, et le Christ resplendira sur toi » (Éph 5.14).

Vocabulaire biblique. Il est intéressant de constater que le Nouveau Testament ne contient que deux autres passages, en plus de celui qui vient d'être cité, dans lesquels figure l'expression *se réveiller* pouvant être comprise dans le sens figuré et dans la signification spirituelle où nous l'entendons présentement. Il s'agit de Matthieu 25.7, dans la parabole des dix vierges, et de Romains 13.11 que nous retrouverons à la fin de ce chapitre. L'Ancien Testament est à peine plus généreux. Le mot *réveil* (*spirituel*) ne s'y trouve nulle part. C'est toujours le verbe *se réveiller* qui est utilisé, rarement d'ailleurs dans le sens où nous en usons habituellement lorsque nous évoquons, par exemple, la nécessité de prier pour qu'il y ait un réveil. Le psalmiste interpelle Dieu pour qu'il se réveille, intervienne en sa faveur et réponde à ses prières (Psaume 7.7 ; 35.23 ; etc.) ; il interpelle aussi son âme (ce que Débora fait à sa manière dans son cantique, en Juges 5.12) et ses instruments de musique, sous forme d'apostrophes (Psaume 57.9 ; 108.3). Ce verbe évoque parfois la résurrection corporelle (Ésaïe 26.19 ; Daniel 12.2), la sortie d'un état d'ivrognerie (Joël 1.5), l'éveil de l'amour dans sa dimension sentimentale et émotionnelle (Cant 2.7 ; 3.5 ; etc.), le passage de la tristesse à la joie et du deuil à la fête (Ésaïe 52.1). Enfin, le Dieu souverain réveille l'esprit des hommes de tous rangs, païens et juifs, afin qu'ils accomplissent sa volonté (Esd 1.1,5 ; Aggée 1.14). Cette constatation de rareté ne nous autorise pas pour autant à considérer le thème du réveil spirituel comme une vérité secondaire, car son message est très souvent présent dans les Écritures, essentiellement dans l'Ancien Testament. En nous enfermant dans un vocabulaire traditionnel trop rigide et des plus limités nous courons le risque d'appauvrir, d'affaiblir, voire même de fausser plus ou moins le contenu et la signification du message de Dieu sur cette grande question. En réalité, c'est simplement vers d'autres mots bibliques importants et vers les exemples vivants qui les illustrent, tirés des Écritures en priorité, qu'il faut nous tourner pour l'appréhender avec netteté et dans ses justes dimensions. Nous y reviendrons un peu plus loin. Par commodité, et parce que le terme *réveil* constitue une image juste, forte et très suggestive parmi d'autres d'un processus spirituel important de retour à une vie chrétienne normale, nous l'utiliserons de temps à autre dans la suite de notre réflexion.

Ce que la Bible enseigne. Après avoir examiné longuement le développement d'une vie chrétienne rétrograde, ainsi que ses principales caractéristiques, *nous nous penchons maintenant, Bible en main, sur les étapes obligatoires et indissociables qui constituent le réveil, dans ses dimensions individuelle et collective.* Dans ce livre, nous ne nous intéressons pas aux manifestations extraordinaires très variées, expressions gracieuses de la souveraineté absolue de Dieu et de son Esprit, qui ont accompagné certains réveils spectaculaires et collectifs de la foi, bien connus tout au long de l'histoire du peuple de Dieu jusqu'à nos jours. D'autres auteurs excellent dans ce domaine qui n'est ni à négliger ni à déprécier, mais auquel il ne faut pas donner plus d'importance que lui en donnent les Écritures. Dans les temps bibliques, de tels réveils marquants se sont produits en Israël pendant le règne d'Ézéchias (2 Chron 29-31), et sous Esdras et Néhémie (Esd 10 ; Néh 9). Nous préférons en premier lieu aller à l'essentiel et donc chercher d'abord dans la Bible 'l'ossature' intangible du réveil, les principes fondamentaux et les lignes directrices que l'on retrouve partout et toujours. Ils présentent l'avantage majeur de concerner directement chacun d'entre nous personnellement, sans exception, **aujourd'hui et maintenant**, où que nous nous trouvions à la surface du globe. Tout vrai croyant ne peut que désirer ardemment un réveil généralisé du peuple de Dieu, accompagné d'actions profondes et puissantes du Saint-Esprit dans notre société impie. Mais peut-être ne verrons-nous jamais ces manifestations spéciales de caractère miraculeux et spectaculaire, rejoignant alors la cohorte innombrable des croyants fidèles et consacrés qui nous ont devancés dans la gloire sans avoir goûté à ces déploiements exceptionnels de la puissance de l'Esprit lors de certains réveils collectifs marquant une région, voire même un pays. Nous ne nous sentirons donc pas frustrés et lésés pour autant car là n'est pas l'essentiel. L'Éternité à venir, avec Dieu, ne nous réserve-t-elle pas des spectacles et des expériences bien plus sublimes que tout ce que la terre aura pu goûter de l'extraordinaire divin ? Par contre l'enseignement de la Bible sur la question, l'unité des Écritures qu'il met en lumière, la manière dont Dieu nous interpelle, chacun personnellement, avec constance sur ce sujet brûlant tout au long de sa Parole, pour que nous l'appliquions aussitôt et sans cesse dans notre vie de tous les jours, voilà ce qui nous intéresse au plus haut point.

Le grand message des prophètes bibliques. Comme nous l'avons fait jusqu'ici, *nous donnerons la parole aux prophètes qui se sont succédé tout au long de l'histoire du peuple d'Israël*, en continuant à accorder à Osée une place de choix. Cela nous permettra de découvrir le vocabulaire qui leur est commun chaque fois qu'inspirés par Dieu, ils proclament le message qui constitue précisément 'l'infrastructure' de tout réveil authentique, conforme à la pensée de Dieu. Nous réaliserons ainsi que l'Ancien Testament a bien été écrit pour nous aujourd'hui, et qu'au-delà de certaines applications de plus d'un passage, limitées à un temps, à une situation et à un espace donnés, il est des principes spirituels appartenant à la pensée et au caractère immuables de notre Dieu, qui demeurent valables pour toutes les époques. Nous verrons enfin qu'il y a, sur ce sujet, une merveilleuse harmonie et une cohérence parfaite entre l'ancienne et la nouvelle Alliance. Nous avons affaire à un Dieu stable, totalement fiable, qui ne se contredit jamais : « Car c'est moi l'Éternel, et je n'ai pas changé » (Mal 3.6).

Quatre mots clés. Nous venons de faire allusion au vocabulaire commun aux prophètes lorsqu'ils montrent au peuple rétrograde le chemin du réveil. Dans le même ordre d'idée, et en accord total avec leur message, *nous avons choisi pour chacune des quatre composantes de ce processus un mot clé commençant par la même lettre que le mot Réveil.* Ces quatre **R...** sont interdépendants, s'enlacent étroitement et s'interpénètrent. Pour des raisons évidentes de clarté, en vue d'une bonne compréhension, nous les présentons l'un après l'autre. En les faisant entrer en lice dans un certain ordre, nous ne voulons pas pour autant souligner que tel est l'ordre chronologique immuable, incontournable des étapes qui s'inscrivent dans le processus du réveil. Ce n'est pas non plus un ordre de valeur que nous avons choisi, comme si le premier **R...** était plus important que le deuxième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. En vérité, le troisième **R...** est celui qui contient tous les autres. C'est vers lui que tout converge et c'est lui qui est au cœur du langage des prophètes. Il est l'axe autour duquel tourne la roue d'une vie chrétienne qui redevient normale. Il importe donc de ne pas trop s'arrêter en chemin lors d'une première lecture des chapitres qui suivent pour bien saisir la 'dynamique' du réveil grâce à l'ensemble des éléments dominants qui le composent. Ceci dit, l'ordre retenu n'est pas non plus le choix du hasard ! Nous

n'avons pas plongé la main dans un chapeau pour en tirer successivement quatre bouts de papier portant chacun l'un des quatre mots. Nous avons opté, comme nous le ferons remarquer, pour une certaine logique d'attitude et de démarche très souvent présente dans les textes bibliques qui abordent ou illustrent ce sujet.

Pas de raccourcis ! Effectivement, il n'y a pas de raccourcis pour parvenir au réveil personnel. Cette remarque s'impose car nous vivons à une époque qui aime brûler les étapes, parce que rentabilité rime notamment avec rapidité, mais aussi trop souvent avec superficialité, facilité, malhonnêteté... S'ajoute à cela une constatation majeure : *Satan n'aime pas du tout le message biblique du réveil*. Voir un sujet du royaume ennemi quitter Moab pour revenir à Bethléhem l'indispose fortement et constitue une cinglante défaite pour son propre royaume. C'est pourquoi, celui que Luther a surnommé 'le singe de Dieu', s'ingénie en permanence à caricaturer avec une grande habileté chaque démarche clé entrant dans le processus du réveil. Son but est de faire avorter le réveil en cours de route ! Tantôt il essaye de provoquer une fixation sur un seul des quatre **R...** au détriment des autres, bloquant ainsi le croyant dans sa démarche. Tantôt il s'efforce d'affaiblir, d'atténuer ou d'amplifier, et de modifier subtilement le contenu biblique de l'un ou l'autre de ces **R...** Combien il aime simplifier ou compliquer à l'extrême ! « Un coup d'œil sur le passé de l'Église nous permet de voir que la tactique du diable pour s'opposer à un réveil religieux a toujours consisté, ou bien à essayer de persuader les chrétiens qu'ils n'avaient pas besoin du réveil, ou alors, s'il n'y parvenait pas, à pousser les chrétiens dans des excès et des extravagances. Il les retient aussi longtemps qu'il le peut, et quand ils lui échappent, il les pousse à aller de plus en plus loin, jusqu'à les amener à se casser la tête » (Jonathan Edwards, 1703-1758). Bref, tous les moyens lui sont bons pour tenter de décourager le croyant ou pour lui donner l'illusion d'un réveil qui s'avérera n'être finalement qu'un feu de paille. Parce qu'il est le menteur, le trompeur, le falsificateur par excellence, nous dénoncerons sa tactique et ses méthodes comme le firent jadis les prophètes d'Israël, sans pour autant trop nous y arrêter. Car nous avons affaire à un ennemi définitivement vaincu par Jésus-Christ dans sa mort sur la Croix, et Celui qui demeure en nous est plus grand que celui qui est dans le monde (1 Jean 4.4). Faisons donc pleinement confiance au Seigneur pour accomplir son œuvre de réveil dans nos vies, en étant droits de cœur et disposés à aimer, accueillir et pratiquer sa vérité.

« **Défrichez-vous un champ nouveau...** » Cet appel incisif est commun aux prophètes Osée et Jérémie, à plus d'un siècle de distance (Osée 10.12 et Jér 4.3). L'image est claire et décrit bien le travail spirituel en profondeur qui caractérise tout vrai réveil. C'est d'ailleurs précisément dans ce contexte que cet impératif solennel retentit aux oreilles du peuple infidèle. Voyez en quels termes le regretté A.W.Tozer le commente : « Il existe... deux sortes de vies : la vie en friche et la vie labourée... L'homme dont la vie est en jachère est satisfait de lui-même et des fruits qu'il a un jour produits. Il ne veut pas être bousculé. Il sourit, dans une attitude de supériorité tolérante, à tout ce qui s'appelle réveil, jeûne, recherche personnelle, et dur labeur précédant la récolte, ainsi que fébrilité qui accompagne le progrès. L'esprit d'aventure est mort en lui. Il est pondéré, « fidèle », toujours à sa place habituelle (comme le vieux champ en friche), modéré, et, en quelque sorte, il fait figure dans la petite église. Mais il ne porte pas de fruits. Le malheur avec une telle vie, c'est qu'elle est figée, tant dans sa forme que dans son contenu. Le verbe être a pris la place du verbe devenir. La pire chose que l'on puisse dire d'un tel homme, c'est qu'il est ce qu'il sera. Il s'est entouré d'une clôture et, par ce geste, s'est privé de la puissance de Dieu et du miracle de la moisson. La vie labourée est celle qui, dans un acte de repentance, a fait tomber la clôture protectrice et a mis la charrue de la confession dans son âme. L'influence de l'Esprit, la contrainte des circonstances, et la détresse d'une vie stagnante ont parfaitement joint leurs efforts pour humilier le cœur. Une telle vie a mis à l'écart toute défense et a renoncé à la sécurité d'une vie stérile, pour accepter le risque d'une vie fructueuse. L'insatisfaction d'une vie inutile, une aspiration profonde, le repentir, l'obéissance courageuse à la volonté de Dieu, toutes ces choses ont meurtri et brisé la terre jusqu'à ce qu'elle soit à nouveau prête à recevoir la semence. Bien sûr, comme toujours, le fruit a succédé à la charrue... »²⁸

²⁸ A.W. Tozer, *Les chemins vers la puissance*, Alliance Chrétienne et Missionnaire au Québec, p. 13.

« Et vous, semez pour la justice,
moissonnez dans la loyauté,
Défrichez-vous un champ nouveau !
Il est temps de chercher l'Éternel,
jusqu'à ce qu'il vienne
et répande pour vous la justice. » (Osée 4.12).

Au début du chapitre quatre, nous avons signalé que le livre de Ruth était, d'une certaine manière, *le livre des champs*. Nous voici prêts à examiner comment Noémi, qui avait abandonné le champ de la grâce à Bethléhem pour les champs du monde moabite, s'est défrichée un champ nouveau, a semé pour la justice et a moissonné ensuite dans la loyauté ('hésèd').

« **C'est l'heure de vous réveiller enfin du sommeil,**
car maintenant le salut est plus près de nous
que lorsque nous avons cru.
La nuit est avancée, le Jour approche.
Dépouillons-nous donc des œuvres des ténèbres,
et revêtons les armes de la lumière. »
(Romains 13.11-12)

Chapitre 11 : RECONNAÎTRE (1)

Bas les masques !

« Ce qu'il nous faut, c'est moins de vernis et plus de vérité. » (Spurgeon)

« **Ne m'appellez pas Noémi ; appelez-moi Mara** » (1.20). Tananarive, le 4 juin 1993. Mon quatrième séjour à Madagascar touche à sa fin. J'arpente un trottoir en attendant la voiture qui doit me conduire dans une des principales villes de la grande île, à quatre cents kilomètres au sud de la capitale. À quelques pas de moi, *un réparateur de pneus* est à l'œuvre. Les clients ne manquent pas ! L'état des routes et des véhicules l'explique aisément. Intéressé, je m'approche et observe l'artisan au travail. Penché sur une roue de camion, il exerce patiemment son art. Curieusement, son geste suggère celui du sculpteur taillant dans la masse. Intrigué, j'avance encore pour voir de plus près... Je n'en crois pas mes yeux et demande confirmation de mes soupçons à l'ami qui m'accompagne. *Le pneu est lisse* et, pour éviter, entre autres, au chauffeur d'être sanctionné par la police lors d'un éventuel contrôle, 'l'artiste' essaye tant bien que mal de repérer les dernières traces des anciens sillons et s'applique ensuite patiemment à en creuser des nouveaux aux mêmes endroits. Une fois l'étrange labeur achevé, *le pneu vu de loin apparaîtra comme neuf* et offrira au chauffeur un semblant de sécurité à moindres frais...

Dans nos temps de crise personnelle, ne sommes-nous pas trop souvent comme des pneus usés... qui essayent de passer pour neufs ? Depuis la chute en Éden, l'homme a le masque facile ! « Bien des gens sont comme les horloges qui indiquent une heure et en sonnent une autre » dit un proverbe arabe. Dans son livre intitulé « Le 36^e dessous », l'humoriste Pierre Daninos raconte, avec une verve souriante inégalable, sa rencontre imprévue avec une dépression nerveuse. Voici en quels termes il évoque le masque du dépressif, dans son expérience personnelle : « Ce qui m'afflige sans doute le plus, c'est la différence - l'abîme - entre l'homme tel que les gens se le représentent, « l'humoriste », et celui que je suis réellement. J'en souffre surtout lorsqu'à la fin d'une journée... je me prends par la peau du cou pour sortir... Pour éviter de livrer au monde ma mine sinistre, je mets le masque : j'essaie devant la glace un rictus qui plisse mon faciès, cartonné comme si on l'avait plongé dans un bain d'amidon. Avant d'aller dans le beau monde, je vais éprouver mon masque chez le pharmacien. J'entre, la mort dans l'âme, avec mon rictus, et m'efforce de paraître l'homme le plus gai du monde pour demander du savon à barbe... » Un peu plus tard : « Dès mes premiers pas dans le salon-cocktail, je me sens malheureux, empêtré, incapable de me mettre au diapason. Mais mon rictus tient bon. Déjà quelqu'un m'accapare : - Vous devez être l'homme le plus heureux du monde !... Je tire avec peine de ma tête une ou deux explications, fais une pirouette... reviens chez moi, dans la forêt, ôte mon masque, me regarde dans la glace, me demande si les gens me voient vraiment tel quel... »

Il n'est pas nécessaire de faire une dépression nerveuse pour porter un masque. Cela nous arrive à tous, dans maintes situations, et en particulier lorsque nous ne voulons pas reconnaître et laisser apparaître au regard d'autrui notre véritable état intérieur. De la rubrique consacrée au courrier des lecteurs, dans l'un de nos grands quotidiens nationaux, j'extrai ces quelques lignes d'une lettre adressée par une jeune fille à la rédaction du journal : « Certains se jettent dans l'anarchie... mais la plupart *sous un masque de maquillage extravagant*, sont plus désemparés que nous... Nous sommes les indécis, les inquiets, *ceux qui se sentent mal dans leur peau, car ils sont vides et qu'ils ont honte de l'être...* »

« Combien souvent nous nous cachons derrière des déguisements et combien nous nous accrochons avec passion à nos illusions parce que nous avons peur qu'on nous démasque, peur d'être aimés - sauf au contact d'un amour réel, profond et sérieux. Puis nous retournons en courant à nos masques d'isolement, de futilité et de sécurité, de crainte d'être découverts et acceptés... ; nous nous entourons de barrières de glace pour empêcher notre petit moi d'être mis en miettes par l'amour » (W. Mc Namara). Et en fait, c'est d'abord de l'amour de Dieu qu'il s'agit !

Pourtant, notre paix et notre sécurité ne sont pas dans le mensonge, qui appartient au royaume ténébreux de Satan, mais dans la vérité qui caractérise le royaume parfaitement lumineux de Dieu. La puissance du diable réside dans le mensonge, la tricherie, la mascarade ; celle du vrai disciple de Jésus-Christ réside dans la vérité divine reçue, crue et vécue quotidiennement. Or, le mensonge des bricolages pour sauver les apparences n'offre qu'une sécurité éphémère, dangereusement trompeuse et illusoire car Satan paye toujours ses sujets en monnaie de singe. Mais la vérité d'en haut, souvent dérangeante au plus haut point dans un premier temps, affranchit réellement et totalement, procurant une authentique liberté et une paix profonde à celui qui s'expose à sa lumière pénétrante et s'y soumet entièrement (Jean 8.31-32,36). L'un des fondateurs de l'Union des Églises Libres, vers la fin du siècle dernier, Agénor de Gasparin l'a bien dit à sa manière : « La vérité sert toujours, même quand elle semble nuire, et l'erreur nuit toujours, même quand elle semble servir ».

La transparence de Noémi. Ce qui frappe et interpelle dans l'attitude et les propos de Noémi rentrant au pays, c'est sa transparence, son honnêteté, son refus évident de se faire passer pour autre que ce qu'elle est en réalité. Plutôt que de laisser croire, avec un sourire triomphant, à un séjour prolongé inoubliable dans un pays incomparable par sa beauté ensorcelante, elle dit simplement la vérité, sans le moindre détour. *Elle se refuse au masque du bonheur apparent. Ouvertement, devant Dieu et devant les hommes, elle avoue son vide et sa stérilité, reconnaît son échec, son amertume, sa culpabilité, son recul..., et son besoin d'une nouvelle rencontre vivifiante avec l'Éternel.* Dans la vie du fils prodigue de la parabole de Jésus, le grand retournement commence lorsque le jeune homme, rentré en lui-même, reconnaît enfin son triste état : « moi ici, je pérís à cause de la famine » (Luc 15.17). Le célèbre sculpteur français Rodin a dit que **la beauté était la double vérité, intérieure et extérieure.** Dans sa sobre transparence, Mara est déjà en train de redevenir Noémi. Sa beauté d'antan réapparaît. Elle ne peut savoir qu'elle est en parfaite harmonie avec les paroles que le roi Salomon prononcera solennellement dans sa prière de dédicace du temple de l'Éternel à Jérusalem, près d'un siècle et demi plus tard : « Quand la *famine*, la peste, la rouille, la nielle et les sauterelles d'une espèce ou d'une autre, seront dans le pays... si un homme, si tout ton peuple d'Israël fait entendre des prières et des supplications, *et que chacun reconnaisse la plaie de son cœur* et étende les mains vers cette maison, exauce-le des cieux, du lieu de ta demeure, et pardonne ; agis, et rends à chacun selon ses voies, *toi qui connais le cœur de chacun, car seul tu connais le cœur de tous les enfants des hommes* » (1 Rois 8.37-39).

Dieu connaît, je reconnais. Salomon lie étroitement deux grandes vérités : il nous faut *reconnaître...* parce que Dieu *connaît* parfaitement notre cœur ! Alors pourquoi vouloir lui cacher quoi que ce soit ? D'autant plus que notre masque lui interdit de nous révéler la moindre parcelle de sa gloire, de sa rayonnante beauté. C'est seulement lorsque notre visage est dévoilé, dépouillé de tout masque, que nous pouvons contempler et refléter de mieux en mieux la gloire du Seigneur (2 Cor 3.18). Mais il importe aussi que nous ne trompions pas les autres, à commencer par nos frères en la foi, en leur masquant la vérité car nous tuons alors la communion fraternelle et portons dangereusement atteinte à l'unité de l'église locale : « Que se passe-t-il quand des chrétiens masqués s'assemblent ? Ce sont leurs masques qui se rencontrent, eux-mêmes étant bien décidés à rester en sécurité derrière leurs manœuvres protectrices. Notre premier objectif est d'éviter d'être percé à jour, de paraître fréquentable, de négocier à partir d'une position de force. Quand des chrétiens se fréquentent en restant derrière des masques défensifs, ils éprouvent une *communauté de masque à masque*. C'est comme si des amoureux s'embrassaient à travers une vitre. Après avoir bavardé de derrière nos défenses, nous nous sentons insatisfaits, éloignés, insensibles, superficiels - mais en sécurité. Cependant le prix de la sécurité est élevé. Établir des relations à partir d'une attitude de défense conduit à une *communauté de surface*, un ensemble de relations sans profondeur... »²⁹.

Trop souvent, **dans nos relations de personne à personne**, nous reflétons surtout la signification originelle du mot latin *persona* telle qu'elle apparaît dans son étymologie, puisque ce terme d'origine étrusque signifiait initialement *masque* et était utilisé pour désigner celui dont se couvraient les acteurs dans le théâtre romain et, par extension, le rôle que ce masque servait à

²⁹ L. Crabb et D. Allender, *L'encouragement*, Sator et J.E.M., p. 39.

jouer ; nous rejoignons ainsi *l'hypokrites* (d'où vient le mot *hypocrite* ; du verbe *hupokrinesthai* : feindre, jouer un rôle), l'acteur, le mime, l'imitateur du théâtre antique grec. Peut-être est-ce la raison profonde des dernières paroles de Rabelais, l'écrivain français puissamment original de la première moitié du XVI^e siècle : « Tirez le rideau, la farce est jouée ». Nous nous drapons si aisément dans la pourpre éblouissante de notre honorable respectabilité. Nous nous enfermons dans notre *propriété privée*, la pancarte *défense d'entrer - chien méchant* étant bien en vue pour dissuader, voire même, le cas échéant, chasser tout intrus qui aurait l'outrecuidance de tenter de pénétrer quand même à l'intérieur de notre vie. « Si l'Esprit de Dieu veut arracher notre masque, c'est que celui-ci empêche autrui de nous voir tels que nous sommes. Nous nous rendons à l'église masqués. Nous chantons de glorieux cantiques tout en étant misérables au-dedans de nous. Le Nouveau Testament nous parle de la glorieuse liberté des enfants de Dieu - et nous sommes des esclaves ! Vous parlez de l'amour de Dieu et de l'amour de Christ et vous haïssez celui qui est assis à côté de vous. Vous aimeriez connaître la communion avec les enfants de Dieu, mais c'est impossible si vous êtes masqué. La plupart du temps, nous nous trompons : vous me prenez pour un saint et au fond de moi tout est mauvais. **Les chrétiens masqués sont des chrétiens dangereux** » (Festo Kivengere)³⁰.

Les ravages de l'orgueil. Masqué, je suis en effet dangereux car ma mascarade prouve, cache et secrète un virus extrêmement actif et meurtrier à l'œuvre dans ma vie : l'orgueil. Cet orgueil alimente à son tour et renforce le péché que je m'obstine à ne pas vouloir reconnaître. « L'orgueil souille tout ce qu'il touche. Certains bacilles transforment les aliments en poison. L'orgueil change les vertus en vice et la bénédiction en malédiction... » (J.O. Sanders)³¹. Le masque trompeur de l'orgueilleux me remet en mémoire le funeste carnaval de 1832 à Paris. Tout laissait entendre qu'il allait être une parfaite réussite : la page sanglante de la révolution de 1830 était enfin tournée, le commerce relancé, la confiance retrouvée... Les Parisiens masqués allaient pouvoir se défouler, s'éclater, festoyer et danser. Le 29 mars, une foule en liesse envahit l'avenue des Champs-Élysées, véritable mer de masques d'où fusait un feu d'artifice de chants, de cris et de plaisanteries... et sur laquelle planait pourtant une terrible menace. Le choléra, venu d'Angleterre, avait frappé mortellement le matin même à Paris ! Mais l'heure était à l'oubli des soucis, à la joie sans retenue et à la fête qui fut couronnée par le grand bal masqué du soir. Au cœur de la mascarade nocturne, un pierrot, était en train de devenir le grand succès de la soirée, déchaînant les rires par ses poses originales, ses gestes bizarres et ses histoires désopilantes. Soudain, il s'arrête, vacille, arrache son masque blanc... et révèle un visage violet ! Autour de lui on croit d'abord à une farce de plus, mais il s'effondre saisi de douleurs atroces... Le choléra vient de frapper et ses coups meurtriers se multiplient dans la salle où d'autres masques s'affaissent à leur tour... L'épidémie a commencé³². Ainsi, bien caché sous le masque et l'habit blancs, un mal terrible accomplissait sa funeste besogne, gagnait du terrain et semait ses redoutables bacilles sur son chemin. De même, sous son masque blanc d'apparente innocence, l'orgueilleux qui ne veut pas reconnaître son état, son manque, son vide, son péché... le cultive, l'aggrave, renforce la maladie, multiplie les bacilles destructeurs qui se répandent aussi sournoisement autour de lui. « L'orgueil est un cancer de l'âme. Il dévore la possibilité même de l'amour ou de la joie, ou du simple bon sens » (C.S. Lewis).

L'orgueil d'Israël infidèle. Tournons-nous un moment vers le prophète Osée pour entendre l'Éternel dénoncer l'orgueil tenace d'Ephraïm qui lui interdit de reconnaître la gravité de son état : « Moi, je connais Éphraïm, et Israël ne m'est pas caché ; car maintenant, Éphraïm, tu t'es prostitué, et Israël est souillé. Leurs œuvres ne leur permettent pas de revenir à leur Dieu, parce que l'esprit de prostitution est au milieu d'eux, et parce qu'ils ne connaissent pas l'Éternel. **L'orgueil d'Israël témoigne contre lui.** » (5.3-5). Le refus persistant de reconnaître le péché engendre un endurcissement progressif qui rend sourd à la voix divine. Les actes répréhensibles maintes fois répétés malgré les multiples avertissements d'en haut se cristallisent peu à peu en habitudes coupables qui structurent progressivement une nouvelle manière de vivre qu'Osée appelle *l'esprit de prostitution*. Le retour au Seigneur devient donc de plus en plus difficile voire impossible autrement que par l'électrochoc salutaire d'un châtement très sévère de sa part. Une autre parole du

³⁰ Festo Kivengere, *Quand Dieu agit*, C.P.E. Abidjan, 1978, p. 23.

³¹ J.O. Sanders, *Devenir adulte par le Christ*, Je sème, 1971, pp. 81 et 83.

³² D'après un récit d'Ernest Favre. Dans le premier tome de son livre, *Un siècle d'évangélisation en France (1815-1914)*, Samuel Mours indique qu'après cette épidémie, dix mille exemplaires de la Bible furent vendus, en un mois, à Paris.

prophète (7.8-10) décrit de manière très imagée plusieurs des grands symptômes d'une vie rétrograde et met finalement en évidence l'orgueil comme source principale de cet esprit de prostitution :

- « *Ephraïm se confond avec les peuples* » : le recul spirituel aboutit à l'effacement des différences de comportement entre croyant et incroyant. Le chrétien rétrograde a perdu son identité de citoyen du Royaume des cieux. Il n'est plus ni sel de la terre ni lumière du monde. Il n'a plus d'influence sur la société au milieu de laquelle il vit. Bien au contraire, c'est elle qui imprime sa marque sur lui.

- « *Ephraïm est devenu un gâteau qui n'a pas été retourné* » : il s'efforce de présenter un dessus bien doré et appétissant alors que le dessous est calciné et rend la galette immangeable. Le rétrograde jongle avec le mensonge, cultivant la contradiction et la duplicité. Campant obstinément sur ses positions, il refuse de se remettre en question et d'être 'retourné' par le Seigneur pour pouvoir être soigné et guéri. Selon une autre image forte utilisée par les prophètes, il est aussi comme un vin qui repose sur sa lie, n'ayant pas été vidé d'un récipient dans un autre (Jér 48.11 ; Soph 1.12). Il est bien plus soucieux de ce que les hommes peuvent penser de lui que de ce que Dieu pense à son sujet. Préférant leur gloire à celle de Dieu, il oublie que « celui qui fait de la gloire et de l'opinion des autres le but de sa vie, celui-là n'a jamais la paix. Car la gloire, l'opinion des autres sur soi sont changeantes comme les nuages d'un ciel d'orage » (Martin Gray).

- « *Des étrangers dévorent sa force, et il ne le reconnaît pas. La vieillesse s'empare de lui (litt. : « sa chevelure est toute tachetée de gris »), et il ne le reconnaît pas* » : il n'a plus de vitalité, plus de ressort, plus d'enthousiasme, plus d'esprit de combat... Ses forces ne sont plus renouvelées par le Seigneur. Il rappelle étrangement le puissant juge Samson dans sa déchéance : s'étant laissé ravir le secret de sa force extraordinaire par son amante Dalila, il s'endormit sur les genoux de sa séductrice qui fit raser les sept tresses de sa tête et « commença ainsi à le dompter. Sa force se retira de lui ». Lorsque les Philistins se précipitèrent sur lui pour le capturer, « il se réveilla de son sommeil et dit : je m'en sortirai comme les autres fois, je me dégagerai. *Il ne savait pas que l'Éternel s'était retiré de lui.* Les Philistins se saisirent de lui et lui crevèrent les yeux... » (Juges 16.4-21). Il vaut la peine de souligner au passage le saisissant contraste entre l'attitude obstinée d'Israël, gravement malade de ses adultères spirituels mille fois répétés, malgré les nombreuses mises en garde de l'Éternel, et l'humiliation d'un prophète Jérémie, par exemple, qui n'hésite pas un seul instant à plaider coupable à la place du peuple infidèle : « Éternel, nous reconnaissons notre méchanceté, la faute de nos pères ; car nous avons péché contre toi. » (Jér 14.20).

- « *L'orgueil d'Israël témoigne contre lui; ils ne reviennent pas à l'Éternel, leur Dieu, et malgré tout cela, ils ne le cherchent pas* ». D'où provient cette absence de lucidité et de clairvoyance ? **De l'orgueil !** Comment s'explique cette inconscience notoire et cet aveuglement suicidaire, ce refus opiniâtre d'admettre l'évidence ? **Par l'orgueil !...** et cet orgueil fait de moi, lorsque je m'évertue à rester masqué, un chrétien dangereux, dangereux, dangereux,... oui ! au moins trois fois dangereux. C'est le sujet du chapitre suivant.

« *Tous les vices des anges et des hommes déchus naissent et vivent de l'orgueil du moi... D'autre part, toutes les vertus d'une vie selon l'Esprit sont les vertus de l'humilité. Il n'est ni joie, ni gloire, ni louange dans le ciel qui ne porte l'empreinte profonde de l'humilité. C'est l'humilité, elle seule, qui creuse entre le ciel et l'enfer l'abîme infranchissable qui les sépare. S'il y a des anges dans le ciel, c'est que l'humilité est leur vie même. S'il y a des démons dans l'enfer, c'est qu'un feu les dévore et que ce feu est le feu de l'orgueil. Il y a une lutte pour la vie éternelle. Elle n'est rien d'autre que le conflit entre l'humilité et l'orgueil. Tout le reste n'est qu'une troupe de forces subalternes. Les deux puissances maîtresses, les deux royaumes qui se disputent la possession éternelle de l'homme, ce sont l'humilité et l'orgueil* » (William Law)³³.

³³ William Law, cité par M. Ray dans *Échec à l'Oppresseur*, L.L.B., 1977, pp. 116-117.

« Heureux celui dont la transgression est enlevée,
dont le péché est couvert !
Heureux l'homme à qui l'Éternel
ne tient plus compte de sa faute,
**Tant que je me suis tu, mes os se consumaient,
je gémissais toute la journée ;**
Car nuit et jour ta main pesait sur moi,
ma vigueur n'était plus que sécheresse, comme celle de l'été.
**Je t'ai fait connaître mon péché,
je n'ai pas couvert ma faute ;**
j'ai dit : je confesserai mes transgressions à l'Éternel !
Et toi, tu as enlevé la faute de mon péché. »
(Psaume 32.1-5)

Chapitre 12 : RECONNAÎTRE (2)

Le chrétien masqué, un triple danger !

Masqué, je suis d'abord un danger pour moi-même. « Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, *nous mentons* et nous ne pratiquons pas la vérité » (1 Jean 1.6). Me voici donc devenu un véritable *mensonge ambulante, un monument vivant et sur pied de contradiction incarnée* : il me faut absolument soigner mon apparence. Je suis contraint de mentir et de tricher pour faire croire à l'harmonie parfaite entre moi et Dieu d'une part, et entre le personnage que je joue et la personne que je suis réellement, d'autre part. J'essaye fébrilement tous les artifices possibles et imaginables pour tenter de concilier l'inconciliable. Pour ne pas avoir à plaider coupable et afin qu'aucun défaut dans ma cuirasse ne soit percé à jour, j'use de la panoplie impressionnante des procédés couramment en usage dans le royaume des ténèbres. Prenons juste quatre exemples parmi beaucoup d'autres :

- **Je plaide l'innocente bonne foi** à la manière de cet homme poursuivi en justice pour avoir commis un vol. Après qu'il ait décliné son identité, le juge lui pose la question rituelle : - Reconnaissez-vous les faits ? - Monsieur le juge, répond l'inculpé, je ne comprends pas ce qui m'arrive, j'ai simplement ramassé une corde qui traînait sur le bord de la route, et c'est seulement en arrivant chez moi que je me suis aperçu qu'il y avait un bœuf attaché au bout ! Mais cet animal est toujours à la disposition de son propriétaire.

- **J'utilise l'arme jésuite de la réserve mentale**, comme ce gardien de passage à niveau qui était en service une nuit où une terrible collision entre un train et une voiture fit plusieurs blessés graves. Répondant aux questions du juge, il déclara qu'il avait bien brandi sa lanterne pour avertir le conducteur du véhicule et fut déclaré innocent par la cour. Mais il avait délibérément omis d'avouer que sa lanterne n'était pas allumée ! « Ce qui est difficile, ce n'est pas de ne dire que la vérité. C'est de dire toute la vérité » (Léon Blum).

- **J'use du faux-semblant** à l'image de ce conducteur qui laissa une petite note sur le pare-brise d'une voiture en stationnement. On pouvait lire : « je viens tout juste d'emboutir votre voiture. Les gens qui ont assisté à l'accident me regardent. Ils pensent que je suis en train d'écrire mon nom et mon adresse. Il n'en est rien. Bonne chance. » L'habile manœuvre consiste à échapper à certaines pressions en laissant croire que j'ai réglé mon problème alors qu'il n'en est rien.

- **Je joue le vertueux indigné** imitant l'auteur de ces lignes qui raconte comment il tente parfois de protéger sa vulnérabilité : « Lorsque je me trouve insupportable, je réagis avec violence, je fais de grands gestes, espérant contre toute évidence que, dans la confusion générale, personne ne remarquera mes faiblesses. Vous pourriez appeler cela le système du « putois ». On sait bien que lorsqu'un putois a des ennuis, il dégage une odeur si nauséabonde que les autres animaux ne peuvent plus s'en débarrasser si elle les atteint. Alors, ils font tout ce qu'ils peuvent pour se mettre à l'abri ; quand l'odeur se dissipe, le putois s'est tiré d'affaire » (Keith Miller)³⁴.

Lorsque, gardant obstinément mon masque, je persiste dans mes manœuvres tortueuses au lieu de simplement reconnaître mon état, je joue avec le feu et cours au-devant de grands périls ! Je mets alors la main dans un terrible engrenage car il est fort probable que j'en arrive insensiblement à vouloir me persuader moi-même à tout prix que, finalement, je ne suis pas coupable. Je m'oblige alors à bâtir de subtiles argumentations cousues de fils blancs, cherche des excuses et des boucs émissaires de tout poil et me laisse progressivement séduire par les raisonnements spécieux que le menteur et Père du mensonge m'inspire habilement. Je ressemble à ce peintre qui, dans sa jeunesse, portait toujours des chemises fleuries parce que, n'en possédant que deux, il jugeait plus

³⁴ K. Miller, *40 pas de vie*, L.L.B., 1980, p.50

économique de dessiner des fleurs autour des taches que de les laver. Déguisant le péché en vertu, j'en viens à le trouver plaisant et ainsi, à me convaincre d'avoir bien fait. En cultivant et en alimentant ainsi ma duplicité, je cours le risque de finir par succomber au charme de ma mascarade et d'en arriver à confondre dans ma propre vie le personnage et la personne, l'illusion et la réalité : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, *nous nous séduisons nous-mêmes*, et la vérité n'est pas en nous » (1 Jean 1.8). Par suite de mon orgueil tenace, je deviens progressivement incapable d'émettre un diagnostic juste sur mon véritable état de santé spirituelle et morale, confondant bien et mal, vertu et vice et m'expose au courroux du Dieu saint auquel j'appartiens, car « Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, qui changent l'amertume en douceur, et la douceur en amertume ! Malheur à ceux qui sont sages à leurs yeux, et qui se croient intelligents » (Ésaïe 5.20-21). J'oblige mon Père céleste, qui n'a pas cessé de m'aimer, à utiliser un traitement de choc en vue de me ramener à la raison et à un regard lucide et juste sur ma situation : « Moi, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur » (Osée 2.16), « Je m'en irai, je reviendrai dans ma demeure, *jusqu'à ce qu'ils s'avouent coupables* et cherchent ma face. Dans la détresse, ils auront recours à moi » (5.15), « Je te châtierai avec équité, je ne puis pas te laisser impuni » (Jér 30.11).

Masqué, je suis aussi un danger pour mes frères, notamment parce *qu'en leur mentant*, je décourage en particulier les plus jeunes d'entre eux dans la foi, ainsi que les plus faibles, en leur laissant croire que je ne connais jamais la défaite et les larmes de l'humiliation : ces derniers se demandent comment faire pour atteindre une telle stature et devenir à leur tour aussi triomphants et impeccables. Tenus en échec dans leurs efforts répétés ils finissent, de guerre lasse, par abandonner la lutte, succombant à l'amertume et à la révolte, persuadés qu'ils ne parviendront jamais à atteindre un tel niveau de sainteté. À moins qu'à la longue ils réussissent enfin à soulever le masque... avec toutes les réactions négatives qu'une telle découverte risque d'engendrer !

Quelles que soient la durée et la profondeur de notre expérience personnelle dans la marche avec Dieu, jusqu'au bout du voyage terrestre, nous sommes et resterons d'abord et avant tout des *pécheurs graciés* ayant continuellement besoin de la grâce et du pardon de Dieu. Il n'y a pas de honte à ce que les autres me connaissent comme je suis en réalité, avec mes moments difficiles, mes défaillances, mes luttes et mes chutes, mais aussi avec le triomphe constamment renouvelé de la grâce parfaitement suffisante de mon Dieu dans ma vie. Témoin vivant de la générosité inouïe du Seigneur qui ne cesse d'agir en moi, je puis être pour mes frères un puissant encouragement à toujours revenir au pied de la Croix pour repartir d'un bon pied avec Jésus. « À sept reprises le juste peut tomber et il se relève » (Prov 24.16). « Sept fois à terre, huit fois debout » dit un proverbe japonais ! « Quel que soit le nombre de chutes, elles ne peuvent nous abattre si nous continuons de nous relever chaque fois. Bien entendu, nous serons couverts de boue et nos vêtements seront en lambeaux lorsque nous reviendrons à la maison. Mais la salle de bain est toute prête, les serviettes sont sorties et les vêtements propres sont dans le placard séchoir. C'est quand nous remarquons la saleté que Dieu est le plus présent en nous ; c'est le signe même de sa présence » (C.S. Lewis). C'est ce que je viens de rappeler à l'instant à un ami qui me téléphonait, profondément abattu, pour me dire qu'il venait de chuter à nouveau, après être tombé tant de fois déjà, et qu'il voulait tout abandonner. Le fait qu'il n'ait pas mis de masque m'a permis de l'encourager à se relever aussitôt, à venir sans tarder à la Croix pour pouvoir reprendre la route, pardonné, fortifié et soutenu par la grâce de son Dieu. Dans sa détresse du moment, ce frère oubliait tout le chemin déjà parcouru et les progrès évidents réalisés dans sa vie de disciple de Jésus-Christ.

Il vaut la peine de préciser ici que si mon attitude de croyant masqué ne trompe pas Dieu, elle ne trompe pas non plus le croyant qui marche dans une communion étroite avec lui. L'Ancien Testament nous offre un récit très intéressant à cet égard, dans 1 Rois 14.1 à 18 : le roi impie Jéroboam 1^{er} demanda un jour à sa femme de se déguiser pour aller consulter le prophète Achija au sujet de leur enfant, Abija, qui était tombé malade. Ainsi personne ne saurait qu'il s'agissait de l'épouse du roi. Mais l'Éternel prévint son vieux serviteur fidèle atteint de cécité : « Quand elle arrivera, elle se donnera pour une autre ». Aussi, quelle ne fut pas la surprise de la femme, lorsqu'à peine arrivée, elle fut accueillie par ces mots : « entre, femme de Jéroboam ; pourquoi veux-tu te donner pour une autre ? ». Une relation intime avec le Seigneur développe notre sensibilité spirituelle et nous rend plus attentifs au témoignage intérieur du Saint-Esprit. C'est parce qu'Isaac

était devenu plus sensible au fumet d'un bon rôti qu'à la voix de l'Éternel, donnant trop d'importance à la bonne chère, que Rébecca et Jacob purent si facilement profiter de sa cécité pour le tromper. « Même jusque dans la bénédiction, il demeure esclave de sa passion charnelle pour les viandes savoureuses » (D. Gee). S'il avait vécu dans l'intimité de Dieu, sa constatation troublante au contact de Jacob déguisé en Ésaü (« La voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Ésaü. » Gen 27.22), l'aurait conduit à pousser plus loin son enquête et la mascarade du 'supplanteur' aurait finalement été dénoncée.

Masqué, je suis enfin un danger pour Dieu lui-même, dans ce sens que je jette le discrédit sur sa personne, sur son honneur et sur sa Parole : « Si nous disons que nous n'avons pas péché, *nous le faisons menteur* et sa parole n'est pas en nous » (1 Jean 1.10). Mon refus d'ôter le masque se traduit en tentatives, en manœuvres, en manipulations et en gesticulations de toute sortes pour me justifier et me disculper au regard des hommes certes, mais aussi au regard de Dieu. Chrétien masqué, je me refuse à voir les choses comme Dieu les voit. Dans le chapitre neuf, nous avons remarqué comment, au temps d'Osée, Dieu en était finalement arrivé à appeler son peuple Canaan plutôt qu'Israël, l'accusant de s'enrichir en usant de pratiques cananéennes malhonnêtes (Osée 12.8). Voici comment Israël lui répondait, la main sur le cœur : « Éphraïm dit : À la vérité, je me suis enrichi, je me suis acquis de la fortune ; mais c'est entièrement le produit de mon travail ; on ne trouvera chez moi aucune faute qui soit un péché » (12.9). Plus tard, le prophète Jérémie fit face au même genre d'attitude de la part de Juda : « Comment peux-tu dire : je ne me suis pas souillée, je ne me suis pas ralliée au culte des Baals ? Regarde tes pas dans la vallée, *reconnais* ce que tu as fait... » (Jér 2.23). Dans les deux cas, la réplique était la même : « Éternel, tu te trompes lourdement, ta parole est fautive, tu n'y comprends vraiment rien du tout... ». Certes, les croyants masqués ne le disent pas toujours aussi ouvertement, mais c'est bien à ce résultat qu'aboutissent toutes leurs contorsions intellectuelles. Devenant experts en manipulation des Écritures, ils excellent dans l'art de les interpréter de manière tendancieuse, à leur avantage bien entendu, et justifient brillamment l'affirmation : « sortir un texte de son contexte, c'est chercher un prétexte ».

Il est facile, par exemple, de s'abuser par le faux raisonnement suivant : « apparemment, certains passages de la Bible semblent dire que c'est mal, mais il y a plusieurs interprétations possibles... » Il est tentant de modifier à son gré les règles du jeu biblique pour masquer ses fautes et essayer de faire croire qu'on s'est conduit de manière impeccable. De passage dans une petite ville, un tireur d'élite fut très étonné de voir sur toutes sortes de supports, arbres, murs, poteaux, etc., un grand nombre de cibles trouées en plein dans le mille. Il finit par découvrir le prodigieux champion qui lui fit part de son secret : « C'est facile ! je tire d'abord et je dessine les cercles ensuite ». L'orgueil tenace fait dire à la Bible n'importe quoi, violente le texte biblique sans le moindre complexe pour le forcer à entrer dans le moule des expériences et des pratiques les plus coupables aux yeux de Dieu.

Tout vrai réveil authentique emprunte donc obligatoirement la porte basse d'une reconnaissance clairement affirmée de l'autorité de la Parole de Dieu restaurée dans notre vie. Lorsque Noémi reconnaît ouvertement son état, elle affirme dans le même souffle que ce que Dieu déclare dans sa Parole, par la bouche de Moïse, est absolument vrai. Elle aligne à nouveau sa vie sur son enseignement et se soumet humblement à sa loi. C'est avec juste raison que le regretté Francis A. Schaeffer a écrit ces lignes : « L'Église de notre temps a besoin d'une réforme, d'un réveil et d'une révolution constructive. Certains voient une opposition entre les mots « réforme » et « réveil ». C'est une erreur, car ils sont tous deux en étroite relation avec le verbe « restaurer ». « Réforme » décrit une restauration de la doctrine dans sa pureté, tandis que « réveil » se réfère à une restauration dans la vie du chrétien. « Réforme » implique un retour aux enseignements de l'Écriture ; « réveil » signifie le retour d'une vie à sa juste relation avec le Saint-Esprit. Les plus grands moments de l'histoire de l'Église se sont vérifiés quand les deux restaurations ont marché de pair : l'Église est revenue à la saine doctrine et, conjointement, les chrétiens ont fait, dans leur vie, l'expérience de la puissance du Saint-Esprit. Il ne peut y avoir de vrai réveil sans réforme, et une réforme sans réveil reste incomplète... ».³⁵ Lorsque Josias, le dernier bon roi de Juda, bouleversé

³⁵ F.-A. Schaeffer, *La mort dans la cité*, Maison de la Bible, 1974, pp. 7 et 8.

par la Parole de Dieu, connu un profond réveil spirituel dans sa vie personnelle, il se lança aussitôt dans un vaste programme de réformes qui soulignaient son souci de restaurer la doctrine dans sa pureté et de la traduire dans les faits au sein de la nation juive (2 Rois 22 et 23.1 à 25).

PAS D'EXCUSES ! Noémi n'a pas cherché à masquer la vérité, aussi bien à Orpa et Ruth (1.13) qu'aux habitants de Bethléhem. Elle n'a pas même tenté faire valoir une seule excuse pouvant atténuer sa propre responsabilité dans son état. Elle aurait pu s'embarquer dans de longues explications à n'en plus finir, du genre : « Lorsque nous avons quitté Bethléhem pour la campagne de Moab, je n'ai fait que suivre mon mari... C'est lui, le chef de famille qui a pris la décision finale... J'étais bien obligée de partir avec lui... Vous me voyez rester toute seule en arrière ! Et les enfants, en si mauvaise santé, que seraient-ils devenus ? Est-ce qu'on pouvait savoir que... et que... et que... ? » Elle ne l'a pas fait, plaidant simplement coupable, sans fioritures ni circonstances atténuantes.

Rien de tel que la lecture de constats à l'amiable rédigés juste après un accident de voiture pour prouver à quel point nous sommes portés à camoufler la vérité d'une manière ou d'une autre, atténuant un peu ici lorsque nous sommes coupables, exagérant un peu là, lorsque c'est à notre avantage... Voici quelques explications insolites que des automobilistes assurés avaient données par écrit à la suite d'un accident : « Une voiture invisible a surgi de nulle part, a heurté ma voiture et a disparu » ; « L'autre automobile est entrée en collision avec la mienne sans m'avertir de son intention » ; « Je conduisais ma voiture depuis quarante ans quand je me suis endormi au volant et j'ai fait un accident » ; « Comme j'arrivais à l'intersection, une haie a surgi brusquement et a obscurci ma vision » ; « Je me suis éloigné du côté de la route, j'ai jeté un coup d'œil à ma belle-mère et je me suis retrouvé sur le talus » ; « Le piéton ne savait pas quelle direction prendre, alors je l'ai écrasé » ; « Le poteau de téléphone approchait rapidement. J'ai essayé de m'enlever de son chemin mais il m'a frappé le devant » ; « Le gars était partout sur la route. J'ai dû donner plusieurs coups de volant avant de le frapper » ; « La cause indirecte de cet accident était un petit bonhomme dans une petite voiture avec une grande bouche ».³⁶

- **Le réveil personnel, c'est la fin de mes excuses de toutes sortes** pour poncer, limer et éliminer les aspérités et le mordant du péché : « j'étais fatigué », « le temps était orageux », « c'est mon caractère », « c'est le diable », « s'il n'avait pas commencé », « il le méritait bien », « il est plus jeune que moi », « j'étais ici avant lui », etc. Comme quelqu'un l'a écrit, le sang de Jésus-Christ ne nous purifie pas de nos excuses, mais de nos péchés.

- **Le réveil personnel, c'est la fin de la justification de mes pieux mensonges, saintes colères et demi-vérités**, ces mille et une raisons d'ordre supérieur qui anoblissent mon comportement douteux et tentent de supprimer l'angoisse générée par ma culpabilité.

- **Le réveil personnel, c'est la fin de l'usage de certains euphémismes faciles**, ces mots qui adoucissent et atténuent le caractère déplaisant, tranchant, dérangeant de la vérité toute nue : « j'ai peut-être eu tort » (alors que cela ne fait aucun doute) ; « Nous (quand il faudrait dire je) te demandons pardon pour nos faiblesses » (ça passe beaucoup mieux que *péché*) ; « Seigneur, tu sais que j'ai tendance à exagérer » (c'est tellement plus élégant et acceptable que « je mens », mais nettement moins efficace pour s'en débarrasser radicalement) ; etc.

- **Le réveil personnel, c'est la fin de ces reconnaissances vagues et floues concernant mon état de pécheur**, dans le style « je te demande pardon parce que je suis un *pauvre pécheur* ; un *misérable ver de terre*... » Elles ne m'engagent à rien et m'évitent de me mouiller en étant précis comme le fut Akân, cet Israélite coupable de vol : « C'est vrai, c'est moi qui ai péché contre l'Éternel, le Dieu d'Israël. *Voici en détail ce que j'ai fait*... » (Josué 7.20). Il est plus humiliant de dire « j'ai péché » que « je suis un pécheur » !

³⁶ Cette illustration, comme plusieurs autres dans ce chapitre, est tirée d'une méditation de *Notre Pain Quotidien*, Radio Bible Class, Québec.

- *Le réveil personnel, c'est la fin de mes tentatives de toutes sortes pour dissimuler mes fautes, les faire passer sur le compte d'autrui et cacher la triste réalité de mon état intérieur.* Lorsqu'après avoir commis l'adultère avec Bath-Chéba, l'épouse d'Urie le Hittite, le roi David apprit que cette femme était enceinte, il se lança dans de grandes et subtiles manœuvres pour se fabriquer une innocence artificielle. Plutôt que de reconnaître aussitôt sa faute, il tenta de manipuler le mari trompé pour lui faire endosser le fruit de son adultère. Son habileté ayant été mise en échec, il enivra l'époux pensant que ce dernier serait plus vulnérable et malléable sous l'emprise de l'alcool. Ayant essayé un second échec et refusant toujours de céder à l'action du Saint-Esprit sur sa conscience torturée, il devint l'assassin d'Urie par personne interposée et fit pécher Joab, son chef d'armée. Pour paraître blanc comme la neige au regard de tous, il s'était laissé prendre dans un engrenage diabolique. Lorsque finalement Bath-Chéba devint sa femme et mit au monde l'enfant de l'adultère, David pensa que l'affaire était définitivement classée et qu'il s'en sortait à bon compte. Mais tel n'était pas l'avis du Dieu saint qui lui envoya le prophète Nathan. Ce dernier fit en sorte que le péché si longtemps dissimulé soit enfin mis en lumière. David, quittant alors le manteau de sa royale respectabilité, s'effondra et reconnut son entière culpabilité devant Dieu (2 Sam 11 et 12). Il s'humilia alors en ces termes : « Ô Dieu ! fais-moi grâce selon ta bienveillance, selon ta grande compassion, efface mes crimes ; lave-moi complètement de ma faute, et purifie-moi de mon péché. **Car je reconnais mes crimes** et mon péché est constamment devant moi. J'ai péché contre toi, contre toi seul... » (Psaume 51.3-6)

Pour conclure, revenons un instant à ma petite histoire de pneus malgaches qui introduisait le premier **R** de tout véritable réveil personnel. Permettez-moi de vous poser une question. **Vous sentez-vous comme une roue au pneu lisse, usé par la désobéissance d'une vie rétrograde ?** Ne cherchez plus à tricher avec la vérité ! Ne cédez plus aux slogans mensongers du 'bricoleur' ! Refusez-vous au système D (comme Débrouille) ! **C'est un pneu tout neuf qu'il vous faut** pour pouvoir reprendre la course dans de bonnes conditions. Venez à la Croix où vous attend le Vrai Réparateur et dites-lui tout, sans rien laisser dans l'ombre. « Celui qui dissimule ses fautes ne réussit pas, mais celui qui les confesse et les délaisse trouve de la compassion » (Prov 28.13). « Il se peut que vos défaites vous effraient, que vous en ayez honte au point de ne savoir que faire. Prenez courage : le réveil ne touche pas les chrétiens respectables. Si vous vous imaginez avoir part au réveil parce que vous êtes un membre fidèle d'une église, d'un groupe biblique ou un autre mouvement chrétien, détrompez-vous. Un réveil se produira là où des hommes et des femmes sont brisés par leurs défaites, se rendant compte que rien ne va plus en eux et qu'ils sont incapables d'y changer quoi que ce soit » (Festo Kivengere)³⁷. **Le pneu est-il usé par les épreuves successives et les difficultés de la vie ?** Approchez-vous sans tarder du Vrai Restaurateur et débarrassez-vous sur lui de tous vos fardeaux puisqu'il vous y invite en ces termes : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau léger » (Matt 11.28-30).

« Ne dites donc pas à ceux qui voudraient vous conseiller ou vous reprendre : vous êtes aveugle, vous ne pouvez m'enseigner. - Ne dites pas non plus : c'est votre propre sagesse, c'est votre raison charnelle : - mais pesez toutes choses devant Dieu et avec calme...

Penser que personne ne peut vous enseigner, sinon ceux qui sont eux-mêmes sauvés du péché, serait une grande et dangereuse erreur ; ne l'admettez point, même pour un moment ; elle vous conduirait dans mille autres erreurs fatales.

En conséquence, soyez toujours prêts à confesser vos torts ; si, dans quelque circonstance, vous vous êtes trompés dans vos paroles ou dans vos actions, n'ayez point de répugnance à le reconnaître ; ne vous imaginez jamais que cela nuira à la cause de Dieu ; au contraire, cela lui sera utile. Soyez donc francs et ouverts lorsqu'on vous reproche quelque chose ; ne cherchez pas à éluder ou à diminuer votre tort ; mais qu'il soit reconnu tel qu'il est, et par là, loin de nuire à l'Évangile, vous le rendrez honorable » (J. Wesley).

³⁷ Festo Kivengere, *op. cit.*, p. 11.

« Fais-moi revenir, et je reviendrai,
car c'est toi l'Éternel, mon Dieu.

Après m'être détourné je me repens ;

Et après m'être connu moi-même

(ou : après avoir reconnu mes fautes),

Je me frappe sur la cuisse, je suis honteux et confus...

- Éphraïm est-il donc pour moi un fils chéri,
un enfant choyé ? Car plus je parle de lui,
plus encore son souvenir est vivace en moi ;
Aussi mes entrailles frémissent en sa faveur :
j'aurai une profonde compassion pour lui,

- Oracle de l'Éternel. »

(Jérémie 31.18-20)

Chapitre 13 : ROMPRE

Le couple « Retour - Rupture »

« **Elle sortit du lieu où elle vivait...** » (1.7). Certains croyants n'ont aucune peine à reconnaître leur état. Ce n'est pas un problème pour eux. Ils semblent même éprouver une certaine satisfaction à étaler leur insatisfaction et leurs manquements sur la place publique comme d'autres étalent de la confiture sur une tranche de pain. À défaut d'actions de grâce ils pratiquent cet autre genre de reconnaissance, plutôt désagréable pour leur entourage, à longueur de journée. Ils font tout de même mieux que ceux qui ne font rien du tout, et ils s'en félicitent. Le problème, c'est qu'ils s'arrêtent là, ce qui arrange bien les affaires de l'Ennemi. Ils n'ont d'ailleurs pas du tout envie d'aller plus loin, même s'ils se gardent bien de le dire ouvertement car on pourrait alors les accuser de mauvaise foi. Noémi aurait pu reconnaître son état et prier pendant des dizaines d'années pour le réveil, dans sa petite maison en Moab, sans que cela change quoi que ce soit à sa vie. Elle serait morte en Moab et aurait été enterrée à côté d'Élimélek et de ses deux fils si elle n'avait pris, à un moment précis, la décision claire et nette de *rompre* avec sa situation moabite. Il lui fallait quitter Moab et c'est ce qu'elle fit. Les versets 6 et 7 voient défiler une impressionnante succession de verbes de mouvement et d'action : « **elle se leva... s'en revint... Elle sortit... elles se mirent en route pour retourner...** » *Tous ces verbes s'inscrivent dans un processus de rupture.* Cette rupture concrète prouve que la volonté de Noémi était engagée sur le chemin du réveil. Il est si facile de se gargariser de bons sentiments et d'en rester à un pseudo-réveil purement émotionnel, dépourvu de la colonne vertébrale indispensable d'une volonté activement engagée dans la voie de l'obéissance. Comme l'écrivait un chrétien, il y a quelques siècles : « Même nos larmes de repentance ont besoin d'être lavées dans le sang de l'agneau »³⁸.

Réformer. Reconnaissons-le d'emblée, le verbe *rompre* n'apparaît pas dans le vocabulaire biblique du réveil. Mais, comme nous allons nous en rendre compte, le message de la rupture est clairement présent dans ce contexte précis. À plusieurs reprises, le prophète Jérémie utilise un autre mot-clef, au contenu plus étendu, commençant par la lettre **R** et comportant notamment cette dimension de rupture : *réformer*. « Ainsi parle l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël : *réformez* vos voies et vos agissements... Si vraiment vous *réformez* vos voies et vos agissements, si vraiment vous faites droit aux uns et aux autres, si vous n'opprimez pas l'immigrant, l'orphelin et la veuve, si vous ne répandez pas en ce lieu le sang innocent, et si vous ne vous ralliez pas à d'autres dieux pour votre malheur, alors... » (Jér 7.3-6 ; voir aussi 18.11 ; 26.13 ; 35.15). La signification est claire : « changez de conduite ; rompez avec vos habitudes coupables bien ancrées dans vos vies et avec les actes qui les alimentent et les concrétisent jour après jour ; que cette rupture se traduise positivement en fruits visibles de sainteté et d'amour qui glorifieront votre Dieu ».

Prier juste. Lors de la conquête de la terre promise, l'armée d'Israël subit une défaite particulièrement cuisante à Aï, juste après la célèbre victoire de Jéricho (Josué 6 et 7). Ce fut un terrible choc pour son chef Josué et pour les anciens du peuple. Ils prirent le deuil et se prosternèrent jusqu'au soir dans la présence de l'Éternel, consternés et dans une profonde détresse. Alors Josué se mit à prier avec beaucoup d'émotion, questionnant, reprochant à mots couverts, interpellant l'Éternel et lui rappelant que sa gloire et son honneur étaient en jeu. Mais Dieu ne tarda pas à l'interrompre en lui disant : « Lève-toi, qu'est-ce donc ? Tu tombes la face contre terre ! Israël a péché... Je ne continuerai pas à être avec vous si vous ne détruisez pas l'interdit du milieu de vous... » (7.6-12). La prière de Josué était belle, sincère, mais répréhensible, parce que son auteur était à côté du sujet. C'était sur les causes profondes d'une défaite absolument anormale qu'il fallait d'abord se pencher. L'heure n'était pas aux lamentations mais à l'analyse de la situation à la lumière de la Parole de Dieu, se traduisant en *rupture* immédiate avec le péché commis après qu'il ait été clairement *reconnu* et *confessé* par le coupable, ce qui fut bientôt fait.

³⁸ Cité par J. Bridges dans *Vers une vie sainte*, Navpresse, 1984, p. 30.

«... Une chose doit précéder cette prière pour le réveil. Il faudra nous attaquer de front à la grave question du PÉCHÉ, car à moins que notre propre vie soit en règle avec Dieu, que tout péché connu soit confessé et résolument abandonné, nous pourrions bien prier jusqu'au jour du jugement sans que jamais aucun réveil n'éclate dans nos églises ! » (Oswald Smith)³⁹.

Fermer la porte. Vous est-il déjà arrivé, lors d'un voyage, de vous arrêter dans un village à la tombée de la nuit pour téléphoner à quelqu'un ? Vous êtes entré dans une cabine téléphonique et avez essayé, non sans peine, de trouver votre numéro dans la pénombre. Il y avait bien un plafonnier, mais il était sans doute en panne... jusqu'à ce que vous réalisiez qu'il suffisait de *bien fermer la porte* pour que, comme par enchantement, sa lumière inonde la cabine. Lors d'une série de conférences dans une salle publique, je découvris des W.-C. particulièrement originaux. Non seulement ils étaient très exigus mais lorsque j'eus soigneusement fermé la porte derrière moi, après avoir cherché en vain un interrupteur, je fus plongé dans le noir le plus absolu. Je dus rouvrir pour examiner soigneusement les lieux et en profitai pour repérer le verrou. Je refermai la porte, la main sur le verrou que je poussai aussitôt bien à fond. Le miracle fut instantané ! La lumière jaillit ! Je venais de découvrir un nouveau système d'éclairage : « *Veillez fermer le verrou* et vous aurez de la lumière ! » Vous avez une visite à faire au douzième étage d'un grand immeuble locatif. Vous entrez dans l'ascenseur, appuyez sur le bouton, une fois, deux fois, trois fois, mais rien ne bouge. Déçu, vous vous apprêtez à monter à pied, lorsque quelqu'un entre à son tour dans la cage. Vous lui emboîtez le pas et découvrez, stupéfait et même un peu vexé, que l'ascenseur décolle du premier coup... Le mystère s'éclaircit lorsque l'habitué des lieux vous indique gentiment qu'il fallait d'abord s'assurer que *les deux portes soient bien fermées* pour que l'ascenseur accepte de monter. *La fermeture de certaines portes s'inscrit aussi dans le processus du réveil personnel.* La lumière d'en haut jaillit et éclaire à nouveau mon chemin lorsque je ferme nettement la porte au mensonge, à des pratiques contestables en matière de finances, dans le domaine sexuel... Laisser une petite porte à peine entrouverte sur un ou plusieurs des faux dieux envahissants de ce siècle, c'est se priver de la possibilité de « monter plus haut » et d'aller plus loin avec le Seigneur. Des verrous doivent être fermés pour que la lumière bienfaisante du ciel inonde à nouveau ma vie et rende mon témoignage lumineux. Satan affectionne les demi-ruptures et les portes mal fermées. Il excelle dans les suggestions de bricolages douteux comme celui de ce garçon de 9 ans, cleptomane, qui désirait vivement être guéri de sa manie de voler. Il pria Dieu en disant : « Mon Dieu, j'en ai assez d'être un voleur. Avec ton aide, je m'engage aujourd'hui à cesser de voler. Je ne volerai plus..., plus que cinq francs par semaine ». Trop souvent, nous voulons être libres sans être privés de ce qui nous tient captifs.

Plonger. Le livre de Jonas, le prophète récalcitrant le plus célèbre du huitième siècle av. J.-C., raconte l'histoire mouvementée d'un prédicateur qui commence par s'enfoncer dans le bourbier d'une vie rétrograde. Dans sa rébellion ouverte aux ordres de l'Éternel, il descend à Jaffa, puis descend au fond d'un bateau, se couche et s'enfonce dans un sommeil profond pendant qu'une terrible tempête se déchaîne au dehors, semant la panique à bord. À partir de là, nous assistons au processus d'un vrai réveil, qui commence par un vigoureux appel à se réveiller et à se lever : « Pourquoi dors-tu ? *Lève-toi*, invoque ton Dieu ! » (Jonas 1.6). Le serviteur rebelle *reconnaît* alors sa faute : « Ces hommes savaient qu'il fuyait loin de la face de l'Éternel, parce qu'il le leur avait expliqué » (v.10). Vient ensuite le moment difficile de la *rupture* qui doit être radicale : « Prenez-moi, jetez-moi dans la mer... Puis ils prirent Jonas et le jetèrent dans la mer, et la fureur de la mer s'arrêta » (v. 12 et 15). La grâce de Dieu, qui l'accompagnait dans son plongeon, avait prévu spécialement pour lui un sous-marin de sauvetage très original...

Comme un feu de brousse. Dans son livre particulièrement édifiant intitulé « Souffle de vie », consacré à l'histoire de la Mission du Ruanda⁴⁰, Patricia St John donne une large place au récit d'un remarquable réveil qui bouleversa cette région d'Afrique centrale à partir de 1933. Un des chapitres

³⁹ O. Smith, *Le réveil qu'il nous faut*, Les Pèlerins, 1959, p. 15.

⁴⁰ Ce nom s'écrivit de cette manière jusqu'en 1962 quand le Ruanda - Urundi devint deux pays indépendants connus actuellement sous les noms de Rwanda et de Burundi. « Ruanda » continue à être employé par la Mission qui porte ce nom comme terme général englobant toute la contrée dans laquelle la Mission est à l'œuvre (voir Patricia St John, *Souffle de vie*, Groupes Missionnaires, note en bas de page 23).

contient le texte intégral d'un message du Dr Joe Church, médecin missionnaire au Rwanda à partir de 1928. Cet appel à la prière publié en mai 1936 souleva une vague d'intercession dans bien des parties du monde ; le réveil se répandit alors « comme un feu de brousse dans tout l'Ouganda et le Rwanda, unissant et divisant, blessant et guérissant, apportant la paix et en même temps l'épée, détruisant et édifiant à la fois ». En voici deux extraits : « *il faut nous souvenir que la volonté de Dieu pour chacun de nous, c'est que notre vie soit pleine de l'Esprit. Tout ce qui empêche l'abdication complète de notre moi est péché. C'est aussi un péché que d'être tiède ou d'avoir peur, car la crainte procède soit de l'orgueil, soit du doute à l'égard de Dieu. Une vie centrée sur soi est péché. Le plus petit compromis avec les normes de la morale est péché. Et le péché sépare. Si nous voulons demeurer sur le terrain de la puissance et de la bénédiction, nous devons, dans une obéissance du cœur, instantanée et incessante, apporter ces péchés au Christ pour obtenir la victoire purificatrice... Le réveil est semblable à un feu de brousse africain : ardent et s'étendant sur le flanc des collines ; tout ce qui se cache dans l'herbe haute, les serpents et les rats doivent fuir pour leur vie. Le réveil est comme l'orage porteur d'une pluie longuement attendue, qui arrive à la fin de la saison sèche et apporte la vie nouvelle à la savane poussiéreuse. Mais, avant que ne tombe la pluie vivifiante, des nuages apparaîtront, des arbres se courberont et tomberont sous le vent. Le réveil est comme une fleur splendide et délicate qui ne peut prospérer et fleurir que dans une terre préparée. Le sol est le cœur livré et le jardin regarde en haut vers le soleil. Mais toutes les « racines d'amertume » doivent être journalièrement arrachées »⁴¹.*

Rompre en revenant, revenir en rompant. La magnifique conclusion du livre d'Osée s'ouvre sur une invitation pressante à *rompre* avec tous les comportements et actes coupables aux yeux de Dieu : « Israël, reviens à l'Éternel, ton Dieu, car tu as trébuché par ta faute. Prenez avec vous des paroles (de repentance), et *revenez* à l'Éternel. Dites-lui : pardonne toute faute et reçois-nous favorablement ! Nous t'offrirons, au lieu de taureaux, l'hommage de nos lèvres. L'Assyrien ne nous sauvera pas. Nous ne monterons pas sur des chevaux et nous ne dirons plus à l'ouvrage de nos mains : Notre Dieu ! Car auprès de toi l'orphelin trouve de la compassion » (Osée 14.2-4, dans la Bible dite « à la Colombe »). Formalisme, alliances coupables avec l'Assyrie et l'Égypte (les chevaux font sans doute allusion à l'Égypte), cultes idolâtres sont des péchés à reconnaître, à confesser et à abandonner dans le cadre d'un véritable *retour* à l'Éternel. **Remarquez ici que la rupture s'inscrit clairement dans le cadre d'un retour ! Un nouveau mot-clef, revenir, est mis en évidence dans ce texte.** Maintenant, nous touchons au 'noyau dur' du réveil dans ses dimensions bibliques. **Reconnaître, Rompre, Réformer** sont étroitement liés à **Revenir**. Ce verbe est l'axe central autour duquel tourne tout le message du réveil. Cherchons-en la confirmation dans quelques autres textes bibliques.

Dans le livre de Jérémie, Dieu insiste une dizaine de fois sur la nécessité de **revenir de sa méchanceté**, donc de *rompre* avec elle : «... si cette nation... *revient* de sa méchanceté... *Revenez* chacun de votre mauvaise voie, *réformez* vos voies et vos agissements ! » (18.8,11 ; voir aussi 23.14,22 ; 25.5 ; 26.3 ; etc.). D'autres passages, sans utiliser exactement la même locution, associent eux aussi directement le retour vers Dieu et la rupture avec le péché : « Israël, si tu *reviens*, si tu reviens à moi... Si tu *ôtes tes abominations de ma présence...* » (4.1) ; « Ils refusent de *revenir*... Ils ne parlent pas comme ils devraient ; aucun d'eux ne *se repent* de sa méchanceté... » (8.6). À peu près à la même époque, le prophète Ésaïe tient les mêmes propos au peuple de Juda : « *Revenez* à celui dont on s'est profondément détourné, fils d'Israël ! Alors en ce jour-là, chacun *rejettera* ses faux dieux d'argent et ses faux dieux d'or, ceux que vos mains ont fabriqués pour vous... » (Ésaïe 31.6-7). Ézéchiël, un autre contemporain de Jérémie va lui aussi dans la même direction lorsqu'il proclame la parole de l'Éternel : « ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il *change de conduite* et qu'il vive. *Revenez, revenez de vos mauvaises voies...* Lorsque je dis au méchant : oui, tu mourras ! - *s'il se détourne de son péché...* oui, il vivra, il ne mourra pas » (Ézéc 33.11, 14-15). Samuel, le dernier des juges, s'accorde avec Ésaïe, Jérémie et Ézéchiël, parce que tout au long des Écritures c'est toujours le même Dieu qui parle, lorsqu'il s'adresse à toute la maison d'Israël en ces termes : « Si c'est de tout votre cœur que vous *revenez* à l'Éternel, *ôtez* du milieu de vous les dieux étrangers et les Astartés, dirigez votre cœur vers l'Éternel et servez-le lui seul » (1

⁴¹ Patricia St John, *Souffle de vie*, Groupes Missionnaires, 1973, pp. 160-161, 164.

Sam 7.3). Ce lien profond entre *rompre* et *revenir* est porteur de vérités précieuses profondément bienfaisantes et stimulantes.

Par ces nombreux passages (d'autres pourraient y être ajoutés) Dieu veut d'abord nous faire comprendre qu'il **ne s'agit nullement de rompre simplement pour rompre**. Nous ne sommes pas les officiants d'une religion légaliste ayant élevé la rupture au rang de divinité. Il est facile de diviniser la rupture, de l'idolâtrer et de s'installer ainsi dans un christianisme négatif se focalisant en permanence sur la séparation de toute forme d'impureté. Il n'est pas rare de voir l'orgueil se tailler la part du lion dans un tel comportement qui fait la part trop belle aux efforts du croyant. Sans doute ce déséquilibre est-il souvent une réaction contre un autre déséquilibre, celui des croyants laxistes et paresseux qui, confondant *grâce* et *crasse*, abusent de la grâce de notre Dieu et la changent en dérèglement (Jude 4). Partie intégrante du réveil spirituel dans sa dimension biblique, la rupture s'inscrit néanmoins dans l'optique et le processus de la grâce de Dieu. Ce qui me motive lorsque je romps avec mon péché, c'est le fait qu'une merveilleuse personne, unique au monde, et qui m'aime follement m'attend les bras ouverts et court même à ma rencontre sur le chemin du retour : le fils prodigue « se leva et alla vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut touché de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa ! » (Luc 15.20). Oui, c'est parce que *je reviens vers mon Dieu* qui m'aime que je suis rendu capable de tourner le dos à ma mauvaise voie. *Je reviens de* parce que j'ai l'heureuse possibilité de *revenir vers*. Pourquoi romprais-je avec mon péché si je savais la porte de la maison paternelle fermée à jamais ! C'est l'amour compatissant de mon tendre Père qui me donne la force de quitter mes infidélités. S'il n'y a pas de retour sérieux vers Dieu sans rupture nette avec la méchanceté, il n'y a pas non plus de rupture nette avec la méchanceté sans retour sérieux vers Dieu. Les deux sont inséparables et constituent le cercle glorieux d'une alliance de mariage d'or pur. La rupture au péché est unie par les liens indissolubles du mariage avec le retour vers le Père.

Les « Retour-Rupture » forment un couple absolument charmant ! Mais Satan essaye toujours de nous faire croire qu'un des conjoints est décédé ou qu'ils ont divorcé ! Il fait tout pour nous présenter Madame Rupture (c'est son nom de jeune fille, bien entendu), dans un splendide et terrible isolement, sévère, austère, repoussante. Il est vrai que si vous rencontrez cette dame toute seule au détour d'un chemin, vous aurez un mouvement de recul : absolument rien n'attire en elle, ses traits sont tirés, son teint blafard, son regard glacial, ses propos négatifs, secs et tranchants, et elle ne porte que des vêtements de deuil. Mais, invitez-la à venir chez vous au bras de son cher mari Monsieur Retour et vous verrez la différence. Au côté d'un mari aussi bien disposé, gonflé d'espérance, humble, chercheur au C.N.R.D.G. (Centre National de Retour au Dieu de la Grâce), Madame Rupture vous apparaîtra beaucoup plus facile à fréquenter, moins froide, moins décourageante, moins rébarbative... Désormais, dans votre cœur, Monsieur aura nettement votre préférence, mais Madame viendra en second toujours associée à son cher mari dans votre esprit.

« Fais-moi revenir et je reviendrai ». Avez-vous découvert la raison décisive de la rupture et du retour de Noémi vers Bethléhem ? Elle se trouve précisément inscrite au cœur de la succession des verbes de mouvement et d'action qui tissent la trame de Ruth 1.6-7 : **« car elle avait appris dans la campagne de Moab que l'Éternel était intervenu en faveur de son peuple en lui donnant du pain »**. C'est Dieu qui a pris l'initiative et qui lui a tendu la perche de sa grâce ! Il a fait venir la bonne nouvelle de sa grâce en faveur de Bethléhem jusqu'à elle pour aiguïser sa soif et son envie de revenir à la maison du pain. Sur les lèvres de Noémi nous pouvons mettre une prière semblable à celle de Jérémie 31.18-19 : **« Fais-moi revenir, et je reviendrai, car c'est toi l'Éternel, mon Dieu. Après m'être détourné, je me repens, et après m'être connue (ou : après avoir reconnu mes fautes), je me frappe sur la cuisse, je suis honteux et confus... »** Et Dieu a exaucé sa prière et l'a fait revenir vers lui en lui annonçant que la source du pardon et de la générosité paternelle n'était pas tarie à Bethléhem. C'était sa manière de lui dire : **« je t'attends ! Ne tarde pas plus longtemps ! »** Rien de tel, pour aiguïser la soif du réveil et de la plénitude intérieure retrouvée, que de constater avec envie que des frères et sœurs qui étaient à sec comme nous ont été visités, rafraîchis, désaltérés, rassasiés, renouvelés, abondamment bénis dans leur relation personnelle avec Jésus-Christ.

« Quand je fermerai le ciel et qu'il n'y aura pas de pluie,
quand j'ordonnerai aux sauterelles de dévorer le pays,
quand j'enverrai la peste contre mon peuple,
si mon peuple sur qui est invoqué mon nom s'humilie,
prie et recherche ma face,
s'il revient de ses mauvaises voies,
moi, je l'écouterai des cieux, je lui pardonnerai son péché
et je guérirai son pays. »
(2 Chroniques 7.13-14)

Chapitre 14 : REVENIR (1)

...À Bethléhem Éphrata

« **Ainsi revint Noémi** » (1.22). *Revenir*, tel est donc le mot clé qui, dans le langage du réveil, englobe tous les autres. Les prophètes Osée et Jérémie en usent abondamment lorsqu'ils interpellent le peuple d'Israël de la part de l'Éternel. Quand Jérémie s'adresse au royaume de Juda en perdition, il commence par dénoncer à la fois l'abandon de Dieu par le peuple et son refus de revenir vers lui : « Pourquoi mon peuple dit-il : nous sommes libres, nous ne voulons pas *revenir à toi ?* » (2.31 ; voir aussi 8.5). L'infidélité de Juda est tellement généralisée et profonde qu'à vues humaines il n'y a plus d'espoir de retour : « Lorsqu'un homme répudie sa femme, qu'elle le quitte et appartient à un autre, *retournera-t-il* encore vers elle ? Ce pays n'en serait-il pas complètement souillé ? Et toi, tu t'es prostituée à de nombreux amants, et tu *reviendrais à moi !* - Oracle de l'Éternel. » (3.1). Dieu fait ensuite remarquer à Jérémie que la perfide Juda aurait dû tirer les leçons de l'histoire de sa sœur Israël (le royaume du Nord auquel Osée s'est spécialement adressé) sévèrement châtiée pour tous ses adultères. Mais elle l'a imité en tous points, en se prostituant aux idoles et en refusant elle aussi de revenir vers son Dieu : « As-tu vu ce qu'a fait l'inconstante Israël ?... elle s'est prostituée. Je me suis dit : Après avoir fait toutes ces choses, elle *reviendra vers moi*. Mais elle n'est pas *revenue*... Pourtant malgré tout cela, la perfide Juda, sa sœur, n'est pas *revenue vers moi* de tout son cœur... » (3.6-10). À ce stade, on pourrait croire que Dieu vient de renoncer définitivement à tout espoir de voir son peuple revenir vers lui. Mais il n'en est rien. Puisant ses ressources dans son amour insondable, il lance encore une fois un appel bouleversant au retour vers lui : « *Reviens*, inconstante Israël !... je n'aurai plus pour vous un regard sévère ; car je suis bienveillant... je ne garde pas ma colère à toujours... *Reconnais* seulement ta faute... *Revenez*, fils rebelles... *Revenez*, fils rebelles, je vous guérirai de vos inconstances. » (3.12-13,14,22)⁴².

Un retour sérieux. Mais attention, il existe des vrais et des faux retours ! Lorsqu'Abram a vécu son premier réveil après sa défaillance égyptienne, le texte biblique met en évidence le caractère sérieux de son retour dans le pays de la promesse. Il est revenu à un endroit bien précis riche de signification spirituelle : « Abram *remonta* d'Égypte vers le Négueb... Il se rendit par étapes du Négueb jusqu'à Béthel, à l'endroit où il avait dressé sa tente au commencement, entre Béthel et Aï, à l'endroit où était l'autel qu'il avait fait précédemment ; et là, Abram invoqua le nom de l'Éternel » (Gen 13.1-4). La qualité du réveil personnel du roi Josias, dans les premières années du ministère de Jérémie, est soulignée par une phrase absolument totalitaire : « Avant Josias, il n'y eut pas de roi qui, comme lui, *revint à l'Éternel de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, selon toute la loi de Moïse* ; et après lui, il n'en a point paru de semblable » (2 Rois 23.25).

Le retour de Noémi lui aussi est sérieux. Il nous offre la possibilité de mettre en évidence et d'examiner de près les trois dimensions incontournables que l'on retrouve dans tout réveil spirituel authentique. Noémi est revenue en **un lieu** bien précis, à **un moment** particulièrement important, et a réintégré **une famille**.

UN LIEU PRÉCIS. « **Ainsi revint Noémi, et avec elle sa belle-fille, Ruth la Moabite qui revenait de la campagne de Moab. Elles arrivèrent à Bethléhem...** » (Ruth 1.22). Rompant avec Moab, Noémi est revenue dans sa vraie maison, celle qu'elle n'aurait jamais dû quitter, **la maison du pain**. Comme nous l'avons vu au chapitre cinq, en s'éloignant de Bethléhem avec son mari et ses enfants, c'était d'abord à son Dieu, la Maison du pain par excellence, qu'elle tournait le dos. En reprenant résolument le chemin de Bethléhem, c'est en premier lieu vers son Dieu qu'elle est revenue concrètement, car lui seul était capable de pleinement satisfaire son cœur et de pourvoir à

⁴² Dans ce chapitre, pour mieux marquer et marteler les consciences, Jérémie fait même usage du jeu de mots hébreu en utilisant à plusieurs reprises l'assonance des termes importants rendus par *revenez*, *rebelles* et *inconstance* ; il y a comme une sorte d'écho qui rebondit de la dernière voyelle d'un mot à la dernière voyelle du mot suivant. Exemple : *chouvah* (*reviens*) et *mechou-va* (*inconstance*).

tous ses besoins, en toutes circonstances. Son émouvante confession à l'entrée de Bethléhem contient quatre références à Dieu et laisse donc entendre qu'Il est au centre de sa démarche de retour.

« *Revenez à moi de tout votre cœur !* », tel est le vibrant appel de l'Éternel, lancé continuellement et de manière pressante aux Israélites infidèles par ses serviteurs les prophètes. Osée relève les belles paroles de repentance prononcées par le peuple : « Venez, retournons à l'Éternel ! Car il a déchiré, mais il nous guérira... » (6.1-3) ; mais aussitôt après, Dieu dénonce le caractère superficiel et passer de ce retour vers lui : « Que te ferai-je Ephraïm ? Que te ferai-je, Juda ? Votre loyauté (héséd) est comme la nuée du matin, comme la rosée matinale qui disparaît... Car je veux la loyauté et non le sacrifice, et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes » (6.4-6). Il ne suffit donc pas de faire semblant de revenir vers Dieu, avec de belles paroles prononcées à la légère et des gestes pieux en contradiction avec ce qui se passe au fond du cœur. C'est pour le moins lui manquer de respect et prouver que l'on a une bien piètre vision de sa personne que de croire qu'il se laissera attendrir simplement par nos pieux discours et nos envolées sentimentales. Bien avant Osée, le psalmiste dénonçait déjà les faux-semblants d'Israël dans ses nombreux retours vers l'Éternel : « Quand il allait les tuer, ils le cherchaient, ils revenaient et cherchaient Dieu, ils se souvenaient que Dieu était leur rocher... mais ils voulaient le séduire par leur parole et ils lui mentaient de la langue... » (Psaume 78.34-36). Le prophète Joël souligne lui aussi cette nécessité absolue d'un retour immédiat, authentique et sincère à Dieu : « Maintenant encore, - Oracle de l'Éternel -, revenez à moi de tout votre cœur, avec des jeûnes, avec des pleurs et des lamentations ! Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et revenez à l'Éternel, votre Dieu ; car il fait grâce, il est compatissant, lent à la colère et riche en bienveillance, et il regrette le malheur qu'il envoie... » (2.12-13). Quant à Amos, il met en évidence l'endurcissement progressif du peuple et son refus opiniâtre de revenir à Dieu malgré la famine et les autres châtiments divins de plus en plus sévères, consécutifs à l'éloignement de l'Éternel : « Et moi, je vous ai envoyé la famine dans toutes vos villes, le manque de pain dans toutes vos demeures. Malgré cela, vous n'êtes pas revenus à moi, - oracle de l'Éternel... » (4.6-11). Cette dernière phrase ne revient pas moins de cinq fois de suite dans ce court passage. Pour compléter ce tableau, laissons Osée nous offrir une image très suggestive d'Israël bricolant un retour de pacotille incapable d'atteindre la bonne cible, celle du cœur même de Dieu : « Ils ne crient pas *vers moi* dans leur cœur ; ... *ils reviennent, mais non pas en haut ; ils sont comme un arc faussé* » (7.14,16).

Revenir à Bethléhem Éphrata, c'est revenir de tout son cœur à Jésus-Christ, la Maison du pain, celui qui rassasie et rend fécond. Lui seul est capable de réparer et de remettre en marche le moteur de ma relation personnelle avec mon Père céleste. Seul, Jésus-Christ, le Prince de la Vie peut redresser ce qui est tordu, vivifier ce qui est mourant, purifier ce qui est pollué. Or, il se trouve que nous sommes terriblement tentés de jouer au petit mécanicien amateur qui se croit suffisamment habile pour se dépanner tout seul. Il nous arrive souvent de ressembler à ce garagiste américain dont la belle voiture était tombée en panne sur un grand boulevard. En mécanicien confirmé, il souleva le capot et examina longuement le moteur défaillant. Au bout d'une longue demi-heure de vains efforts, un passant s'arrêta et lui proposa gentiment son aide qu'il repoussa avec dédain, continuant à tripoter et bricoler sans succès. Finalement, en désespoir de cause, il accepta de céder la place à cet aimable étranger qui en un tour de main remit le moteur en marche. Le garagiste-mécanicien-expert... très surpris lui demanda à quel sauveur il avait affaire : « Je m'appelle Henry Ford, c'est moi qui l'ai faite ! » lui répondit ce dernier. Lorsque notre vie avec le Seigneur tombe en panne, nous croyons détenir mille et une solutions ingénieuses pour faire repartir le moteur de notre marche avec Dieu. Les conseillers bien intentionnés sont nombreux qui nous disent : « prie davantage ! lis ta Bible plus régulièrement ! sois plus généreux pour le Seigneur !... » Or, le réveil ne consiste pas d'abord à revenir aux réunions de prière de l'église locale et à une lecture de la Bible plus assidue. Il ne s'agit pas de revenir à plus d'évangélisation, à plus de libéralité, à plus d'engagement social en faveur des pauvres, des prisonniers, des veuves et des orphelins... Chercher le réveil dans ces directions, c'est être comme un arc faussé et viser trop bas ! Certes toutes ces dimensions sont importantes, mais elles doivent absolument être précédées d'un retour en haut à la Source d'eau vive, à Jésus-Christ lui-même. C'est sa vie même qui doit les

pénétrer, les imprégner à fond, les animer et les féconder pour qu'elles soient agréables à Dieu, sinon elles ne sont que des œuvres mortes.

Par nature, parce que la religion des œuvres nous colle à la peau, nous sommes toujours tentés de tout marchander avec Dieu : « je te donne plus d'argent et tu me donnes plus de paix intérieure ». Lorsque nous nous sommes éloignés du Seigneur, nous pensons qu'il nous faut faire de gros efforts et beaucoup de bonnes actions très spirituelles pour regagner sa confiance. **Or, le réveil n'est pas un marchandage avec Dieu.** Notre Père céleste n'est pas un épiciier qui vend ses bénédictions au kilo en échange de la monnaie ou des billets de nos œuvres pieuses. Si nous revenons d'abord aux œuvres pour tenter d'incliner le cœur de Dieu en notre faveur, sa loi implacable se mettra inévitablement en travers de notre chemin avec ses exigences de perfection absolue. Sur ce terrain-là nous serons toujours battus parce qu'absolument incapables d'accomplir la loi par nos propres efforts. Satan fait tout pour que le rétrograde revienne à la loi qui condamne et accentue le sentiment de vide, d'échec, de culpabilité et de désespoir. **Le réveil est un retour à la grâce qui relève et non à la loi qui condamne. Il consiste donc à revenir à Jésus-Christ, la seule porte et le seul chemin qui me donnent un libre accès au Père dont je me suis éloigné.** Tout autre itinéraire ne mène que jusqu'au fin fond de l'impasse du découragement et de la désespérance. Les bons pâturages que notre Père tient en réserve pour ses enfants sont pour ceux qui passent continuellement par son Fils bien-aimé Jésus-Christ, la porte de la grâce : « Moi, je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; *il entrera et sortira* et trouvera des pâturages » (Jean 10.9). À l'issue d'une réunion pendant laquelle j'avais abordé cet aspect essentiel du réveil personnel, un jeune couple vint me raconter la petite histoire comique vécue lors de la visite d'une grotte. La visite s'achevait et nos amis regagnaient la sortie lorsque le regard de l'épouse fut attiré par une petite pancarte portant l'inscription bien connue : « N'oubliez pas le guide ». Étant d'origine étrangère, elle ne comprit pas qu'il s'agissait d'une invitation à laisser un pourboire destiné au guide qui avait piloté son groupe. Ne le voyant pas à proximité, elle crut comprendre qu'elle l'avait oublié dans la grotte et partit donc à sa recherche. L'ayant finalement repéré, elle alla vers lui et lui demanda de rester avec elle jusqu'à la sortie. Elle ne voulait plus l'oublier ! **Le réveil est un retour à Jésus-Christ, le bon berger, mon cher guide que j'avais oublié.**

« **Ainsi revint Noémi, et avec elle sa belle-fille, Ruth la Moabite qui revenait de la campagne de Moab** » (Ruth 1.22). Avez-vous remarqué que ce verset parle du *retour* de Ruth. Curieusement, il est écrit qu'elle *revient* et non qu'elle *vient* à Bethléhem. Elle est en quelque sorte comprise, englobée dans le retour de Noémi à Bethléhem. Elle fait corps avec sa belle-mère et s'identifie totalement à elle dans ce processus de retour sérieux à Bethléhem. C'est d'ailleurs ce qu'elle lui avait laissé entendre, avec solennité, alors qu'elles se mettaient en route pour retourner au pays de Juda : « Où tu iras, j'irai... » (1.16-17). Son attitude, à partir du chapitre 2, souligne et illustre avec force et beauté **l'importance de venir et de revenir toujours au bon endroit, vers celui qui fait grâce et rachète, accomplissant ainsi ce que la loi est incapable de faire.** Penchons-nous un moment sur ce '*retour*' de Ruth pour en découvrir toute la beauté.

À peine installée à Bethléhem, Ruth la Moabite décide d'emprunter le chemin de la grâce pour subvenir à ses besoins comme à ceux de sa belle-mère : « Je vais aller aux champs pour glaner des épis *derrière celui dont j'obtiendrai la faveur* » (2.2 ; ou : «... dans le champ de celui aux yeux duquel je trouverai grâce »). Elle est étrangère, veuve, pauvre, démunie de tout... Elle ne peut se prévaloir d'aucun mérite, d'aucun droit, d'aucun titre, d'aucune richesse... Elle n'a pas la moindre lettre de recommandation. Elle est dans l'incapacité absolue d'acheter et de marchander. Ses besoins sont immenses et pour les combler, elle n'a que l'inconnu devant elle. Alors elle prend la seule solution qui s'offre à elle, celle d'aller humblement glaner derrière celui qui voudra bien lui faire grâce en l'accueillant dans son champ... le 'champ de la grâce'. Dieu ne peut décevoir une telle attitude de cœur. Souverainement, il la guide vers Booz, 'le prince de la grâce', merveilleux type de Jésus-Christ, qui l'accueille avec une grande et chaleureuse générosité. Au contact de cet homme bienveillant qui incarne la grâce, Ruth se prosterne, toute bouleversée et s'écrie : « Comment ai-je obtenu *ta faveur* pour être reconnue, moi qui ne suis qu'une inconnue ?... J'obtiens donc *ta faveur*, mon seigneur ; tu m'as consolée, tu as parlé au cœur de ta servante, et pourtant moi je ne

suis pas même comme l'une de tes servantes » (2.10 et 13 ; ou « Comment ai-je trouvé grâce à tes yeux... Que je trouve grâce à tes yeux... »). Tout, dans ce chapitre deux, tourne autour de la grâce.

Ce soir-là, Ruth rentre en ville, heureuse, rassasiée, lourdement chargée du fruit de la générosité de Booz. Noémi lui apprend alors que cet homme est un proche parent, donc un de ceux qui ont droit de rachat sur elles (2.20 ; la TOB traduit : « Cet homme nous est proche ; c'est un de nos racheteurs »). En disant cela, elle fait allusion à deux devoirs importants pour tout juif soucieux de protéger les membres de sa famille et d'assurer la survie d'Israël :

- **La loi du lévirat** (Deut 25.5-10) ; le plus proche parent d'un homme mort sans enfant épousera sa veuve pour lui donner un fils qui portera le nom du défunt et conservera son héritage. Dieu ne veut pas qu'une seule branche de l'arbre d'Israël sèche et que le nom d'une seule famille s'éteigne.

- **Le droit de rachat** (Lév 25.23-25) ; le plus proche parent d'une personne qui, par suite de pauvreté, a vendu une partie de sa propriété, la rachètera pour que le patrimoine reste dans la famille.

Dans les deux cas, ce plus proche parent porte le titre de *goël*, généralement traduit par *rédempteur* (celui qui rachète).

Or, il faut savoir que le verbe *racheter* est un des mots-clefs du livre de Ruth : il y est répété vingt fois en quatre chapitres seulement. Noémi et Ruth sont toutes deux veuves sans postérité puisque Mahlôn et Kilyôn sont décédés sans descendance. L'attitude si généreuse de Booz fait donc germer un immense espoir dans le cœur de Noémi. Les semaines s'écoulent, laborieuses pour Ruth toujours à l'œuvre dans le 'champ de la grâce', jusqu'à la fin de la moisson des blés. Pendant tout ce temps, l'espoir s'est transformé en projet qui a mûri lentement et sûrement dans l'esprit de sa belle-mère. Maintenant, l'heure est venue de le mettre en œuvre. Noémi indique alors à Ruth comment procéder pour demander à Booz de l'épouser en respectant soigneusement ce qui était certainement une coutume des plus pures, connue et acceptée de tous (3.1-5). Dans la nuit de Bethléhem, la démarche s'accomplit, avec ses gestes symboliques riches de signification et chargés d'émotion. En écoutant Booz réagir si favorablement à sa demande, le cœur de Ruth se dilate de bonheur et d'espérance... jusqu'au coup de tonnerre inattendu : «... mais il en existe un autre plus proche que moi » (3.12). Subitement, la nuit devient plus noire et la gorge se serre. De qui s'agit-il ? Quel âge a-t-il ? Comment est-il ? A-t-il bon ou mauvais caractère ? Est-il généreux ou avare ? M'aimera-t-il ? Me respectera-t-il ?... Une foule de questions angoissantes s'entrechoquent en elle tandis qu'il fait tout pour la rassurer. Car Booz sait bien que pour elle, ces heures d'incertitude seront très longues et difficiles à vivre. Au petit matin, elle rentre enfin au logis, généreusement chargée, une fois encore, de milliers de grains récoltés dans le champ de Booz, le 'champ de la grâce'. Ruth reçoit chaque fois autant de grâce qu'elle peut en porter !

Le jour s'est levé. Bethléhem s'est réveillée. Booz s'est assis à la porte de la cité, là où se rend la justice. Le plus proche parent vient à passer. Booz l'interpelle, choisit dix témoins parmi les anciens de la ville et le dialogue ne tarde pas à s'engager entre les deux hommes. Le plus proche parent se déclare aussitôt prêt à racheter la parcelle de terre d'Élimélek. Mais lorsqu'il apprend qu'il devra du même coup épouser Ruth la Moabite, il fait aussitôt marche arrière avouant sa peur de détruire son héritage (4.1-6). Ce parent sait très bien que si un fils naît de ce mariage, c'est à lui que le champ reviendra, donc à la famille du défunt et non à la sienne. Il ne sera donc pas comptabilisé dans sa propre succession. De surcroît, ce mariage va occasionner de lourdes charges supplémentaires et nécessiter des sacrifices de toutes sortes. Il y aura des nouvelles bouches à nourrir, des soucis en plus et de l'argent en moins... Enfin, il ne faudrait pas l'oublier, il s'agit d'épouser non une Israélite mais une Moabite ! Booz a pris soin de le préciser (4.5). Un tel mariage est-il bien conforme à la loi de Dieu ? N'est-il pas en contradiction avec le veto de Deutéronome 23.4 ? Cette Moabite n'est-elle pas sous la malédiction de la loi ? Pourquoi n'est-elle pas restée chez elle, dans son pays ? Qu'est-elle venue faire en Israël, cette étrangère maudite ?... Le plus proche parent se tourne sans doute vers les dix témoins, garants du respect de la loi, pour obtenir leur approbation. Selon la coutume, il ôte alors sa sandale, abandonnant ainsi son droit et son devoir à Booz.

Le moment est enfin venu où l'intérêt personnel, l'esprit calculateur, l'égoïsme, le légalisme implacable et incapable de racheter doivent céder la place à l'infinie richesse de la grâce, à l'amour pur et généreux, sans calcul, prêt au don de soi et au sacrifice. Booz, l'homme bienveillant et riche en tout accueille la maudite qui s'est humblement tournée vers lui, la rachète et en fait son épouse chérie ! C'est le triomphe et l'explosion de la grâce qui accomplit ce que la loi n'a pas pu faire. ***Oui, Ruth, elle aussi, est 'revenue' au bon endroit, à la maison du pain ! Elle est venue à Booz, celui qui annonçait Jésus-Christ, et s'y est attachée de tout son cœur.***

Un dernier exemple. Dans la parabole du fils prodigue racontée par Jésus (Luc 15.11-32), le jeune homme au comble du malheur *reconnaît* son égarement et sa misère, décide de *rompre* avec sa position de rébellion ***en revenant vers son père*** : « Je me lèverai, j'irai vers mon père et lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi... Il se leva et alla vers son père » (v.18-20). Avez-vous remarqué que Jésus s'est arrangé pour que le chemin du fils repentant ne croise pas celui de son frère aîné avant qu'il ait retrouvé son cher père ? On imagine sans peine ce qui se serait passé s'il s'était subitement trouvé, dans ses haillons nauséabonds, en face de son légaliste et coléreux de frère, emprisonné dans son costume sévère d'obéissance servile, qui n'avait jamais su jouir de l'amour généreux du père (« toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi » v.31). Ce n'était d'ailleurs pas le frère aîné mais le père qui, jour après jour sans se lasser, scrutait l'horizon de ses yeux fatigués, prêt à s'élancer sur le chemin, le cœur rempli de compassion pour son enfant égaré.

« Le vrai réveil consiste à revenir au Seigneur et à être délivré du péché, tout en trouvant une nouvelle joie dans son propre foyer... Jésus est le don de Dieu à l'humanité et Il n'a rien d'autre à donner. Il est, lui, le réveil. Dieu ne peut jamais donner quoi que ce soit de plus que ce qu'il nous offre en Christ. Jésus est le centre de tout » (P. St John)⁴³.

« Souviens-toi de cela, Jacob ! Israël ! car tu es mon serviteur ;
Je t'ai façonné pour que tu sois un serviteur pour moi ;
Israël, je ne t'oublierai pas.
J'ai effacé tes crimes comme un nuage
et tes péchés comme une nuée.
Reviens à moi, car je t'ai racheté. »
(Ésaïe 44.21-22)

⁴³ Patricia St John, *op. cit.*, p. 199.

Chapitre 15 : REVENIR (2)

... *Au début de la moisson des orges*

UN MOMENT IMPORTANT. « Elles arrivèrent à Bethléhem au début de la moisson des orges » (Ruth 1.22). Cette indication n'est pas anodine. Non seulement elle prépare la suite du récit, mais elle situe aussi le retour de Noémi avec précision dans le calendrier des sept grandes fêtes qui jalonnaient l'année religieuse d'Israël. Cette année s'ouvrait au printemps, au mois de Nisan qui chevauchait nos mois de mars et d'avril. Ce mois s'appelait aussi *le mois des épis* (en hébreu *Abib*, voir Exode 13.4 et Deut 16.1).

La Pâque, première des fêtes juives était fixée au 14^e jour de ce mois en souvenir d'un événement capital et décisif, merveilleux et inoubliable. Dans la nuit d'un 14 Nisan, l'Éternel avait arraché Israël, son peuple, à un terrible esclavage en Égypte, après l'avoir placé à l'abri du sang d'un agneau sans défaut immolé dans chaque famille juive (Exode 12). La fête de la Pâque centrée sur le sacrifice de cet agneau sans défaut et sur la délivrance qui en était résultée, préfigurait bien longtemps à l'avance la mort de Jésus-Christ, « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1.29). L'apôtre Paul écrit aux croyants de Corinthe : « Christ, notre Pâque, a été immolé » (1 Cor 5.7) et l'apôtre Pierre souligne avec force dans sa première épître, que « nous avons été rachetés de la vaine manière de vivre héritée de nos pères par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache » (1 Pierre 1.18-19). Derrière la Pâque se profilait donc la croix de Golgotha où Jésus-Christ, le Fils de Dieu a accepté volontairement de mourir pour nous, versant son sang innocent pour payer à notre place la rançon de nos péchés. Lorsque nous plaidons coupables et mettons toute notre confiance en lui, nous sommes déclarés justes par sa grâce ; c'est un don merveilleux que Dieu nous fait dans son amour. « La grâce est plus qu'une 'faveur imméritée'. Donner à manger à un vagabond est une 'faveur imméritée'. Mais si, après qu'il m'ait volé, je lui donne à manger, il s'agit d'une 'grâce'. La grâce est donc une faveur accordée à une personne ayant démerité »⁴⁴.

La deuxième fête était celle des pains sans levain. Elle débutait dès le lendemain de la Pâque, le 15 Nisan, et durait une semaine (Lév 23.6-8). Le levain étant ici une image du péché, elle illustrait et soulignait l'importance et la nécessité, pour les rachetés de l'Éternel, de marcher jour après jour dans la sainteté. Elle indiquait aussi, de nombreux siècles à l'avance, que nous, croyants sauvés par le sacrifice de Jésus-Christ, sommes appelés à vivre en communion constante avec Celui qui a dit : « Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim... » (Jean 6.35). Nous pouvons puiser heure après heure dans ce 'Pain sans levain' les ressources nécessaires à notre vie nouvelle et à notre croissance dans la sainteté. « Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever toute la pâte ? Purifiez-vous du vieux levain afin que vous soyez une pâte nouvelle, puisque vous êtes sans levain, car Christ, notre Pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de perfidie et de méchanceté, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité » (1 Cor 5.6-8).

Puis venait la fête des prémices (Lév 23.9-14) qui était célébrée le lendemain du sabbat (v.11), pendant la semaine des pains sans levain, juste après la Pâque, donc toujours dans la seconde moitié de ce premier mois de l'année religieuse. *Elle correspondait précisément au début de la moisson des orges* puisque l'orge mûrit deux ou trois semaines avant le blé. L'Israélite apportait en offrande à l'Éternel une gerbe d'orge au sacrificateur comme prémices de sa moisson. Cette gerbe agitée devant l'Éternel illustrait et préfigurait d'abord la résurrection de Jésus-Christ, puis celle de ceux qui lui appartiennent, lors de son avènement : «... Christ est ressuscité d'entre les morts, il est les prémices de ceux qui sont décédés... tous revivront en Christ, mais chacun en son rang : Christ comme prémices, puis ceux qui appartiennent au Christ, lors de son avènement » (1 Cor 15.20-23 ; voir aussi 1 Thess 4.13-18).

⁴⁴ Remarque citée en note par A.W. Pink dans *La Souveraineté de Dieu*, Europresse, p. 24.

Situé dans un tel contexte de fêtes, le retour de Noémi prend une toute autre dimension et revêt une signification particulièrement lumineuse. Avec sa belle-fille Ruth, elle entre à Bethléhem alors qu'on vient sans doute tout juste d'immoler l'agneau de la Pâque dans chaque famille. De nombreuses gerbes dorées, prémices de la moisson des orges, sont agitées devant l'Éternel sous le soleil de la cité qui a retrouvé la prospérité et la joie. Peut-être les premières larmes de reconnaissance se mêlent-elles à celles des derniers regrets pour ruisseler ensemble sur le visage de la veuve, tout illuminé d'une nouvelle espérance. Après plus de dix années de rendez-vous manqués avec « la Croix et la résurrection », elle renoue enfin avec ces fêtes si riches de sens en l'honneur de son Dieu. La Pâque lui rappelle l'infinie miséricorde de Celui qui a racheté son peuple grâce au sang de l'agneau immolé (« Je verrai le sang » Exode 12.13). Il est le Dieu tout-puissant qui brise les chaînes de l'esclavage, qui rend la liberté en délivrant de Moab comme il a jadis délivré de l'Égypte ! La gerbe agitée lui annonce une sorte de résurrection dans sa propre vie, un afflux d'énergie nouvelle après ces longues années moabites marquées par la mort et la stérilité. Les galettes sans levain qu'on lui offre peut-être comme premier repas, dès son retour au village, l'orientent vers une vie de sainteté puisée dans sa communion retrouvée avec son Dieu. ***Pardon proclamé, vie renouvelée, sainteté retrouvée, tel est le triple message de l'Éternel qui retentit dans le cœur de Noémi alors qu'elle redécouvre Bethléhem Éphrata.***

Tout vrai réveil spirituel comporte un rendez-vous personnel avec Dieu au pied de la Croix sur laquelle son Fils bien-aimé est mort pour moi. La Croix est le lieu où le péché de l'homme est exposé dans toute son horreur. La lumière parfaite du Dieu trois fois saint y confronte les profondes ténèbres de l'homme pécheur. La Croix, c'est Jésus-Christ, la Vérité, crucifié à cause de mon iniquité. En contemplant le Christ crucifié, je vois donc la vérité exploser au sujet de la sainteté de Dieu et de son horreur absolue du péché. Je prends alors conscience de la gravité du péché aux yeux de Dieu, et de ma culpabilité devant lui. ***Le réveil est un retour à la lumière divine qui, à la Croix, éclaire silencieusement mes propres fautes. Elles ont coûté la vie au Fils de Dieu.*** Rien ne peut échapper à cette lumière éclatante et pénétrante. Inutile d'essayer de tricher avec elle. Ce que je crois pouvoir cacher aujourd'hui sera de toute manière révélé un jour. J'ai été très impressionné par le récit d'un fait authentique que je vous livre tel quel :

« Un certain professeur d'histoire naturelle, qui faisait un jour une promenade dans un champ situé non loin d'un bois, fut surpris de voir surgir d'une touffe d'herbe, une fleur merveilleusement belle et qui devait appartenir à un autre climat. Il s'inclina vers le sol, et, aidé de son couteau, il essaya de dégager la plante avec sa racine. Peine inutile, elle était trop profondément implantée. Il lui fallait un instrument spécial pour cela. Voyant une ferme, non loin de là, le professeur alla demander une pioche au fermier en lui disant :

– Figurez-vous que ce champ là-bas possède une fleur des tropiques. Permettez-moi de la dégager du sol et d'en faire cadeau au jardin botanique de N., c'est une trouvaille du plus haut intérêt ! À cette révélation, le fermier pâlit affreusement et refusa de prêter la pioche au professeur.

– Ce champ est à moi, Monsieur, et nous aurons bientôt les fenaisons. Je ne veux pas qu'on aille endommager ma récolte !

– Tenez, voici dix francs, et je ferai mon possible pour sortir la plante sans nuire à votre foin.

– Je ne veux rien de votre marché, conclut le paysan en lui tournant le dos pour cacher sa figure décomposée par la frayeur. Surpris de ce refus, l'homme de science s'éloigna ; mais, à la nuit tombante, armé d'une pioche, il se mit à creuser le sol pour en sortir la plante merveilleuse. À un moment donné, ô terreur ! la pioche lui tomba des mains. Elle venait de découvrir un cadavre d'où sortait la fleur des tropiques. S'emparer de la plante et recouvrir le corps en décomposition ne prit qu'un instant pour le professeur. Mais, en homme avisé, il alla faire part de sa découverte macabre à un homme de loi qui fit faire une enquête sérieuse sur l'affaire.

Hélas ! Quelle terrible histoire révéla la fleur des tropiques ! Le fermier avait un frère en Amérique centrale. Ce dernier, par un beau soir d'automne, était venu le surprendre dans sa ferme, mais, pendant qu'il se reposait, la première nuit sous le toit paternel, son frère le tua afin de jouir seul du patrimoine qu'il détenait. Le reste se devine. En sourdine, le corps fut confié à la terre, précisément dans le champ qui longeait la forêt. Mais la victime avait dans sa poche le bulbe d'une plante des

tropiques qui poussa son jet comme un doux gage de résurrection, et sa superbe fleur devint révélatrice du crime odieux commis par le fermier »⁴⁵.

« Tu mets devant toi nos fautes et à la lumière (Dans la Bible dite « à la colombe », une note en bas de page précise : « litt. : *au luminaire*, comme l'on dirait aujourd'hui : *sous le projecteur* ») de ta face ce que nous dissimulons » (Psaume 90.8). « Dieu jugera par Jésus-Christ les actions secrètes des hommes » (Rom 2.16). « Il y a deux façons de couvrir nos péchés : la façon de l'homme et la façon de Dieu. Si vous cherchez à les cacher, ils ressusciteront un jour ; mais si vous laissez le Seigneur les couvrir, ni le diable ni l'homme ne pourront jamais les retrouver » (D.L. Moody).

« Une des raisons pour laquelle le péché se développe si bien est qu'il est traité comme un chou à la crème plutôt que comme un serpent à sonnettes » (Billy Sunday). Lorsqu'il parle de réveil, l'apôtre Paul évoque le traitement du péché en ces termes : « Ne vous compromettez pas en participant aux entreprises infructueuses des ténèbres. Prenez plutôt parti contre elles, dénoncez leur caractère futile et mauvais. Vous voyez bien ce que je veux dire, car tout ce qui se trame dans le secret est si honteux qu'on n'ose même pas en parler. *Quand on met ces choses à nu, leur véritable nature paraît à la lumière, mais ce qui se laisse éclairer par la lumière est capable de devenir à son tour lumineux...* O toi dormeur, réveille-toi... » (Éph 5.11-14, Parole Vivante). Paul a pris soin de faire précéder ces lignes d'une longue exhortation mettant en évidence toutes sortes de comportements coupables qui attristent le Saint-Esprit (4.17 à 5.10). Le vrai réveil consiste donc à laisser la lumière pénétrante de Dieu dévoiler mes péchés afin que je puisse redevenir moi-même lumineux. Accepter cette lumière parfaite et sans complaisance sur ma vie s'appelle **confesser mes péchés** : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute injustice » (1 Jean 1.9). Confesser est exactement en langue française l'équivalent du verbe grec qui a donné notre mot *homologuer*. Je confesse mon péché lorsque je dis avec Dieu ce qu'il dit, comme il le dit, sans discussion, sans atténuation. Je donne mon plein accord à son verdict, j'homologue son jugement, plaidant coupable sans la moindre réserve pour chaque faute mise en lumière. « Notre part dans le réveil... c'est de faire passer par la Croix chaque aspect de nos réactions et attitudes, de nos habitudes, de nos luttes et problèmes, de nos relations avec les autres. Car bien souvent, le réveil ne consiste pas à accomplir de grandes choses, mais à être purifié de petites choses » (Roy Hession)⁴⁶.

« *Celui qui dissimule ses fautes ne réussit pas, mais celui qui les confesse et les délaisse trouve de la compassion* » (Prov 28.13). Ce verset me remet en mémoire un incident marquant dont Dieu s'est servi pour me faire comprendre plus concrètement le lien étroit entre une confession honnête des fautes commises et la manifestation de la grâce et du pardon de Dieu. La scène se passe en Bretagne, par une belle fin d'après-midi dominical de l'année 1974. Au volant de notre brave Renault 4L, je regagne notre domicile après une magnifique cérémonie d'inauguration à quelque 150 km de là. La voiture est pleine, la joie règne à bord et les refrains succèdent aux refrains, enlevés avec entrain. Un petit avant-goût du ciel... Subitement, ma voix se noue au fond de ma gorge, se brise et s'éteint, laissant place à une sourde angoisse. À ma gauche, sur le bas-côté de la route, jusqu'alors caché par un méchant talus, un casque impressionnant vient de surgir et de capter mon regard. Sous le casque menaçant, un visage sévère surplombe un uniforme austère et des bottes noires et reluisantes : un motard de la gendarmerie nationale ! Une main jaillit pointant un index autoritaire vers le côté droit de la chaussée. Le sombre regard est posé sur moi, insistant et accusateur. Le message est clair et impératif. Les mains moites, le cœur battant la chamade, j'obéis promptement tandis qu'un étrange silence envahit la voiture. Dans ma tête en feu, je vois et revois ma faute, évidente, incontestable... La route était si belle, si large, et il n'y avait pas une seule voiture à l'horizon d'en face... Me voici tout penaud, les jambes en coton, comme un jeune écolier pris en faute, en face de ce grand monument vivant qui incarne la loi. Manifestement, il a le physique de l'emploi. Il m'observe, me scrute, me dévisage, prend mes mesures tandis que sa voix grave, comme entrée en matière, laisse tomber deux mots : « et alors ! ». Je crois lui avoir répondu, timide et terriblement embarrassé : « eh oui ! ». À sa brève requête, tout tremblant je lui offre mes papiers et subis alors un interrogatoire serré qui me

⁴⁵ Extrait d'un ancien traité reproduisant une causerie biblique radiodiffusée.

⁴⁶ R. Hession, *Réveil aujourd'hui*, Télos, 1976, p. 6-7.

semble durer une éternité. Au cœur de ce dialogue étrange et inhabituel où je brille par l'excellence de mon infériorité, une question bien ajustée fait mouche, heurtant ma sensibilité exacerbée :

– Sur quelle distance avez-vous chevauché la ligne médiane ?

Je réfléchis, évalue rapidement... ; il me faut répondre sans détours ! Courageusement, je me jette à l'eau :

– Quinze à vingt mètres...

– Je vais devoir verbaliser...

Sous le choc, je me crispe un peu plus... Puis il questionne encore, enregistrant mes réponses avec une attention soutenue, examinant plus attentivement mon permis, reparlant de procès-verbal, pesant et soupesant... Je commence à oser espérer un peu de clémence, d'autant plus que sur ma carte grise figure ma profession : pasteur. Mais peut-être suis-je à ses yeux une des brebis galeuses de ma corporation ? Ai-je affaire à un anticlérical viscéral ? Impossible ! Il m'aurait déjà exécuté avec une joie féroce. Dans la voiture l'équipe qui chantait s'est mise à prier avec instance, je l'apprendrai tout à l'heure... Au bout d'un moment qui m'apparaît une éternité, son regard s'adoucit et j'entends alors sa voix résonner comme un doux cantique :

– Allez, vous pouvez partir ! Avec un léger sourire, il ajoute aussitôt :

– Mais essayez de ne pas aller trop vite au ciel !

L'allusion est claire, le mot est juste, la leçon bien envoyée, le message est aussitôt reçu et décrypté sans peine. Mon cœur subitement en fête carillonne à toute volée. Je ne vois plus l'uniforme, le représentant inflexible de la loi, le juge brandissant le code pénal. En un instant la glace a fondu entre nous. Un fossé vient de se combler. Une métamorphose vient de s'opérer sous mes yeux. Je découvre un homme généreux qui vient de me faire une fleur alors que rien ne l'y obligeait, bien au contraire... Je me retiens de lui sauter au cou pour l'embrasser ; s'il le prenait mal, cela pourrait me valoir une contravention ! Je lui exprime donc sobrement ma gratitude avec un regard qui en dit plus qu'un beau et long discours et réintègre mon carrosse, plus heureux qu'un roi. La 'cour' applaudit en chœur, transportée de bonheur et soulagée elle aussi.

Tandis que la voiture, dans les règles de l'art, dévore sagement des kilomètres de ruban asphalté, je médite sur l'incident et Dieu parle à mon cœur. Une conversation s'engage entre lui et moi. Elle va marquer un tournant dans ma compréhension du message de la Croix. Tentons de reconstituer ce dialogue dans ses grandes lignes à partir des pensées clés qui le dominèrent et s'imprimèrent profondément en moi cet après-midi-là :

– « Maurice, réalises-tu la valeur du code de la route et la nécessité de le respecter lors de tes déplacements ?

– Oui, Seigneur, cette loi est une sauvegarde pour chacun, un moyen de protéger ma vie et celle des autres... Bien sûr, elle n'est pas parfaite comme tout ce qui vient des hommes..., mais je crois comprendre où tu veux en venir ! Je pense à ce verset qui dit que ta loi est sainte et que ton commandement est saint, juste et bon (Rom 7.12).

– As-tu bien compris pourquoi le gendarme te posait toutes ces questions ?

– Oui, Seigneur, il voulait voir si j'allais plaider coupable ou non.

– Et encore ?

– J'aurais pu plaider coupable, mais en trichant sur les faits, en diminuant les distances, en inventant des circonstances atténuantes... J'ai été tenté de le faire, mais tu m'en as gardé...

– Il se serait alors montré des plus sévères et ne t'aurait pas épargné ! Il tenait donc à ce que tu confesses exactement ta faute telle qu'il l'avait vue se dérouler pratiquement sous ses yeux. Il voulait que tu *homologues* son diagnostic sur ta conduite et que tu plaides coupable sans la moindre réserve. Maintenant, que penses-tu de sa clémence envers toi ?

– J'ai tout d'abord été bouleversé par ce passage instantané de la loi à la grâce en quelque sorte. Jamais jusqu'ici je n'avais aussi clairement compris la parole de Paul dans Galates 3.24 : « La loi a été comme un gardien chargé de nous conduire au Christ pour que nous soyons déclarés justes devant Dieu par la foi ».

– Comme tu as plaidé coupable, la loi s'est en quelque sorte effacée devant la grâce. Elle t'a jeté dans les bras de la grâce pour que tu sois pardonné. Elle a ainsi rempli une de ses principales fonctions. Bien sûr, dans ta situation de tout à l'heure, le gendarme n'était pas tenu de prendre en

compte ton attitude, ta profession... Il aurait pu verbaliser quand même. Il t'a simplement fait une fleur ! Il faut dire que cela ne lui a rien coûté non plus !

– Peut-être s'est-il même rattrapé durant les heures suivantes... en se défoulant sur d'autres conducteurs ! Effectivement, ça n'a rien changé à sa vie... Il n'est pas passé au tribunal, n'a pas payé d'amende et n'est pas allé en prison à ma place. Père, en remontant dans la voiture, j'ai beaucoup mieux compris que tu avais agis de manière totalement différente à mon égard. Il y avait en quelque sorte un procès-verbal attestant ma culpabilité et ma condamnation au regard de ta loi. Ton verdict était clair et net ; je méritais la sanction suprême, la mort éternelle. Mais, tu as eu compassion de moi et tu as envoyé ton Fils bien-aimé au tribunal où il a endossé le procès-verbal qui me condamnait et a volontairement plaidé coupable à ma place. Comme il était irréprochable devant la loi, sans casier judiciaire, il s'est substitué à moi acceptant de subir la peine capitale qui m'était réservée. Il a donc été exécuté publiquement par le supplice redoutable de la crucifixion sur une colline située hors des portes de Jérusalem. Tu as agréé ce sacrifice suprême parfaitement suffisant pour payer ma dette et tu as ressuscité ton Fils qui est venu s'asseoir à ta droite. Désormais, quiconque vient à toi tel qu'il est, plaide entièrement et sincèrement coupable, et reconnaît ton Fils comme son unique Sauveur est totalement pardonné, acquitté, affranchi du péché et reçoit la vie éternelle, celle de Jésus-Christ lui-même. Cette autre affirmation de l'apôtre Paul me revient en mémoire : « Il nous a pardonné toutes nos fautes. Car il a annulé l'acte qui établissait nos manquements à l'égard des commandements. Oui, il l'a effacé, le clouant sur la croix » (Col 2.13-14).

– Maurice, tu es mon enfant, tu m'appartiens. J'ai payé très cher pour que tu sois entièrement à moi, pour que tu vives continuellement avec moi et pour moi. Attache-toi à mon Fils, connais-le de mieux en mieux, fais de lui tes délices et laisse-le diriger tes pas dans sa volonté jour après jour. Puise tes forces continuellement dans la grâce toute suffisante de Jésus-Christ. Et chaque fois que tu viens à t'éloigner tant soi peu de moi, souviens-toi aussitôt du motard de la gendarmerie nationale ! Sois attentif aux indications du Saint-Esprit qui habite en toi depuis que tu t'es donné à moi. Dès qu'il siffle dans ton cœur, arrête-toi et *reviens à moi* en passant par la Croix. Plaide coupable aussitôt sans discuter, reconnais ta faute, *homologue-la* et décharge-toi d'elle au pied de la Croix, demande moi sincèrement pardon. À cause du précieux sang de mon Fils bien-aimé versé pour toi, je te ferai grâce chaque fois tu reviendras ainsi à moi et je marcherai de nouveau pleinement avec toi. »

La Croix est aussi le lieu où la grâce de Dieu éclate dans sa perfection absolue. La vérité y explose au sujet de l'amour fantastique de Dieu et de sa grâce inouïe envers l'humanité coupable à laquelle j'appartiens. Là, je réalise le prix très élevé de la grâce de Dieu. Elle n'est pas à bon marché ! Ce n'est pas du toc ni de la poudre aux yeux. Elle est pétrie de larmes et d'angoisses, de coups et de crachats, de moqueries et d'injures, de sueur, d'épines et de sang, d'intenses supplications et de pardon, d'abandon et de solitude absolue. Elle jaillit triomphante, dans toute sa beauté céleste, d'une mort volontaire ignominieuse mais parfaitement expiatoire, celle du Saint, du Juste, du Fils de Dieu. Oh ! combien le rachat de mon âme est cher (Psaume 49.8).

À la Croix, la lumière divine n'éclaire pas uniquement le péché dans toute son horreur, mais aussi, heureusement, le sang précieux de Jésus-Christ qui élimine mes fautes au fur et à mesure qu'elles sont *homologuées* et délaissées : « Si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière,... le sang de Jésus son fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1.7). Le rédacteur inspiré de l'épître aux Hébreux affirme que le sang de l'aspersion parle mieux que celui d'Abel (12.24). La voix du sang de ce fils innocent assassiné par son frère haineux à l'aube de l'histoire de l'humanité criait du sol jusqu'à Dieu, hurlant continuellement à la face du ciel un seul mot : « vengeance ! vengeance ! vengeance ! » Il s'élevait comme un appel à la justice et au jugement de Dieu. Mais le sang de Jésus-Christ proclame à qui veut l'entendre et le croire pour lui-même sur toute la terre : « pardon ! pardon ! pardon ! » Il dirige les cœurs humiliés et brisés, et les consciences troublées et souillées vers l'infinie miséricorde de Dieu, toujours prêt à accorder son pardon à ceux qui, sans aucun détour, plaident coupables et déposent leurs péchés à la Croix.

« Comme la mer avide cherche le long des récifs une ouverture dans laquelle se jeter, et qu'elle bouillonne jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée, ainsi l'amour de Dieu attend impatiemment à l'extérieur de notre cœur jusqu'à ce que nous l'ouvrions à la confession et à la repentance. Dieu pardonne ensuite, non chichement et à contrecœur, mais royalement, abondamment, gracieusement.

Son pardon est digne de sa personne, proportionné aux ressources de son être glorieux et selon les richesses de sa grâce. Il fait plus que pardonner : il oublie. Il fait plus qu'oublier : il fait sonner les carillons de la fête... Il fait encore plus que cela : il incruste des joyaux dans les cicatrices de nos péchés - là où le péché a abondé, sa grâce a surabondé - et tout cela à cause du sang qui a libéré cette abondance de miséricorde » (F.B.Meyer).

Combien Charles Spurgeon, le prince des prédicateurs, a eu raison de dire : « Enlevez le sang et le christianisme meurt ». Ces lignes me remettent en mémoire le rêve accablant de Martin Luther qui se voyait comme devant un tribunal, accusé par Satan. Ce dernier n'inventait rien, énumérant une liste écrasante de péchés effectivement commis. Mais, au cœur de ce terrible cauchemar, Luther se souvint subitement de la merveilleuse promesse de 1 Jean 1.9 qu'il brandit aussitôt à la face de l'Ennemi. L'Accusateur quitta immédiatement la barre et Luther se retrouva assis dans son lit, ayant été réveillé sous l'effet de la joie produite par un tel dénouement.

« Israël, reviens à l'Éternel, ton Dieu,
car tu as trébuché par ta faute.
Prenez avec vous des paroles (de repentance),
et revenez à l'Éternel.
**Dites-lui : Pardonne toute faute,
et reçois-nous favorablement !**
Nous t'offrions, au lieu de taureaux,
(l'hommage de) nos lèvres.
L'Assyrien ne nous sauvera pas.
Nous ne monterons pas sur des chevaux
Et nous ne dirons plus à l'ouvrage de nos mains : Notre Dieu !
Car auprès de toi l'orphelin trouve de la compassion.
**Je guérirai leur inconstance,
j'aurai pour eux un amour généreux,**
Car ma colère s'est détournée d'eux. »
(Osée 14.2-5)

Chapitre 16 : REVENIR (3)

...Dans une famille

« **Lorsqu'elles entrèrent à Bethléhem, toute la ville fut étonnée à leur sujet** » (1.19). Pour Noémi, Bethléhem n'a pas été un lieu de reproche, mais de pardon et de délivrance, d'accueil et de restauration. Le sang de l'agneau pascal l'attendait depuis plus de dix ans. À la Croix jaillit la guérison ; Dieu y répare généreusement notre infidélité. « Que fait Dieu toute la journée ? » demandait une fillette à sa maman. « Question difficile, ma chérie. Je ne sais pas... Il me semble que Dieu doit passer son temps à réparer ce que nous gâtons. »⁴⁷

En revenant à Bethléhem, Noémi reprenait aussi sa place dans la famille villageoise et dans l'assemblée de l'Éternel. Le départ en Moab avait été comme un accroc dans le tissu des relations humaines qui prévalaient dans ce village agricole et sédentaire où tout le monde se connaissait. L'éloignement géographique avait creusé un fossé naturel, rendant malaisée toute tentative de communication et interdisant toute vraie communion. Chacun n'avait pas perçu de la même manière cet exil en terre étrangère. Là où certains n'y avaient rien trouvé à redire et s'en étaient même fort bien accommodés, d'autres avaient plus ou moins ouvertement exprimé leurs regrets. Les uns avaient chaleureusement applaudi y voyant la marque du bon sens et du courage, les autres avaient sévèrement réprouvé ce qu'ils considéraient comme une marque d'abandon et d'infidélité notoire. Tout départ de ce genre ne pouvait que faire parler et créer des remous et des courants contraires. Après tout, n'était-ce pas aussi une manière comme une autre de tuer le temps et de tenter d'oublier un peu sa misère ? De retour au pays, Noémi allait devoir renouer des liens, jeter de nouveaux ponts, faire fondre la méfiance cachée au fond de certains cœurs. Il lui fallait reprendre des mesures, retrouver la communion perdue, tisser de nouvelles amitiés et reconstruire une solidarité brisée. Son honnête confession, à l'entrée du village, avait donc une double dimension, verticale et horizontale à la fois. Son aveu prononcé humblement devant Dieu et devant les hommes ne pouvait que faciliter sa réinsertion dans la grande famille bethléhémite.

Le Seigneur Jésus a tenu à souligner par deux fois la double dimension du retour du fils prodigue sous le toit paternel : « Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi » (Luc 15.18,21). Ainsi en est-il dans tout réveil authentique qui se traduit non seulement par le rétablissement de ma relation personnelle avec le Seigneur, mais aussi par celui de ma relation perturbée, avec mon prochain. Tout recul spirituel entraîne dans son sillage des dégâts d'ordre personnel et relationnel plus ou moins importants. Les sombres nuages de l'insatisfaction et de l'amertume arrosent de leurs pluies acides tout le territoire qu'ils parcourent jour après jour. Famille, collègues, voisins, amis, frères et sœurs de l'église en ressentent tôt ou tard les effets néfastes. Laisser-aller en matière de conduite, esprit de jugement se traduisant en médisance et calomnie, querelles et colères qui s'accumulent et se multiplient... sont autant de 'Tchernobyl' (ce mot russe signifie *absinthe* !) pollueurs, contaminant les eaux souterraines du cœur infidèle, empoisonnant les sources et les fontaines qui jaillissent au dehors, muant les fleuves et les rivières des relations humaines en un flux mortifère. Plus s'allonge la durée de l'éloignement rétrograde, plus longtemps dure aussi l'émission des radiations destructrices et plus le poison sécrété par l'infidélité peut étendre le rayon d'action de son programme de mort. ***Tout Retour sérieux inclut donc inévitablement des dimensions de Réparation et de Réconciliation qui seront autant de preuves tangibles d'une vraie Repentance.***

« Nous placer dans cette lumière (celle qui jaillit de la vie de Jésus)⁴⁸, c'est nous voir tels que nous sommes devant le Dieu trois fois saint, dans le brisement et l'humiliation. Marcher avec Jésus, c'est vivre dans cette lumière en reconnaissant toutes nos fautes. La haine, l'orgueil, les sentiments de supériorité et la complaisance envers soi-même disparaissent alors sous un nouveau flot : l'horreur de soi-même. On ne sait plus de quel côté se tourner si ce n'est vers l'unique refuge de

⁴⁷ C.-L. de Benoît, *Mais je te bénirai*, L.L.B., pp. 32-33.

⁴⁸ C'est nous qui précisons, en fonction du contexte immédiat de cet extrait de livre.

tous les pécheurs : la croix, et là il n'existe pas de favoritisme. Le Christ ainsi élevé nous attire à lui, et plus nous nous approchons de lui, plus nous nous approchons les uns des autres. C'est une authentique réalité : le pécheur s'exposant lui-même à l'amour expiatoire et salutaire du Rédempteur peut être purifié par son sang. Alors, par la puissance de sa résurrection, il peut être rempli de la même qualité d'amour qui se répand sur tous et ne rejette personne, qui souffre, se sacrifie, et rachète. Aucune barrière ne peut résister à cet amour. Il triomphe de la supériorité raciale, de la haine tribale, de la revanche, de la peur, des malentendus, de la jalousie. Il manifeste une fidélité simple qui unit et qui surpasse tous les engagements de partis et annule toutes les autres divisions. Ce fut cela, le réveil, et il en sera toujours ainsi » (Patricia St John)⁴⁹.

Au temps de Malachie. Avant de s'enfermer dans un silence qui va durer quatre siècles, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, Dieu s'adresse une dernière fois à un peuple d'Israël de nouveau plongé dans le mal jusqu'au cou. L'impiété et tous ses corollaires, formalisme religieux, sorcellerie, adultère, exploitation du faible, fraude... règnent en maître d'un bout à l'autre du pays. La population corrompue va même jusqu'à rendre l'Éternel responsable de tous ses maux, faisant preuve d'une insolente ingratitude envers lui. Pourtant, par l'intermédiaire du prophète Malachie, l'appel divin à revenir retentit une ultime fois sous le ciel sombre de Juda : « *Revenez à moi, et je reviendrai à vous, dit l'Éternel des armées* » (Mal 3.7). Sceptique et méprisant, le peuple riposte par une interrogation hypocrite : « *En quoi devons-nous revenir ?* ». Dieu répond aussitôt en abordant de front la question du paiement des dîmes, domaine dans lequel Israël est coupable de tromperie et de vol envers lui : « *Vous me frustrez... sur la dîme et le prélèvement ! Vous êtes frappés par la malédiction et vous me frustrez, la nation tout entière* » (v. 8-9). Parce que les temps sont difficiles chacun garde pour soi une partie des offrandes destinées au temple de l'Éternel. Certains vont même jusqu'à se débarrasser des animaux volés ou mutilés, aveugles, malades, boiteux ou infirmes en les amenant au temple pour les offrir sur l'autel des sacrifices (1.7-8, 13-14). Un retour sérieux vers le Seigneur se traduira donc par une obéissance volontairement manifestée en matière de libéralité et par un renouveau de confiance active en sa fidélité qui pourvoit à tous les besoins de ses enfants : « *Apportez à la maison du trésor toute la dîme, afin qu'il y ait des provisions dans ma Maison ; mettez-moi de la sorte à l'épreuve, dit l'Éternel des armées. Et vous verrez si je n'ouvre pas pour vous les écluses du ciel, si je ne déverse pas pour vous la bénédiction, au-delà de toute mesure. Pour vous je menacerai celui qui dévore, et il ne vous détruira pas les fruits du sol, et la vigne ne sera pas stérile dans vos campagnes... Toutes les nations vous diront heureux, car vous serez un pays de délices, dit l'Éternel des armées* » (v.10-12).

Au tout début du XX^e siècle. En 1904, un grand réveil commença au pays de Galles. Le lundi soir 31 octobre, Evan Roberts, principal instrument de ce réveil, se retrouva avec dix-sept personnes après la réunion de prière des adultes. Il leur parla en ces termes : « *J'ai un message de Dieu pour vous. Vous devez confesser à Dieu tous les péchés dont vous avez connaissance, et réparer le mal commis à autrui. Deuxièmement, vous devez vous défaire de toute habitude douteuse. Troisièmement, vous devez obéir avec promptitude au Saint-Esprit. Enfin, vous devez témoigner ouvertement de votre foi en Christ* ». Dieu se servit de ce court message pratique pour convaincre et enflammer de très nombreux cœurs.

1973, sur une petite île anglo-normande. Du jeudi 22 au dimanche 25 février 1973, je donnais une série d'études bibliques sur le réveil, dans l'église anglicane évangélique de St-Héliier, ville principale de l'île de Jersey. J'avais choisi d'évoquer l'itinéraire de Noémi. La dernière réunion du dimanche soir fut inoubliable. Dès la fin du message, de nombreux croyants se levèrent spontanément pour se demander aussitôt mutuellement pardon. Plus personne n'avait conscience du temps qui passait. Nous étions en présence d'une visitation profonde et évidente du Saint-Esprit restaurant, vivifiant, réparant, rétablissant des relations brisées.

La réparation peut concerner des fautes anciennes qui n'ont jamais été traitées sérieusement, preuve en est ce court article paru le 29 janvier 1971 dans le quotidien régional « *Le Progrès de Lyon* » : « *Longtemps cette commerçante de la Croix-Rousse, à Lyon, se souviendra de*

⁴⁹ Patricia St John, *op. cit.*, p. 322.

cet homme jeune venu lui confesser qu'il était un voleur. Alors qu'elle s'apprêtait à servir ce client, entré depuis quelques instants, elle l'entendit prononcer timidement, avec une certaine gêne, des paroles qui lui parurent bien étranges :

- *Je viens, Madame, réparer le mal que je vous ai fait.*

- *Le mal ?*

- *Oui, Madame. Il y a une dizaine d'années, j'avais à peine seize ans, j'ai volé un manteau de cuir. Depuis je suis devenu un bon chrétien. Aujourd'hui, je veux vous rembourser, parce que je ne peux plus vivre avec ce poids sur ma conscience. Voici l'argent... »* Le diable se sert souvent de l'usure progressive de la mémoire par le temps qui passe pour nous plonger dans l'illusion trompeuse de l'effacement de nos fautes par les années qui s'écoulent. Or, s'il est bien vrai que le temps atténue le mordant, le sentiment de gravité et le souvenir de nos actes coupables, il ne peut en aucun cas les effacer ni purifier notre conscience de la souillure du péché. Seul, le sang de Jésus-Christ efface toutes nos iniquités !

La réparation peut aussi être en relation avec des 'petites' fautes habituelles sur lesquelles nous passons avec légèreté. Voici le contenu d'une lettre envoyée à la Présidence de la République française, au palais de l'Élysée par un garçon âgé de 8 ans : « *À sa majesté, le Président de la République. Monsieur le Président. Il n'y a pas très longtemps, j'ai collé deux timbres déjà utilisés sur une enveloppe. Je ne sais pas si je l'ai fait plus de deux fois, mais je crois, pas plus de trois fois. Depuis, j'ai donné mon cœur à Jésus et je vous renvoie douze timbres pour être bien sûr. Je vous demande de me pardonner, votre Majesté, et je vous promets de ne plus recommencer.* ». Cette réparation se situe dans la suite immédiate d'une conversion personnelle à Jésus-Christ. Mais l'exemple n'est pas moins valable pour notre marche quotidienne avec le Seigneur. Vous aurez remarqué qu'il s'agit ici d'une **réparation généreuse** et non d'un acte d'avarice tout juste destiné à tranquilliser quelque peu la conscience. Cela me rappelle l'histoire d'un percepteur américain qui reçut un jour une lettre anonyme au contenu surprenant. L'expéditeur lui avouait qu'ayant fraudé dans sa déclaration d'impôts sur le revenu, il était troublé dans sa conscience au point d'en avoir perdu le sommeil. Il terminait sa lettre avec ces mots : « *Ci-joint cinquante dollars. Si, après cela, je n'arrive toujours pas à dormir, je vous enverrai le reste* ».

Repères bibliques. Il vaut la peine de citer ici le texte de Lévitique 5.21-24 dans lequel Dieu précise à Moïse la dimension de réparation étroitement associée au sacrifice de culpabilité : « *Lorsque quelqu'un péchera et commettra une infidélité envers l'Éternel en mentant à son compatriote au sujet d'un dépôt, d'une valeur remise en mains ou d'un vol, ou bien en commettant une extorsion envers son compatriote, en niant avoir trouvé un objet perdu, ou en faisant un faux serment au sujet de l'un de tous les péchés que l'homme peut commettre ; lorsqu'il péchera ainsi et se rendra coupable, il rendra l'objet qu'il a volé ou extorqué, le dépôt qui lui avait été confié, l'objet perdu qu'il a trouvé, ou la chose quelconque sur laquelle il a fait un faux serment. Il le restituera en sa totalité, y ajoutera un cinquième et le remettra à son propriétaire, le jour même où il offrira son sacrifice de culpabilité* ». Ce passage, parmi d'autres (Exode 22, par exemple), établit clairement le principe d'une juste réparation comme fruit d'une vraie repentance, toutes les fois où cela entre dans le domaine du possible. La loi mosaïque précisait même que s'il n'y avait plus personne qui ait droit à la restitution d'un objet mal acquis, le coupable ayant confessé sa faute devait remettre cet objet à l'Éternel, en le déposant entre les mains du sacrificateur (Nomb 5.5-8). Dans son excellent livre intitulé « *Le pardon et l'oubli* », Jacques Buchhold précise le sens profond de la réparation : « *Son but n'est pas d'acheter le pardon mais de restaurer la justice, dans la mesure du possible, ainsi que la confiance. Le pardon le plus sincère s'accompagne souvent de méfiance. Et ceci d'autant plus que l'offense s'est répétée. L'offenseur doit prouver, par sa volonté de réparer le mal qu'il a fait, qu'il est digne de confiance et que la relation restaurée n'est pas un piège pour l'offensé* »⁵⁰.

Le jour où Zachée, le chef des percepteurs de Jéricho reçut Jésus dans sa maison, on l'entendit prononcer des paroles révolutionnaires... sur les lèvres d'un collecteur d'impôts ! Cet homme haï, redouté et méprisé à la fois, ce collaborateur des Romains qui s'en mettait plein les poches fut

⁵⁰ J. Buchhold, *Le pardon et l'oubli*, Sator, p. 161.

complètement retourné par l'amour de Jésus venant loger chez lui, l'homme pécheur'. Sa repentance immédiate et profonde le conduisit à prendre aussitôt l'engagement solennel, en présence de son Seigneur, de partager ses biens avec les pauvres et de réparer généreusement le mal commis à autrui en rendant le quadruple à chaque personne lésée (Luc 19.1-10).

Témoignage. Il y a bien des années de cela, j'ai été touché par un témoignage reproduit dans une ancienne revue ; en voici le contenu : « *Un jour que mon oncle, chef du village, siégeait entouré de ses courtisans, un homme vint se prosterner devant lui selon l'usage africain. Propriétaire de nombreux troupeaux, cet homme était connu pour pratiquer le culte des morts. Il était venu avec huit vaches qu'il avait laissées à une vingtaine de mètres derrière lui.*

– *Je suis venu dans un but précis, dit-il.*

– *Que représentent ces vaches ? demanda le chef*

– *Elles sont à vous.*

– *Que veux-tu dire par « elles sont à moi ? »*

– *Eh bien, elles sont à vous parce que, lorsque je gardais vos troupeaux, j'ai volé un jour quatre vaches ; maintenant elles sont devenues huit, donc je vous les ramène.*

– *Qui t'a arrêté ?*

– *Nul homme, mais Jésus, lui, m'a arrêté. Voici vos vaches. Personne ne sourit; le silence tomba sur l'assemblée... Mon oncle voyait bien que cet homme était en paix avec lui-même et qu'il rayonnait de joie.*

– *Vous pouvez me jeter en prison ou me donner la bastonnade, mais je suis libéré. Jésus m'a rencontré et je suis un homme libre.*

– *Eh bien ! si Dieu a fait tout cela pour toi, qui suis-je pour te mettre en prison ? Retourne chez toi.*

Ayant été mis au courant de cette affaire, je me rendis chez mon oncle quelques jours plus tard et, dans la conversation, je glissai cette phrase :

– *J'ai appris que tu as reçu huit vaches en cadeau.*

– *C'est exact, répondit-il.*

– *Alors tu dois être heureux ?*

– *Pense donc ! Depuis que cet homme est venu, je ne peux plus dormir. Pour connaître la paix qu'il possède, ce n'est pas huit mais cent vaches qu'il me faudrait rendre. »*

Dans certaines situations graves, compliquées et délicates, le croyant qui revient au Seigneur aura la sagesse, avant d'entreprendre quoi que ce soit, de partager son problème avec les responsables de son église ou avec un aîné dans la foi reconnu pour sa maturité spirituelle. Dans la réflexion et la prière, ils prendront le temps de rechercher ensemble la volonté de Dieu qui saura les orienter vers la solution qui le glorifiera de la meilleure manière. Cette sage précaution privera Satan de la possibilité de plonger tel croyant repentant dans un profond découragement parce qu'accablé par les conséquences graves de son éloignement du Seigneur. Elle permettra aussi d'éviter certaines maladroites, des erreurs parfois graves et d'autres réactions préjudiciables d'un 'réparateur' naïf ou peu réfléchi, tenté de faire preuve d'un zèle sans intelligence.

La réparation se traduira bien souvent par une démarche centrée sur le pardon et la réconciliation. Si mon frère a quelque chose contre moi, Jésus me presse d'aller **promptement** me réconcilier avec lui (Matt 5.21-26). Peut-être ai-je manqué de tact ou me suis-je emporté, le blessant par la dureté de mes mots et la vivacité de ma réaction ? Mon refus de lui demander pardon, d'emprunter la voie qui conduit à une vraie réconciliation, rompt ma communion avec Dieu qui se voit obligé de refuser mon adoration et l'offrande de ma vie à son service. L'offense non traitée rapidement et correctement distille son venin, empoisonne les relations et génère une multitude d'autres maux destructeurs : « Telle une tique, l'offense s'accroche à notre mémoire : elle se nourrit de notre sang et de notre énergie, interdit l'oubli et infecte notre blessure de haine et de rancune. Elle plonge inévitablement le croyant dans la crise du pardon » (J. Buchhold)⁵¹. C'est pourquoi, si je suis

⁵¹ J. Buchhold, *op. cit.*, pp. 1-2.

l'offensé, je me souviendrai de cette autre parole de Jésus : « Lorsque vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos fautes... » (Marc 11.25-26). Dieu m'ayant généreusement fait grâce en Christ, je suis appelé à marcher sur ses traces par la puissance du Saint-Esprit.

Dans cette double perspective de la grâce à demander et à exercer, l'exemple d'Abigaïl, femme de bon sens est à méditer. Prenant la place de son mari qui s'était très mal conduit, elle vint **au plus vite** au-devant de David dévoré d'un esprit de vengeance et décidé à passer toute sa maison au fil de l'épée. Elle plaida coupable, sut parler avec tact au cœur du futur roi d'Israël et réussit à l'empêcher de devenir un criminel répondant au mal par le mal : « Abigaïl prit **vite** deux-cent pains... elle descendit **vite** de l'âne... Puis, se jetant aux pieds de David, elle dit : À moi la faute, mon Seigneur !... Si tu n'étais **vite** venue au-devant de moi... Abigaïl se releva **vite**... » (1 Sam 25). «... Va *d'abord* te réconcilier avec ton frère... Arrange-toi **promptement** avec ton adversaire... » (Matt 5.24-25).

Été 1986. Deux bateaux entrent en collision sur la Mer Noire. Des centaines de passagers sont précipités dans l'eau glacée et la mort frappe durement, non par suite de conditions météorologiques épouvantables ou d'incidents mécaniques graves, mais à cause de l'entêtement orgueilleux et criminel de deux capitaines. **Aucun des deux hommes**, pourtant conscients du danger lié à l'approche de l'autre bateau sur la même voie, **ne voulait céder le premier** pour libérer la route. Lorsqu'ils ont enfin réalisé leur folie, il était trop tard.

Mardi 14 mars 1989 : un ami vient me chercher en voiture dans un des quartiers des Abymes, ville importante située à proximité de Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe. Nous empruntons une ruelle très étroite lorsque, dans un virage, une voiture surgit en sens inverse. Nous nous apprêtons à faire marche arrière, mais le rétroviseur nous envoie un message éloquent : « impossible ! ». Nous voilà donc coincés et dépendants du bon vouloir des deux automobilistes qui nous encadrent. Lequel va céder avec élégance ? Hélas, très vite le ton monte entre les deux chauffeurs récalcitrants qui refusent obstinément de reculer un peu et de se garer pour libérer la ruelle. Nous commençons à éprouver quelques craintes ! Allons-nous être aux premières loges pour le pugilat qui semble se préparer ? Non, car l'altercation finit par trouver un dénouement inattendu. Furieux et maugréant, chacun des deux conducteurs ferme les portières de sa voiture à clef et s'en va de son côté. Maintenant, c'est nous qui sommes en fâcheuse posture car l'attente peut durer longtemps ! Au bout d'une vingtaine de minutes, mon ami décide de partir à la recherche d'un de nos geôliers, en l'occurrence celui qui nous a semblé le moins méchant des deux. L'ayant trouvé et convaincu de faire quelques mètres en marche arrière et une toute petite manœuvre, nous sommes enfin libres grâce à quelques secondes de bonne volonté et filons soulagés vers notre lieu de rendez-vous.

Août 1989. J'ouvre une lettre en provenance de Guadeloupe ; en voici un court extrait : « *Votre lettre est arrivée au bon moment, car la semaine qui précédait l'arrivée du courrier, j'ai eu un conflit avec un frère et je ne voulais pas reconnaître mon erreur. De plus, l'origine de ce conflit provenait du fait que j'avais mal compris certains de ses propos. Il m'exhortait et me conseillait alors que j'avais compris qu'il m'accusait et se sentait supérieur à moi. J'avais résolu de ne plus adresser la parole à ce frère, mais Dieu a décidé autrement en me disant : « tu dois demander pardon à ce frère car ton attitude vis-à-vis de lui ne me plaît pas ».* Bien sûr, je n'ai pas obéi tout de suite ; il a fallu que votre lettre arrive pour que je me décide. Alors, je rends gloire à Dieu pour cela. Il a utilisé tous les moyens pour me reconduire sur la voie droite... ».

Que de conflits qui s'éternisent et s'aggravent à cause de notre orgueil imbécile **refusant de faire le premier pas**. Combien de querelles conjugales ayant des peccadilles pour origine finissent par ériger des murs épais de haine tenace et provoquer des blessures graves parce que chacun des deux conjoints campe obstinément sur ses positions et veut absolument avoir le dernier mot. Et ces fossés qui se creusent de plus en plus profondément entre membres de la même famille ou de la même église parce que **personne ne veut aller vers l'autre en premier pour demander pardon**. « *L'orgueil a été la principale cause de détresse dans chaque nation et*

chaque famille depuis que le monde est monde. D'autres vices peuvent rassembler des individus ; vous pouvez trouver une bonne camaraderie, des plaisanteries et de l'amitié parmi les ivrognes et les débauchés. Mais l'orgueil implique toujours l'inimitié, il est l'inimitié... » (C.S. Lewis).

Mars 1982. Six soirs durant, la principale église évangélique de Cayenne, en Guyane française, est réunie à l'écoute de la Parole de Dieu. Le message biblique s'adresse à tous, croyants et personnes en recherche, et contient chaque soir une invitation à s'avancer au premier rang pour manifester concrètement le désir de venir ou revenir au Seigneur. À ceux qui s'avancent ainsi, je remets une feuille destinée à les aider dans leur démarche personnelle envers Dieu. Celle destinée aux croyants rétrogrades contient cinq phrases numérotées correspondant à chacune des principales dimensions d'un retour sérieux vers le Seigneur. La troisième phrase est la suivante : « *je m'engage avec sa force à réparer les torts que j'ai causés à mon prochain et à demander pardon à ceux que j'ai offensés* ». Chacune de ces phrases est précédée d'une petite case et les cinq cases sont reproduites sur le talon adresse à remplir et à me remettre pendant la semaine de réunions. Les croyants qui reçoivent cette feuille sont invités à mettre une croix dans les cases correspondant aux démarches par lesquelles ils se sentent personnellement concernées. À l'issue de la cinquième réunion, j'ai entre les mains un certain nombre de talons. Je découvre alors, avec tristesse, que la troisième case est la seule à ne jamais avoir été cochée. Je présente cette situation au Seigneur, lui demandant quel thème aborder le lendemain soir dans le message de conclusion. La réponse est claire : **l'orgueil**. Le sujet n'a rien d'enthousiasmant... Pourtant, en cette ultime soirée, le Saint-Esprit est visiblement à l'œuvre dans les cœurs. Nombreuses sont les personnes qui s'avancent au moment de l'appel, l'une d'entre elles me demandant aussitôt de lui rendre son talon pour pouvoir le compléter... en cochant la case trois ! À la fin de la réunion, j'offre mon aide à une croyante rétrograde qui s'est avancée pour remettre sa vie en ordre avec Dieu. Subitement, elle interrompt notre entretien et, reconnaissant ouvertement qu'elle a rendu un mauvais témoignage, elle demande pardon à une voisine de quartier qui s'est avancée elle aussi pour manifester son désir de donner sa vie à Jésus-Christ. Quelle soirée inoubliable !

« Le pardon et la sainteté ne peuvent s'obtenir qu'à la condition d'une sincérité absolue chez le pécheur repentant ; et cette sincérité se montre par le désir ardent, irrésistible, que le Saint-Esprit crée en lui, de confesser son péché. Confesser, cela veut dire avouer, et la conséquence de cet aveu, c'est la réparation. L'aveu doit être fait à celui ou à ceux qui ont été lésés par la faute commise : à Dieu d'abord, car c'est lui, toujours, le premier offensé ; puis aux hommes à qui nos péchés ont nui, ou ont pu nuire. Tout mouvement de Réveil est un mouvement de repentance, et donne lieu, souvent sans qu'on le désire spécialement, à des confessions et à des réparations » (R. Saillens).

« Lorsque je dis au méchant : Oui, tu mourras !
s'il se détourne de son péché et pratique le droit et la justice,
si le méchant rend le gage, restitue ce qu'il a dérobé,
suit les prescriptions qui donnent la vie,
sans commettre l'injustice,
oui, il vivra, il ne mourra pas.
On ne se souviendra d'aucun des péchés qu'il a commis ;
il pratique le droit et la justice, oui il vivra ».
(Ézéchiel 33.14-16)

QUATRIÈME PARTIE : Une victoire stratégique

17. RECOMMENCER (1) « *Un fils est né à Noémi !* »

18. RECOMMENCER (2) *Et raconter !*

Chapitre 17 : RECOMMENCER (1)

« *Un fils est né à Noémi !* »

« **Elles arrivèrent à Bethléhem au début de la moisson des orges** » (Ruth 1.22). Nous l'avons remarqué, cette petite précision, apparemment banale, est pourtant riche d'heureuse signification. Ce début de moisson, parce qu'il coïncide avec l'arrivée inattendue des deux veuves, prend une toute autre dimension. *Il devient un double symbole.*

Pour Ruth, il est le symbole du commencement d'une vie toute nouvelle. Jusqu'alors, cette vie était encore en gestation pendant que la Moabite avançait lentement aux côtés de Noémi, sur le chemin qui monte, monte encore et toujours vers la cité de Bethléhem. Elle avait quitté ses montagnes, son village ou sa vie de nomade bédouine, sa patrie, sa famille, ses dieux... Elle était descendue de plus en plus bas jusqu'au Jourdain qu'elle avait traversé comme on ouvre une porte que l'on referme définitivement derrière soi. Désormais, sa rupture avec le passé était consommée. Puis il lui avait fallu emprunter ce nouveau chemin qui ne faisait que monter et tourner sous les rayons ardents d'un soleil trop généreux. Mais elle savait que chaque lacet la rapprochait de Bethléhem, la maison du pain, que l'Éternel avait visitée.

Maintenant, au bout de ce long voyage, alors qu'elle touche enfin au but, elle observe longuement, à l'abri de son voile, ces hommes et ces femmes dont elle ignore tout, à l'œuvre dans les champs. Son regard capte l'éclair de la faucille qui va et vient sûrement, les tiges se couchant comme à regrets sous le geste tranchant, les gerbes unissant les lourds épis penchants, et elle se voit déjà partageant leur labour. Son cœur est en émoi, tous ses sens en éveil, son regard neuf est celui de la découverte. C'est comme un nouveau livre qu'on ouvre à la première page, toujours avec ce sentiment étrange qu'on éprouve face à l'inconnu. Désormais, Ruth peut s'exclamer vraiment : « Les choses anciennes sont passées ; voici : toutes choses sont devenues nouvelles » (2 Cor 5.17). Alors une pensée germe dans son cœur et s'y installe très vite comme une certitude : « pour commencer, je vais aller glaner dans le champ... de la grâce ». Et elle ne sera pas déçue !

Pour Noémi, ce début de moisson est le symbole d'un Recommencement. Laissons vagabonder un peu notre imagination... Contemplant ce spectacle champêtre, Noémi ne peut être que profondément émue, bouleversée. Lorsque bien des années auparavant, elle avait suivi son mari en Moab pour protéger ses deux garçons si fragiles, rien ne poussait plus dans les champs, grillés, cuits et recuits par un soleil de feu et sous un ciel cruel que désertaient désespérément les nuages porteurs de la pluie vivifiante. Puis l'Éternel était intervenu en faveur de son peuple. Un jour, dont on se souviendrait longtemps, ce ciel vide avait été envahi par des nuages noirs et menaçants, lourdement chargés qui, accrochant les crêtes avaient fini par crever, répandant leur précieux trésor sur les terres assoiffées. Le sol torturé, craquelé et crevassé avait bu goulûment ce breuvage salutaire, en réclamant encore, encore, encore. Les enfants pâles et amaigris étaient sortis, courant et criant, et s'étaient mis à danser et tourbillonner sous la pluie, les mains grandes ouvertes vers le ciel. Les citernes, à sec depuis bien longtemps, avaient refait leur plein. Le village meurtri par la famine s'était remis à vivre et les oiseaux à chanter. Vignes, oliviers, figuiers et amandiers s'étaient habillés de neuf. Quelques chèvres rescapées, faméliques à faire peur, avaient repris le chemin de l'aventure, frémissantes d'espoir. La terre s'était ouverte en tremblant sous le soc acéré et cruel des charrues. Les champs retournés avaient aligné leurs sillons accueillants. Le semeur au pas lent, au geste régulier, ample et généreux avait offert au sol ainsi préparé les milliers de grains précieusement conservés au plus fort de la famine. Et dans la terre ainsi fécondée, le miracle de la vie jaillissant de la mort s'était de nouveau produit. Les pousses avaient surgi, innombrables, mais si fragiles encore. Soleil et pluie étaient tombés d'accord pour travailler de concert à les vivifier. Les tiges se formèrent, souples et vigoureuses, chacune surmontée d'un épi prometteur. Tous en chœur, gonflant et grossissant, puis lourdement chargés, se mirent à ployer dangereusement, appelant avec ardeur la venue des moissonneurs... À la première moisson des orges, après la famine, avait succédé celle des blés. À la famine avait succédé la farine. Les femmes avaient pétri la pâte, préparé

les galettes et allumé les fours. Bethléhem méritait enfin de nouveau son nom : 'la maison du pain'. Combien d'années s'étaient-elles écoulées depuis ces retrouvailles avec la bénédiction de Dieu ? Nous ne le savons pas. Mais Noémi avait sans doute manqué plusieurs saisons de moissons !

Maintenant, sous le regard usé de la veuve éprouvée qui essuie furtivement les larmes perlant au coin de ses yeux fatigués, les lourds épis dorés commencent à tomber sous les coups triomphants des heureux moissonneurs qui avancent en rang. Les premières gerbes dorées se dressent fièrement flanc contre flanc en attendant de rejoindre l'aire où elles seront bien obligées de livrer leurs trésors... *Noémi réalise alors que ce commencement de moisson coïncide avec un grand Recommencement dans sa vie.* À l'aube de la moisson, Noémi prend un nouveau départ. Parce qu'elle est **Revenue** dans la maison du pain, elle est en train de **Retrouver** le **Repos** du cœur. Le **Rétablissement** de sa santé spirituelle est en cours. La **Restauration** de son âme a débuté. Elle commence à **Reconnaître** l'Éternel, le Tout-Puissant, El Chaddaï.

Lorsque le fils prodigue repentant revint à la maison, il fut rétabli dans sa dignité de fils, revêtu de la plus belle robe... Il recommença aussitôt à jouir de tous les biens paternels et retrouva la joie dans la compagnie du père (« ils commencèrent à se réjouir », Luc 15.24). Ce dernier expliqua la raison d'une telle fête au frère aîné scandalisé : « il fallait bien se réjouir et s'égayer, car ton frère que voilà était mort, et il est *revenu à la vie* ; il était perdu, et il est *retrouvé* » (v.32).

Le réveil n'est jamais une fin ; il est toujours un recommencement ! Il n'est pas non plus une fin en soi, un objectif ultime à atteindre, un Everest à conquérir, sans rien au-delà... Sa poursuite acharnée pour le capturer comme un précieux trésor, sa recherche effrénée pour lui-même peuvent en faire un des pires ennemis du disciple de Jésus-Christ. On peut faire des milliers de km et dépenser des sommes faramineuses pour aller le voir au loin, le mesurer, le sentir, l'admirer, le copier et le 'photocopier', s'en imprégner et tenter de l'emporter pour l'importer chez soi. « Petits enfants, gardez-vous des idoles » ; c'est avec cette mise en garde affectueuse et incisive que le vieillard Jean, apôtre du Seigneur, termine sa première épître (5.20). Le réveil peut être rangé au nombre des idoles les plus subtiles lorsqu'il devient plus important que le Seigneur Jésus et s'assoit sur le trône de notre cœur.

Trop nombreux sont les croyants qui visent le réveil pour les bienfaits du réveil, étant plus intéressés par la joie, la paix et toutes les autres bénédictions qui l'accompagnent que par Jésus lui-même. Or, **le réveil est un retour sans condition au Seigneur.** Le fils prodigue n'a pas écrit une longue lettre à son père pour lui dire qu'il voulait bien revenir à condition que sa garde-robe soit renouvelée de fond en comble, une belle bague enfilée à son doigt, un veau gras tué et un festin organisé avec musiciens et danseurs. Avant même de revenir à la maison, sa confession intérieure révèle son état d'esprit et sa motivation profonde : «... je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes employés » (Luc 15.19). Ce jeune homme repentant avait besoin de retrouver son père qu'il avait traité si durement et, profondément conscient de son indignité, il osait espérer qu'il lui donnerait au moins du pain, comme à ses employés. Il n'a pas réclamé du beurre et des croissants ! **Le réveil est un retour vers mon Père céleste et vers son cher Fils Jésus-Christ, le Pain de Vie, celui qui suffit pleinement pour tous mes besoins.** C'est ce qu'a pu affirmer un croyant anonyme qui venait d'expérimenter la toute suffisance de Christ dans l'adversité :

« Suis-je blessé ? Il est le baume.
Suis-je malade ? Il est le remède.
Suis-je pauvre ? Il est la richesse.
Suis-je affamé ? Il est le pain.
Suis-je assoiffé ? Il est l'eau.
Suis-je en dette ? Il est ma caution.
Suis-je dans les ténèbres ? Il est mon soleil et mon bouclier.
Dois-je affronter une tempête et de sombres nuages ?
Il est une ancre sûre et solide.
Suis-je accusé ? Il plaide pour moi parce qu'il est mon avocat.
Oui, dans tous mes besoins, le Christ est mon tout ! »

Ces mises au points indispensables étant faites, partons à la découverte du contenu précis de ce *Recommencement* dans la vie de Noémi. Quelles sont les conséquences heureuses de son retour à Bethléhem Éphrata ?

Du réveil de Noémi à l'éveil de Ruth. Il est fort encourageant de réaliser qu'une semence prometteuse de bon fruit avait déjà commencé à germer secrètement dans un cœur alors qu'elle habitait encore en Moab ! Comment cela a-t-il bien pu se passer ? Pendant ces longues années d'exil, Noémi a certainement bien souvent parlé de son cher village de Bethléhem à ses deux belles-filles. C'était pour elle une manière d'y revenir sans cesse, au moins par la pensée, d'apaiser sa nostalgie et de tenter d'atténuer les sourds reproches qui montaient du fond de sa conscience. Peut-être aussi désirait-elle se protéger ainsi d'une rupture définitive, caressant constamment l'espoir d'un prochain retour dans sa patrie. Je l'imagine bien, répondant avec amour et empressement aux questions de Ruth et d'Orpa, leur décrivant son village et sa région dans les moindres détails et expliquant les coutumes qui y avaient cours, la vie familiale... Elle a dû leur raconter l'histoire de la cité, émaillant ses récits colorés de mille et une anecdotes précieusement conservées dans sa mémoire. Et puis, elle leur a fait découvrir le long parcours mouvementé et sinueux d'Israël à travers les siècles, depuis l'appel d'Abraham, sorti d'Our en Chaldée pour devenir le père de la nation juive, jusqu'à ce si troublant temps des juges dans lequel s'inscrivait son humble existence. Elle leur a expliqué comment l'Éternel, le seul vrai Dieu, l'Unique et le Vivant, s'était progressivement révélé à ses illustres ancêtres, les patriarches Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, puis à tout le peuple d'Israël. Avec une profonde tristesse, elle leur a avoué l'infidélité croissante de sa nation, les hauts et les bas continuels du temps des juges où, hélas, chacun faisait ce qui lui semblait bon. Et, parce qu'elle était droite de cœur et n'aimait pas les masques, peut-être en est-elle venue progressivement à leur faire délicatement comprendre son profond regret de s'être éloignée de son Dieu en quittant Bethléhem.

Pendant que Noémi leur parlait de son Dieu, des manifestations extraordinaires de sa gloire, de sa sainteté parfaite et de la richesse incroyable de son amour et de sa bonté envers les siens, les deux jeunes veuves étaient bouleversées. Ruth en particulier ne pouvait s'empêcher de comparer le Dieu de Noémi à Kemoch, l'horrible divinité qui régnait sur Moab, terrorisant son peuple en lui réclamant continuellement des enfants que l'on brûlait vifs en son honneur. Elle en frémissait de dégoût et le simple fait de penser à la débauche sordide et aux orgies monstrueuses qui accompagnaient ce culte odieux lui donnait la nausée. Aussi saisissait-elle toutes les occasions favorables pour interroger longuement Noémi, décidée qu'elle était à en apprendre davantage sur ce Dieu tellement différent qui, de plus en plus, lui semblait capable de combler le profond vide qui se creusait dans son cœur. Peut-être, dans sa soif grandissante se mit-elle à le prier secrètement... jusqu'à ce qu'elle fut en mesure de s'associer aux prières de sa belle-mère. Le moment arriva où ne subsistait plus qu'un seul obstacle, mais de taille, à son abandon complet et définitif au Dieu d'Israël : que sa belle-mère retourne pleinement vers son Dieu en reprenant le chemin de Bethléhem Éphrata. Il fallait que dans la vie de Noémi cesse cet écartèlement douloureux entre « *l'aspiration du cœur* vers l'Éternel et vers sa patrie et *la position du corps* toujours et encore situé en terre moabite. » Tant que Noémi restait installée en Moab, son témoignage souffrait d'ambiguïté et ne pouvait convaincre Ruth de manière décisive. Lorsque la veuve d'Élimélek apprit que l'Éternel avait visité Bethléhem et lui avait donné du pain, cette heureuse nouvelle la fit se lever pour rentrer au pays. Dès qu'elle fit le premier pas de rupture et d'obéissance concrète, quelque chose bougea en profondeur dans le cœur de la jeune veuve qui rompit à son tour les dernières amarres la retenant encore au pays de sa naissance. ***C'est certainement en partie l'ardeur de Noémi à rompre avec son infidélité qui a conduit Ruth à faire le grand pas en direction du salut.***

Nous avons là une indication de première importance concernant à la fois l'édification de l'église locale et l'évangélisation de nos contemporains : ***le réveil personnel du disciple de Jésus-Christ conduit à un témoignage convaincant et fructueux auprès de ses frères dans la foi comme auprès de ceux qui sont encore séparés de Dieu et sans espérance. Le réveil fait bouler de neige et suscite l'éveil !*** Pourquoi alors toujours attendre passivement que les autres se réveillent et que Dieu veuille bien déclencher quelque chose d'extraordinaire autour de moi ?

Un général chinois a dit : « Si le monde doit être reconstruit, mon pays doit changer le premier. Si mon pays doit changer, il faut d'abord refaire ma ville. Si ma ville doit être réorganisée, ma famille doit d'abord se reprendre en main. Si ma famille doit renaître, à *moi de commencer* ». Un prédicateur demanda un jour à l'évangéliste Gipsy Smith quelle était la meilleure manière de voir le début d'un réveil spirituel dans son assemblée. Voici quelle fut sa réponse : « Mon frère, retourne chez toi et enferme-toi dans ta chambre. Prends un morceau de craie et trace un cercle sur le plancher. Mets-toi ensuite à genoux dans ce cercle et confesse tous tes péchés. Prends la décision de suivre le Seigneur partout où sa Parole te dirigera, quel qu'en soit le coût. *Demande-lui de commencer son œuvre en toi*. Quand il aura exaucé cette prière, tu verras le commencement d'un réveil dans ton église ». Avant de s'adresser au petit groupe de dix-sept Gallois réunis ce soir de fin octobre 1904 après la rencontre de prière habituelle, Evan Roberts s'était approché de Dieu dans l'humiliation et avait crié dans sa détresse : « *Oh Dieu, courbe-moi* ». Je ne peux pas 'organiser' un réveil. Par contre, je peux, avec le secours de sa grâce, « reconnaître, rompre, revenir, réparer » et me mettre à l'entière disposition de mon Maître, dans un esprit d'obéissance. C'est là ce tout ce que Dieu me demande.

La fécondité retrouvée. Il nous faut aller à la fin du livre de Ruth pour découvrir une autre merveilleuse conséquence du retour de Noémi dans son village. En retrouvant Bethléhem, la maison du pain, elle retrouve aussi Éphrata, la fécondité. Booz épouse Ruth qui donne un fils... à Noémi ! En effet, à la naissance de l'enfant, c'est Noémi, et non sa belle-fille, qui est sous le feu des projecteurs. Les villageoises qui entourent le berceau sont émues et enthousiastes à la fois. Elles ne manquent pas de voir dans cet heureux événement *le retour à la vie de Noémi* : « Il te fait *revenir à la vie* et soutient ta vieillesse » (4.15). En signe d'adoption, celle qui a quitté son amertume et sa stérilité le prend dans ses bras et le met sur son sein. Désormais, ce bébé de la grâce est considéré comme fils de Noémi et d'Élimélek et c'est elle qui va l'élever : « Les voisines lui donnèrent un nom en disant : *un fils est né à Noémi* ! Elles l'appelèrent du nom d'Obed. C'est lui le père d'Isaï, père de David » (4.17). Le deuil a fait place à l'allégresse, le vêtement de la louange a remplacé l'esprit abattu, Mara a été chassée par Noémi. La veuve privée de son mari et de ses fils est redevenue une mère en Israël, se retrouvant du jour au lendemain 'jeune maman' d'un enfant nommé « serviteur ». Quel beau nom pour celui qui deviendra un jour le grand-père du célèbre roi David et qui inscrira son nom dans la généalogie de Jésus-Christ ! (Matt 1.5-6) Quelle glorieuse descendance pour celle qui avait perdu tout espoir de perpétuer le nom de sa famille en Israël. Une aube lumineuse tournée vers l'espérance a chassé la nuit obscure du désespoir.

« Triomphe, stérile, toi qui n'a pas enfanté !
Éclate en cris de triomphe et jubile,
toi qui n'a pas connu les douleurs !
Car les fils de la délaissée seront plus nombreux
que les fils de celle qui est mariée, dit l'Éternel...
Tu ne te souviendras plus du déshonneur de ton veuvage.
Car celui qui t'a faite est ton époux :
l'Éternel des armées est son nom ;
et ton rédempteur est le Saint d'Israël.
Il se nomme Dieu de toute la terre ;
Car l'Éternel te rappelle
comme une femme abandonnée dont l'esprit est affligé »
(Ésaïe 54.1-6).

Chapitre 18 : RECOMMENCER (2)

Et raconter !

Un dernier tour d'horizon. Passons une dernière fois de l'histoire de Noémi à celle du peuple d'Israël infidèle pour constater, chez les vrais prophètes de l'Éternel, l'unité extraordinaire du message biblique au sujet du vrai réveil. Tous ceux que nous avons déjà cités maintes fois tout au long de ce livre s'accordent pour décrire le réveil du peuple de Dieu comme un merveilleux **Recommencement**.

Alors même qu'Osée commence à dénoncer les prostitutions criantes d'un peuple volage et adultère, il laisse déjà entrevoir le temps où dans la souffrance d'un douloureux exil consécutif à son endurcissement, Israël dira enfin : « Je vais *retourner* vers mon premier mari, car alors j'étais plus heureuse que maintenant » (2.9). Tel sera le premier effet positif du séjour du peuple de Dieu dans le désert aride et stérile du châtiment correctif. Les autres conséquences heureuses ne tarderont pas à apparaître. En revenant de tout son cœur à l'Éternel, Israël verra sa propre vallée d'Akor, rappelant la vallée maudite et exécrée du péché et du jugement d'Akân (Josué 7.26), se transformer en porte d'espérance : Dieu lui redonnera ses vignes qu'il avait ravagées et il chantera comme au temps de sa jeunesse (2.16-17) : du désespoir à l'espérance, de la malédiction à la bénédiction, de la stérilité à la fécondité, des lamentations aux chants de louange... Mais, au cœur de ce quatrième **R** du réveil, il y aura bien plus encore : « En ce jour-là - Oracle de l'Éternel - Tu m'appelleras : Mon mari ! Et tu ne m'appelleras plus : Mon Baal ! (mon maître)... Je te fiancerai à moi pour toujours. Je te fiancerai à moi avec justice et droit, loyauté et compassion. Je te fiancerai à moi avec fidélité, **et tu Reconnaîtras l'Éternel** » (2.18,21-22). *Le réveil, c'est la Restauration d'une union profonde d'amour intime loyal, fidèle et pur entre le Seigneur et moi. Je Reconnaîs enfin l'époux bien aimé de mon cœur. Je me Redonne à lui et il se Redonne à moi. Je Repartage avec lui et il Repartage avec moi. Je Retrouve une profonde communion avec lui. Alors, ma vie Redevient féconde* : « En ce jour-là, j'exaucerai - Oracle de l'Éternel - J'exaucerai les cieus, et ils exauceront la terre ; la terre exaucera le blé, le vin nouveau et l'huile... Je répandrai pour moi de la semence dans le pays... » (2.23-25). On retrouve le même message dans la conclusion du livre où, après un ultime et vibrant appel à revenir à l'Éternel, le prophète évoque une dernière fois la **Renaissance** d'Israël, fruit de sa **Réconciliation** avec Dieu : « Je guérirai leur inconstance, j'aurai pour eux un amour généreux, car ma colère s'est détournée d'eux. Je serai comme la rosée pour Israël, il fleurira comme le lis, il s'enracinera comme le Liban. Ses rameaux s'étendront ; il aura la magnificence de l'olivier et la senteur du Liban. *Ils Reviendront*, ceux qui s'asseyent à son ombre, *ils Redonneront la vie* au froment, et ils fleuriront comme la vigne, ils auront la renommée du vin du Liban. Ephraïm, qu'ai-je à faire encore avec les idoles. Je l'exaucerai, je le suivrai des yeux. Je serai comme un cyprès verdoyant. C'est de moi que vient ton fruit » (14.5-9).

Après avoir fait retentir, au nom de l'Éternel, un vibrant appel à la repentance nationale, le prophète **Joël** partage avec les habitants du royaume de Juda les promesses divines de restauration qui accompagneront leur retour sincère vers Dieu : « L'Éternel a répondu : il a dit à son peuple : Me voici ! Je vous envoie le blé, le vin nouveau et l'huile, et vous en serez rassasiés... Les pâturages du désert reverdissent, car les arbres portent leurs fruits, le figuier et la vigne donnent leurs richesses. Et vous, fils de Sion, soyez dans l'allégresse et réjouissez-vous en l'Éternel, votre Dieu, car il vous a donné la pluie salutaire, il a fait descendre l'averse pour vous : pluie d'automne et pluie de printemps au premier mois. Les aires se rempliront de grain, et les cuves regorgeront de vin nouveau et d'huile. **Je vous restituerai** les années qu'ont dévorées la sauterelle, le grillon, le criquet et la chenille, ma grande armée que j'avais envoyée contre vous. Vous mangerez, vous vous rassasierez et vous louerez le nom de l'Éternel, votre Dieu, qui aura fait des miracles pour vous... » (2.18-27).

Le livre prophétique d'**Amos**, l'agriculteur de Tékoa, village situé à 8 km au sud de Bethléhem, se termine par de merveilleuses promesses de restauration adressées au royaume du Nord, sans doute très peu de temps avant le début du ministère d'Osée : « En ce jour-là, **je relèverai** la cabane chancelante de David, **j'en réparerai** les brèches, **j'en relèverai** les ruines et **je la rebâtirai** comme elle était autrefois... - Oracle de l'Éternel, qui accomplit tout cela. Voici que les jours viennent, - Oracle de l'Éternel -, où le laboureur suivra de près le moissonneur, et celui qui foule le raisin celui qui répand la semence, où le jus de fruit ruissellera des montagnes et où toutes les collines s'épancheront. **Je ramènerai** les captifs de mon peuple d'Israël ; **ils rebâtiront** les villes dévastées et les habiteront, ils planteront des vignes et en boiront le vin, ils établiront des jardins et en mangeront le fruit... » (9.11-15).

Enfin, le prophète **Jérémié** lui aussi évoque longuement le futur rétablissement d'Israël et de Juda au sortir du douloureux désert consécutif à l'abandon de l'Éternel : « Ainsi parle l'Éternel : Il a trouvé grâce dans le désert, le peuple des rescapés de l'épée ; Israël marche vers son **repos**. De loin l'Éternel se montre à moi : je t'aime d'un amour éternel ; c'est pourquoi je te conserve ma bienveillance. **Je te rebâtirai, et tu seras rebâtie**, vierge d'Israël ! Tu auras encore tes tambourins pour parure et tu sortiras au milieu des danses de ceux qui t'égaient. Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie ; les planteurs planteront et récolteront... Voici que je les fais revenir du pays du nord... c'est une grande assemblée qui revient ici. Ils viennent en pleurant, et je les conduis au milieu de leurs supplications ; je les mène vers des torrents d'eau, par un chemin uni où ils ne peuvent trébucher ; car je suis un Père pour Israël, et Ephraïm est mon premier-né... Car l'Éternel libère Jacob, **Il le rachète** de la main d'un plus fort que lui... Leur âme sera comme un jardin arrosé, et ils n'éprouveront plus de panique. Alors la vierge se réjouira à la danse, les jeunes hommes et les vieillards également ; je changerai leur deuil en gaieté et je les consolerai ; **je les rassasierai** après leurs tourments... » (31.2-14). « Je lui accorderai un **rétablissement** total ; je les guérirai et je leur ouvrirai une source abondante de paix et de fidélité » (33.6).

Une victoire stratégique. C'est le prophète Samuel qui fut le dernier des juges en Israël. Au début de son ministère, le jugement de Dieu s'abattit sur la maison du souverain sacrificateur Éli et sur le peuple dont le niveau spirituel était au plus bas. Les Philistins se rangèrent en bataille en face d'Israël qui connut une très grande défaite. Les deux fils d'Éli, des vauriens qui méprisaient l'Éternel, périrent dans la bataille et l'arche de l'alliance tomba entre les mains des Philistins. Lorsqu'il apprit la nouvelle, le vieillard Éli s'effondra, se rompit la nuque et mourut (1 Sam 4). Dieu obligea les Philistins à rendre l'arche peu de temps après, mais l'état spirituel du peuple ne s'améliora pas pour autant. Vingt ans plus tard, la maison d'Israël, souffrant toujours autant sous le joug des Philistins, se tourna vers Dieu et cria à lui dans sa douleur. Nous avons déjà fait allusion à l'intervention de Samuel qui adressa alors au peuple ce message : « Si c'est de tout votre cœur que vous revenez à l'Éternel, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers et les Astartés, dirigez votre cœur vers l'Éternel et servez-le lui seul ; alors il vous délivrera de la main des Philistins. Et les Israélites ôtèrent du milieu d'eux les Baals et les Astartés, et ils servirent l'Éternel seul » (1 Sam 7.3-4). Samuel convoqua alors les Israélites à Mitspa *tout près de l'endroit où l'arche avait été prise par les Philistins lors de l'écrasante défaite survenue vingt années auparavant*. Ils jeûnèrent, s'humilièrent, plaidèrent coupables et confessèrent leurs péchés devant l'Éternel et son serviteur Samuel. Apprenant cela, les Philistins décidèrent d'attaquer Israël qui, saisi d'angoisse, demanda à Samuel de supplier Dieu en sa faveur. L'Éternel intervint alors directement dans le roulement impressionnant du tonnerre et mit l'ennemi en déroute. Les hommes d'Israël se levèrent, poursuivirent et vainquirent les Philistins affolés. Samuel dressa une pierre commémorative à l'endroit de l'intervention divine en faveur de son peuple « et il l'appela du nom de Eben-Ezer, (la pierre de secours), en disant : **jusqu'ici l'Éternel nous a secourus**. Ainsi les Philistins furent humiliés et ne vinrent plus sur le territoire d'Israël... » (7. 2-14). **Parce qu'un peuple est revenu de tout son cœur à l'Éternel son Dieu, le lieu d'une défaite stratégique est devenu celui d'une victoire stratégique sur la puissance ennemie. Une terrible défaite a été changée en victoire éclatante et mémorable par la grâce d'un Dieu toujours fidèle.** Le souvenir très amer d'une défaite retentissante a été effacé par le monument souvenir d'une victoire divine

souveraine et décisive synonyme d'actions de grâce et de reconnaissance. La détresse a fait place à la joie, la paix a remplacé la guerre, les chants de louange ont succédé aux lamentations.

Conclusion. Et si, pour conclure, nous ajoutions un dernier R à la liste déjà impressionnante des R du Réveil dans ses dimensions bibliques ! Lequel, à votre avis ? Je vous propose de **Raconter** simplement et sobrement comment après vous être éloignés du Seigneur Jésus, vous êtes revenus à lui.

Raconter, c'est louer Dieu et glorifier Christ en partageant avec les frères et sœurs l'expérience du réveil que je viens de vivre.

Raconter, ce n'est pas me lancer dans un déballage malsain et une confession morbide, mais faire un compte-rendu sobre et honnête de ce qui a fait l'objet de la délivrance expérimentée. C'est témoigner avec une transparence sans nudisme, en pécheur gracié, secouru, purifié, pardonné, relevé, restauré, rétabli...

Raconter, c'est donner la preuve d'un moi crucifié et du désir de ne pas rebâtir constamment des murs de respectabilité autour de ma personne. C'est contribuer à la démolition de la façade orgueilleuse, de la 'vitrine évangélique' qui me fait toujours voir par les autres sous mon meilleur jour. « Pourquoi les chrétiens ne savent-ils pas partager ce qui les bloque, leurs propres défaites, les délivrances, etc. ? Parce que l'orgueil les retient. Il est humiliant d'être un pécheur devant ses frères » (André Adoul).

Raconter, c'est accroître ma sensibilité au péché, c'est aiguïser mes sens à l'égard des fautes quotidiennes qui ne sont plus prises à la légère. Je deviens alors un homme ou une femme de la grâce, moins prompt à juger les autres, plus porté à pardonner parce que conscient du caractère profondément tortueux de mon propre cœur.

Raconter, c'est connaître, en conséquence, un affranchissement de la puissance du péché plus profond. N'est-ce pas ce que j'ai vécu pour la première fois lorsque j'ai confessé Jésus-Christ comme mon Sauveur et Seigneur après ma conversion : j'ai été fortifié par cette prise de position ; ce fut une déclaration ouverte de changement de camp. Satan perd son pouvoir sur ce qui vient à la lumière, son contrôle étant strictement limité à son domaine : les ténèbres. **Raconter** aide donc à progresser dans la voie de la victoire sur le péché et à croître dans la sainteté en Christ.

Raconter est un stimulant à la joie, à la louange, à l'émerveillement, à l'adoration, *au réveil*, pour mes frères et sœurs dans l'Église. Un partage inspiré et conduit par le Saint-Esprit a une force communicative fantastique. Il est un des leviers que l'Esprit de Dieu utilise pour agir dans le cœur des autres. Tous les vrais croyants ont la même nature, le même cœur, le même moi, les mêmes tentations, les mêmes problèmes. Un témoignage de délivrance et de retour au Seigneur atteint d'autres vies qui entrent à leur tour dans un processus de délivrance, découvrant, par mon expérience, la tactique de l'ennemi et l'amour inlassable de Dieu toujours prêt à accueillir l'enfant repentant. C'est ainsi que le réveil fait boule de neige !

*« Sa chair **retrouve** la fraîcheur de la jeunesse,
il **revient** aux jours de son adolescence.
Il adresse sa prière à Dieu qui lui est favorable,
il voit sa face avec des cris de joie.
Dieu **rend** à l'homme sa justice.
Il chante devant les hommes et dit :
J'ai péché, j'ai perverti ce qui est droit,
et je n'ai pas été traité comme je le méritais.
Dieu a libéré mon âme pour qu'elle ne passe pas
dans le gouffre,
Et ma vie verra encore la lumière. »*
(Job 33.25-28)

« Qu'ils célèbrent l'Éternel pour sa bienveillance
Et pour ses merveilles en faveur des humains !
Qu'ils l'exaltent dans l'assemblée du peuple,
Et qu'ils le louent dans la réunion des anciens !

Il change les fleuves en désert
Et les sources d'eaux en terre desséchée,
Le pays fertile en pays salé,
À cause de la méchanceté de ses habitants.

Il change le désert en étang
Et la terre aride en sources d'eaux,
Et il y fait habiter les affamés.
Ils fondent une ville habitable.

Que celui qui est sage prenne garde à ces choses
Et comprenne les actes bienveillants de l'Éternel. »

(Psaume 107.31-36 ; 43)

Table des Matières

Avant-propos	2
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE : Un choix stratégique

Chapitre 1 : Du Temps des Juges	5
Chapitre 2 : Il y eut une famine	9
Chapitre 3 : Moab d'hier	12
Chapitre 4 : Moab d'aujourd'hui	17

DEUXIÈME PARTIE : Une position stratégique

Chapitre 5 : BETHLÉHEM - <i>La maison du pain</i>	23
Chapitre 6 : ÉPHRATA - <i>La fécondité</i>	28
Chapitre 7 : JUDA - <i>La louange</i>	33
Chapitre 8 : ASAPH - <i>L'expert en louange</i>	37
Chapitre 9 : ISRAËL - <i>Lutteur avec Dieu</i>	40

TROISIÈME PARTIE : Une manœuvre stratégique

Chapitre 10 : LE RÉVEIL DE NOÉMI	46
Chapitre 11 : RECONNAÎTRE (1)	50
Chapitre 12 : RECONNAÎTRE (2)	55
Chapitre 13 : ROMPRE	61
Chapitre 14 : REVENIR (1)	66
Chapitre 15 : REVENIR (2)	71
Chapitre 16 : REVENIR (3)	77

QUATRIÈME PARTIE : Une victoire stratégique

Chapitre 17 : RECOMMENCER (1)	84
Chapitre 18 : RECOMMENCER (2)	88
Table des Matières	92

Du même auteur

Être ou paraître ?

2010, ISBN 978-2-930082-06-6, 278 p., Editions Le Bon Livre

Voici un véritable **PLAIDOYER POUR UN CŒUR INTÈGRE ET DROIT !**

En nous penchant sur la vie du berger David, nous découvrons un jeune homme au cœur intègre et droit. Si un sondage de popularité sur les hommes de la Bible était réalisé auprès de l'ensemble des croyants de la planète, David viendrait certainement en tête parce qu'homme sans masque par excellence. Dans sa foi, il se veut loyal, entièrement à l'Éternel, et sans hypocrisie. Dans sa nature pécheresse, David n'était pas meilleur que le roi Saül ! Mais à la différence de Saül, il était disposé à se soumettre à l'action du Saint-Esprit et à se laisser former et transformer, briser et édifier dans tous les coins et recoins de son cœur et de sa conduite.

Soulignant le danger du « paraître », l'auteur nous invite à mettre bas nos masques pour « être » des hommes et femmes selon le cœur de Dieu. Il nous lance un appel à nous engager sur la voie de l'intégrité et de la droiture à la suite de David, cet homme selon le cœur de Dieu, cet authentique serviteur de l'Éternel. Un livre riche d'enseignements d'ordre pratique pour notre vie à chacun !

Formé et transformé

2011, ISBN 978-2-930082-07-3, 288 p., Editions Le Bon Livre

« Observez bien le jeune David » : voici l'invitation que nous lance l'auteur dès les premières pages de cet ouvrage consacré à la formation du « p'tit berger de Bethléhem ».

Observons-le bien, car en fixant notre attention sur le futur souverain d'Israël dans sa lente progression sur l'itinéraire sinueux menant à la royauté, c'est aussi l'Éternel notre Dieu que nous verrons à l'œuvre dans son inlassable et patient labeur de parfait pédagogue, transformant progressivement son élu et jeune serviteur David.

En prenant place aux côtés de David sur les bancs rugueux de son école de sainteté et de service, nous acceptons d'être nous aussi des « apprentis rois » enseignés, formés et transformés par notre divin Maître.

Aspirez-vous à être formé et transformé afin de devenir de plus en plus conforme à l'image du Fils de Dieu ? Alors vous tirerez grand profit de la lecture de ce livre riche en enseignements d'ordre spirituel et pratique !

Et vous verrez la différence !

2007, 2^{ème} édition, ISBN 978-2-930082-01-1, 239 p., Editions Le Bon Livre

Voici le premier ouvrage de Maurice Decker consacré à Daniel, l'homme « bien-aimé » de Dieu.

Dès ses jeunes années et jusqu'à son extrême vieillesse, Daniel *fait les délices du Seigneur en faisant de l'Éternel ses délices*. Il trouve son plaisir dans la loi de l'Éternel qui alimente sa vie de prière, l'inspire dans son activité professionnelle et règle sa conduite tout entière. Le serviteur de l'Éternel prend toujours le pas sur le ministre du roi. La devise de sa vie – « Dieu d'abord, le roi ensuite » - transparait dans son comportement avec une netteté indiscutable et une constance impressionnante.

Par la beauté de son caractère, par sa conduite vertueuse, tellement différente de celle des Babyloniens, Daniel, *l'homme « bien-aimé » de Dieu, oriente notre regard vers Jésus-Christ, le Fils bien-aimé du Père*.

Le désir de l'auteur est que Dieu veuille bien utiliser ces pages pour mettre chaque lecteur en contact étroit avec le Seigneur Jésus.

La prière, farce ou force ?

2007, ISBN 978-2-930082-02-8, 347 p., Editions Le Bon Livre

Maurice Decker nous emmène ici à la découverte d'un aspect fondamental de la vie de Daniel, l'homme « bien-aimé » de Dieu : *sa vie de prière*.

Ce livre nous propose une approche originale et captivante de ce thème majeur qu'il aborde d'une manière particulièrement vivante, attrayante et concrète.

L'auteur ne se borne pas à énumérer et à commenter les caractéristiques bibliques de la vie de prière. Il nous invite à observer de près un homme de prière exemplaire nommé Daniel, afin d'apprendre de lui comment développer et cultiver une vie de prière de qualité, conforme à la volonté de Dieu. Sous nos yeux, en quelque sorte, la prière « s'incarne », vit, lutte et s'épanouit dans un authentique croyant qui était un homme de la même nature que nous.

Le Saint-Esprit nous encourage à faire l'effort d'apprendre à mieux prier en nous asseyant aux pieds d'un vieux routier du Seigneur qui avait fait ses preuves et acquis un trésor d'expérience inestimable au fil de longues années d'étroite communion avec son Dieu.

Si les minutes m'étaient comptées

2008, 3^{ème} édition révisée et augmentée, ISBN 978-2-930082-03-5, 154 p., Editions Le Bon Livre

Gestion du temps et service de Dieu

Ce livre est si important qu'il devrait être lu et relu par tous les chrétiens engagés au service de Dieu, et tous ceux qui se préparent à un tel service...

Parce que l'emploi de notre temps englobe toute notre vie, Maurice Decker ne s'est pas contenté de nous donner quelques recettes pour éliminer les « chronophages » endémiques, c'est-à-dire ces mille et un rongeurs de notre temps, mais il a abordé tous les aspects de la vie du serviteur de Dieu... Le livre fourmille de conseils et de suggestions pratiques « prêts à l'emploi », dits avec le sourire (soulignés par les dessins malicieux), mais où l'on sent en même temps tout le fardeau d'un homme qui a le souci de voir l'œuvre de Dieu réalisée avec efficacité et sérieux.

Extraits de la préface d'Alfred Kuen

Un livre qui contient également des enseignements indirects mais suffisamment clairs pour chaque chrétien, là où Dieu l'a placé, au sein de sa famille, dans l'exercice de sa profession, dans son église locale, dans ses loisirs...

Barnabas, tu m'encourages !

ISBN 2-908582-12-0, 287 p., Éditions Barnabas – Diffusé par Le Bon Livre

En mettant en lumière l'ensemble des données bibliques sur ce personnage d'envergure et en nous invitant à nous mettre à l'école de Barnabas, l'auteur signe ici un remarquable ouvrage sur l'encouragement et l'exhortation selon Dieu.